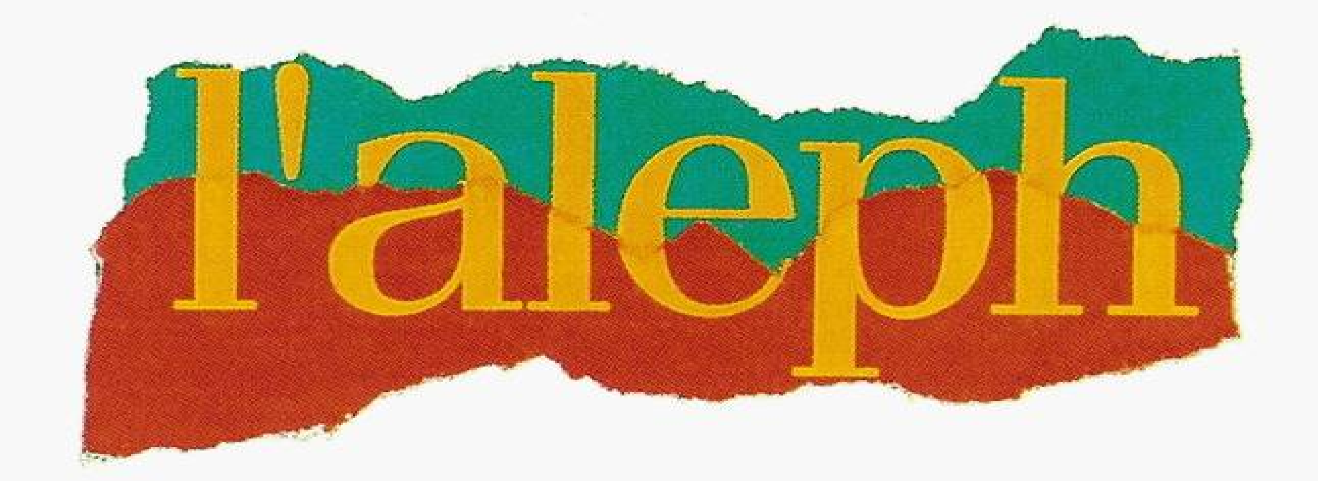
JORGE LUIS BORGES





Jorge Luis Borges

L'Aleph

Traduit de l'espagnol
par Roger Caillois
et René L.-F. Durand

Titre original : EL ALEPH

Gallimard

AVERTISSEMENT PAR ROGER CAILLOIS

La traduction du recueil *El Aleph* a subi de nombreux et imprévisibles retards. Toutefois, dès 1953, avec l'assentiment de l'auteur, alors à peine connu en France, j'avais traduit et publié quatre des contes qui en font partie, dans un volume à tirage limité sous le titre *Labyrinthes.* J'avais tenté d'expliquer les raisons qui m'avaient fait réunir ces récits, à savoir : *L'Immortel, Histoire du Guerrier et de la Captive, L'Écriture du Dieu, La Quête d'Averroës.* Je ne crois pas superflu de reproduire ici mes remarques de naguère :

« Les quatre contes qui suivent sont tirés du dernier recueil de "fictions" de J. L. Borges : *El Aleph.* Ils ne se ressemblent guère. Toutefois, ils laissent supposer qu'ils dérivent d'une inspiration commune qui m'a paru justifier de les réunir et de leur donner le titre de *Labyrinthes.* Les uns compliquent, les autres amenuisent à l'extrême les jeux de miroirs où se complaît l'auteur. Le thème du labyrinthe n'y est pas toujours explicitement évoqué. En revanche, plusieurs autres contes du même recueil, que pourtant je n'ai pas cru devoir retenir, se passent dans les labyrinthes réels, où s'égare cette fois le corps, non la pensée du héros. Au contraire, les présents récits placent dans des symétries abstraites presque vertigineuses, des images à la fois antinomiques et interchangeables de la mort et de l'immortalité, de la barbarie et de la civilisation, du Tout et de la partie.

Par là, ils illustrent la préoccupation essentielle d'un écrivain obsédé par les rapports du fini et de l'infini. Les

divers problèmes qu'ils posent l'ont conduit notamment à se représenter de manière très ingénieuse, très variée, très parlante, la scandaleuse nécessité du Retour Éternel, à cheminer par des enchaînements de causes et d'effets qui se divisent et se ramifient sans cesse pour le passé comme pour l'avenir, à compter des possibles qui ne sont pas inépuisables en théorie, mais dont le dénombrement complet serait pratiquement illimité, et dont la multitude même annule les différences. Ces couloirs qui bifurquent et qui ne mènent à rien qu'à des salles identiques aux premières et d'où rayonnent ces couloirs homologues, ces répétitions oiseuses, ces duplications épuisantes enferment l'auteur dans un labyrinthe qu'il identifie volontiers avec l'univers. Où que l'homme se tienne, lui semble-t-il, il se trouve toujours au centre d'indiscernables reflets, d'inextricables correspondances ; à perte de vue, de conscience, ce sont géminations et scissiparités, harmoniques et allitérations : premiers termes de séries impérieuses et vaines, absurdes, désespérantes, annulaires peut-être.

Rien ne sert de s'efforcer : si loin qu'il s'aventure, l'homme demeure toujours aussi éloigné de l'impensable issue. Dans un labyrinthe, tout se répète ou paraît se répéter : corridors, carrefours et chambres. L'esprit supérieur qui le conçoit —philosophe ou mathématicien – le connaît fini. Mais l'errant qui en cherche inutilement la sortie l'éprouve infini, comme le temps, l'espace, la causalité. Au moins lui est-il impossible de trancher, dans un sens ou dans l'autre. Une expérience trop courte lui fait supposer unique ce qui est infiniment répété ou tenir pour infiniment répété ce qui ne saurait exister deux fois absolument semblable à soi-même. Il regarde *L'Odyssée* comme un chef-d'œuvre inimitable, comme une réussite inégalée. En même temps, se remémorant les arguments de Borel, de Poincaré, la fable des singes dactylographes, il doit admettre avec le héros de *L'Immortel* qu' “aussitôt

accordé un délai infini, avec des circonstances et des changements infinis, l'impossible était de ne pas composer, au moins une fois, *L'Odyssée*".

Le labyrinthe fournit ainsi le constant et naturel symbole de l'intuition fondamentale qui fait l'unité des quatre apologues contenus dans ce petit livre et de nombreux autres textes – prose ou vers – de Jorge Luis Borges. Le lecteur la retrouvera aisément, tantôt à travers une fantaisie érudite, tantôt dans la parfaite nudité d'une confidence personnelle.

La Quête d'Averroës, L'Écriture du Dieu*, l'Histoire du Guerrier et de la Captive* ont paru respectivement dans les n°s 152 (juin 1947), 172 (février 1949) et 175 (mai 1949) de la revue *Sur,* que dirige Victoria Ocampo. *L'Immortel* parut dans la revue *Los Anales de Buenos Aires* que Borges dirigeait alors. Le conte y était intitulé *Les Immortels.* Un autre récit : *Le Mort,* qui le suit immédiatement dans *El Aleph,* donna l'idée à l'auteur de mettre au singulier le titre de celui-ci. *L'Immortel* est écrit dans une langue qui imite l'espagnol baroque du XVIIe siècle, en particulier le style de Quevedo. En outre, il est donné comme une traduction de l'anglais. Enfin, l'intrigue rend nécessaire qu'il conserve d'assez nombreux latinismes de vocabulaire et de syntaxe. La traduction, qui joue ainsi sur quatre langues – latin, anglais (en principe), espagnol et français –, présentait des difficultés très spéciales que je souhaite avoir résolues sans trop de dommages et qui aboutissent, de temps en temps, à certaines préciosités d'expression, toujours calculées, mais qui peuvent néanmoins surprendre le lecteur non averti. C'est pourquoi j'ai estimé opportun de terminer cette courte note par une dernière précision destinée à signaler une particularité si notable. »

Quelques années plus tard, vers 1957, je traduisis et publiai en revue trois autres « labyrinthes » tirés de *El Aleph.* Ce sont La *Demeure d'Astérion, Abenhacan el*

Bokhari mort dans son labyrinthe, Les Deux Rois et les Deux Labyrinthes.

Aujourd’hui que la traduction des dix autres contes du recueil est menée à bien par M. René L.- F. Durand, les récits que j’avais d’abord publiés à part reprennent la place qu’ils occupaient dans le recueil original et *Labyrinthes* disparaît, afin que la traduction française de l’ouvrage de J. L. Borges ne se trouve pas répartie en deux volumes inégaux.

25 novembre 1966.

L’Immortel

Salomon saith. There is no new thing
upon earth. *So that as Plato had an imagination,*
that all knowledge was but remembrance *;*
so Salomon giveth his sentence,
that all novelty is but oblivion.

FRANCIS BACON, *Essays,* LVIII.

À Londres, au début de juin 1929, l’antiquaire Joseph Cartaphilus, de Smyrne, offrit à la princesse de Lucinge les six volumes petit in-quarto (1715-1720) de *L’Iliade* de Pope. La princesse les acheta. Ils échangèrent quelques mots. C’était, nous dit-elle, un homme épuisé, terreux, aux yeux gris, à la barbe grise, aux traits singulièrement vagues. Il s’exprimait avec fluidité et ignorance en plusieurs langues ; en quelques minutes, il passa du français à l’anglais et de l’anglais à un mélange énigmatique d’espagnol de Salonique et de portugais de Macao. En octobre, la princesse apprit d’un passager du *Zeus* que Cartaphilus était mort en retournant à Smyrne et qu’on l’avait enterré dans l’île d’Ios. Dans le dernier tome de *L’Iliade,* elle trouva le manuscrit qui suit.

L’original est rédigé en un anglais où abondent les latinismes. La version que nous procurons est littérale.

I

Autant que je m'en souviens, mes épreuves commencèrent dans un jardin de Thèbes Hékatompylos, quand Dioclétien était empereur. J'avais servi (sans gloire) durant les récentes campagnes d'Égypte, tribun dans une légion en garnison à Bérénice, en face de la mer Rouge. La fièvre et la maladie consumèrent beaucoup d'hommes qui, magnanimes, désiraient l'assaut. Les Maures furent vaincus ; la terre occupée auparavant par les villes rebelles, vouée pour l'éternité aux dieux infernaux ; Alexandrie, défaite, implora en vain la miséricorde de César ; en moins d'un an, les légions obtinrent le triomphe, mais moi, je parvins à peine à entrevoir le visage de Mars. Cette déception me fit mal et peut-être fut cause que je me suis acharné à découvrir, à travers des déserts apeurés et diffus, la secrète Cité des Immortels.

Mes épreuves commencèrent, je l'ai dit, en un jardin de Thèbes. Je ne dormis pas de toute la nuit, car quelque chose combattait dans mon cœur. Je me levai un peu avant l'aube ; mes esclaves dormaient, la lune avait la même couleur que le sable infini. Un cavalier exténué et sanglant vint de l'Orient. À quelques pas de moi, il glissa de son cheval. D'une faible voix insatiable, il me demanda en latin le nom du fleuve, qui longeait les murs de la ville. Je lui répondis que c'était le fleuve Égypte, que les pluies alimentent. « C'est un autre fleuve que je cherche, répliqua-t-il tristement, le fleuve secret qui purifie les hommes de la mort. » Un sang noir coulait de sa poitrine. Il me dit que sa patrie était une montagne située de l'autre côté du Gange et qu'il y courait le bruit que, si quelqu'un allait jusqu'à l'Extrême Occident, où se termine le monde, il arriverait au fleuve dont les eaux donnent l'immortalité. Il ajouta que,

sur l'autre rive, s'élève la Cité des Immortels, riche en avenues, en amphithéâtres et en temples. Il mourut avant l'aurore, mais je décidai de découvrir la ville et son fleuve. Interrogés par le bourreau, plusieurs prisonniers nous confirmèrent la relation du voyageur. Quelqu'un se souvint de la plaine Élysée à l'extrémité de la terre, où la vie des hommes est perdurable ; quelque autre, des cimes où naît le Pactole, au bord duquel on vit un siècle. À Rome, je conversai avec des philosophes qui opinèrent qu'allonger la vie des hommes est allonger leur agonie et multiplier le nombre de leurs morts. J'ignore si j'ai cru une fois à la Cité des Immortels ; je pense qu'il me suffisait alors d'avoir à la chercher. Flavius, proconsul de Gétulie, m'accorda deux cents soldats pour l'entreprise. Je recrutai aussi des mercenaires, qui disaient connaître les routes et qui furent les premiers à déserter.

Les faits ultérieurs ont déformé jusqu'à l'inextricable le souvenir de nos premières étapes. Partis d'Arsinoé, nous avons pénétré dans le désert embrasé. Nous avons traversé le pays des Troglodytes, qui dévorent des serpents et manquent de l'usage de la parole ; celui des Garamantes, qui ont leurs femmes en commun et qui se nourrissent de la chair des lions ; celui des Augiles, qui vénèrent seulement le Tartare. Nous avons fatigué d'autres déserts, où le sable est noir, où le voyageur doit usurper les heures de la nuit, car la ferveur du jour est intolérable. J'ai vu de loin la montagne qui donne son nom à l'Océan : sur ses pentes, pousse l'euphorbe qui neutralise les poisons ; sur le faîte, habitent les satyres, race d'hommes féroces et grossiers, portés à la luxure. Que ces régions barbares, où la terre engendre des monstres, pussent abriter une cité illustre, nous paraissait à tous inconcevable. Nous avons continué notre marche : revenir sur nos pas eût été un opprobre. Quelques téméraires dormirent la face exposée à la lune ; la fièvre les brûla ; dans l'eau corrompue des citernes, d'autres burent la folie et la mort. Alors commencèrent les désertions et

bientôt les séditions. Pour les réprimer, je n'hésitai pas à recourir à la sévérité. J'agis loyalement. Cependant un centurion m'avertit que les mutins (pour venger la mise en croix d'un des leurs) complotaient ma mort. Je m'enfuis du campement, avec le peu de soldats qui me restaient fidèles. Je les perdis dans le désert, parmi les tempêtes de sable et la vaste nuit. Une flèche crétoise me déchira. J'errai de longs jours sans trouver de l'eau, ou un seul jour immense, multiplié par le soleil, la soif et la crainte de la soif. J'abandonnai la direction au caprice de ma monture. À l'aube, les lointains se hérissaient de pyramides et de tours. Insupportablement, je rêvais d'un labyrinthe net et exigu avec, au centre, une amphore que mes yeux voyaient, mais les détours étaient si compliqués et si déroutants que je savais que je mourrais avant de l'atteindre.

II

Je réussis enfin à m’extraire de ce cauchemar. J’étais étendu, les mains attachées, dans une niche de pierre de forme allongée, pas plus grande qu’une tombe ordinaire, creusée superficiellement dans la pente abrupte d’une montagne. Les parois étaient humides, plutôt polies par le temps que par l’industrie des hommes. Je sentis dans ma poitrine un battement douloureux, je sentis que la soif me brûlait. Je me penchai et criai faiblement. Au pied de la montagne, s’étalait sans bruit un ruisseau impur, ralenti par des éboulis et du sable ; sur la rive opposée, resplendissait (aux derniers ou aux premiers rayons du soleil) l’évidente Cité des Immortels. Je vis des murs, des arches, des portiques, des places : le support était un socle de pierre. Une centaine de niches irrégulières, analogues à la mienne, parsemaient la montagne et la vallée. Dans le sable, il y avait des puits peu profonds ; de ces orifices mesquins (et des niches) émergeaient des hommes à la peau grise, à la barbe négligée, nus. Je crus les identifier : ils appartenaient à la race bestiale des Troglodytes, qui infestent le rivage du golfe Arabique et les grottes éthiopiennes ; je ne fus pas surpris de constater qu’ils ne parlaient pas et qu’ils dévoraient des serpents.

L’urgence de boire me rendit téméraire. Je réfléchis que je me trouvais à quelque trente pieds du sable. Les yeux fermés, les mains liées derrière le dos, je me lançai en bas. Je plongeai ma tête ensanglantée dans l’eau sombre. Je bus comme s’abreuvent les animaux. Avant de me perdre de nouveau dans le rêve et les délires, inexplicablement, je répétai des mots grecs : « les riches Troyens de Zélie qui boivent l’eau noire de l’Esèpe »…

J'ignore combien de jours et de nuits passèrent sur moi. Dolent, incapable de retrouver l'abri des cavernes, nu dans les sables ignorés, je laissai la lune et le soleil jouer avec mon misérable destin. Les Troglodytes, dans leur barbarie infantile, ne m'aidèrent ni à survivre ni à mourir. En vain, je les priai de me tuer. Un jour, avec le tranchant d'un silex, je coupai mes liens. Un autre, je me levai et fus mendier ou voler – moi, Marcus Flaminius Rufus, tribun d'une légion romaine – ma première haïssable ration de viande de serpent.

L'envie de voir les Immortels, de toucher la Cité surhumaine, m'empêchait presque de dormir. Comme s'ils devinaient mon dessein, les Troglodytes ne dormaient pas non plus : au début, j'imaginais qu'ils me surveillaient ; ensuite, que, tels des chiens, mon inquiétude les avait gagnés. Pour quitter le village barbare, je choisis l'heure la plus publique, la tombée du soir, quand presque tout le monde, sortant des niches et des puits, regarde sans le voir l'occident. Je priai à voix haute, moins pour appeler la faveur divine que pour intimider la horde par des paroles articulées. Je traversai le ruisseau ralenti par les dunes et me dirigeai vers la Cité. Deux ou trois individus me suivirent confusément. Ils étaient (comme les autres de la même engeance) de stature médiocre ; ils n'inspiraient pas de peur, mais de la répulsion. Je dus contourner quelques cavernes aux structures imprécises qui me parurent des carrières ; trompé par la grandeur de la Cité, je l'avais crue toute proche. Jusqu'à minuit, je foulai l'ombre noire de ses murs qui, sur le sable jaune, dessinaient des formes d'idoles. Une sorte d'horreur sacrée me retenait. La nouveauté et le désert sont si abominables à l'homme que je me réjouis de voir un Troglodyte m'accompagner jusqu'au bout. Je fermai les yeux et j'attendis (sans dormir) la lueur du jour.

J'ai dit que la Cité reposait sur un socle de pierre. Ce socle, qui paraissait une falaise, n'était pas moins escarpé

que les murailles mêmes. Et j'y fatiguai mes efforts : aucune irrégularité dans le noir piédestal ; les murs invariables ne semblaient consentir la moindre porte. La force du jour me contraignit à chercher refuge dans une grotte ; au fond, il y avait un puits ; dans le puits, une échelle qui s'évanouissait dans la ténèbre inférieure. Je descendis ; à travers un chaos de galeries sordides, j'arrivai à une vaste chambre circulaire presque invisible. Cette cave avait neuf portes ; huit introduisaient à un labyrinthe qui, insidieusement, ramenait à la même chambre. La neuvième (grâce à un autre labyrinthe) donnait sur une seconde chambre circulaire, identique à la première. J'ignore le nombre total des chambres ; ma malchance et mon angoisse les multiplièrent. Le silence était hostile et presque parfait ; il n'y avait d'autre bruit dans ce réseau de pierre que celui d'un vent souterrain, dont je ne découvris pas l'origine ; sans bruit se perdaient dans les grottes des filets d'eau ferrugineuse. Avec horreur, je m'accoutumai à ce monde suspect ; il me paraissait impossible qu'il pût exister autre chose que des cryptes à neuf portes et de longs souterrains qui se ramifiaient. J'ignore le temps que j'ai passé à cheminer sous terre ; je sais qu'il m'est arrivé de confondre, dans la même nostalgie, l'atroce village des barbares et ma ville natale, avec ses grappes.

Au fond d'un couloir, un mur imprévu me coupa le passage ; une lointaine clarté l'illuminait. Je levai mes yeux attaqués ; dans le vertigineux, au plus haut, je vis un cercle de ciel si bleu qu'il a pu me paraître pourpre. Des degrés de métal escaladaient la muraille. La fatigue me faisait m'abandonner, mais je montai, m'arrêtant uniquement pour sangloter sottement de bonheur. J'allais distinguant des chapiteaux et des frises, des frontons triangulaires et des voûtes, confuses magnificences de granit et de marbre. C'est de cette manière qu'il me fut accordé de monter de l'aveugle empire des noirs labyrinthes à la resplendissante Cité.

Je pris pied sur une sorte de place, ou plutôt dans une cour. Elle était entourée d'un seul édifice de forme irrégulière et de hauteur variable ; diverses coupoles et colonnes appartenaient à cette construction hétérogène. Avant toute autre caractéristique du monument invraisemblable, l'extrême antiquité de son architecture me frappa. Je compris qu'il était antérieur aux hommes, antérieur à la Terre. Cette ostensible antiquité (bien qu'effrayante en un sens pour le regard) me parut convenable à l'ouvrage d'artisans immortels. Prudemment d'abord, puis avec indifférence, non sans désespoir à la fin, j'errai par les escaliers et les dallages de l'inextricable palais. Je vérifiai ensuite l'inconstance de la largeur et de la hauteur des marches : je compris la singulière fatigue qu'elles me causaient. « Ce palais est l'œuvre des dieux », pensai-je d'abord. J'explorai les pièces inhabitées et corrigeai : « Les dieux qui l'édifièrent sont morts. » Je notai ses particularités et dis : « Les dieux qui l'édifièrent étaient fous. » Je le dis, j'en suis certain, avec une incompréhensible réprobation qui était presque un remords, avec plus d'horreur intellectuelle que de peur sensible. À l'impression d'antiquité inouïe, d'autres s'ajoutèrent, celle de l'indéfinissable, celle de l'atroce, celle du complet non-sens. J'étais passé par un labyrinthe, mais la très nette Cité des Immortels me fit frémir d'épouvante et de dégoût… Un labyrinthe est une chose faite à dessein pour confondre les hommes ; son architecture, prodigue en symétries, est orientée à cette intention. Dans les palais que j'explorai imparfaitement, l'architecture était privée d'intention. On n'y rencontrait que couloirs sans issue, hautes fenêtres inaccessibles, portes colossales donnant sur une cellule ou sur un puits, incroyables escaliers inversés, aux degrés et à la rampe tournés vers le bas. D'autres, fixés dans le vide à une paroi monumentale, sans aboutir nulle part, s'achevaient, après deux ou trois paliers, dans la ténèbre supérieure des coupoles. Je ne sais si tous les

exemples que je viens d'énumérer sont littéraux ; je sais que, durant de nombreuses années, ils peuplèrent mes cauchemars ; je ne peux pas décider si tel ou tel détail traduit la réalité ou les formes qui éprouvèrent mes nuits. « Cette ville, pensais-je, est si horrible que sa seule existence et permanence, même au cœur d'un désert inconnu, contamine le passé et l'avenir, et de quelque façon compromet les astres. Aussi longtemps qu'elle subsistera, personne au monde ne sera courageux ou heureux. » Je ne veux pas la décrire ; un chaos de paroles disparates, un corps de tigre ou de taureau, où pulluleraient de façon monstrueuse, conjuguées et se haïssant, des dents, des viscères et des têtes pourraient à la rigueur en fournir des images approximatives.

Je ne me souviens pas des étapes de mon retour à travers les hypogées humides et poussiéreux. Je sais seulement qu'au sortir du dernier labyrinthe, je demeurai en proie à la terreur de me voir encore une fois entouré par la funeste Cité des Immortels. Je ne me rappelle rien de plus. Cet oubli, aujourd'hui invincible, fut peut-être volontaire ; peut-être les circonstances de mon évasion furent-elles si pénibles que, quelque jour non moins oublié, je me jurai de les effacer de ma mémoire.

III

Ceux qui ont lu avec attention le récit de mes épreuves se souviendront qu'un homme de la tribu me suivit comme aurait pu me suivre un chien, jusqu'à l'ombre irrégulière des murs. Quand je sortis du dernier souterrain, je le trouvai à l'entrée de la caverne. Il était couché sur le sable où il traçait stupidement et effaçait une série de signes : ils étaient comme les lettres des rêves, qu'on est sur le point de comprendre et qui brusquement se brouillent. Au début, je crus qu'il s'agissait d'une écriture barbare ; puis je compris qu'il était absurde d'imaginer que des hommes qui n'étaient pas parvenus au langage fussent capables d'écriture. En outre, aucune des figures n'était identique à une autre, ce qui excluait ou éloignait l'hypothèse de leur symbolisme. L'homme les traçait, les regardait et les corrigeait. Tout à coup, comme si le jeu l'ennuyait, il les effaça avec la paume et l'avant-bras. Il me considéra, ne parut pas me reconnaître. Sans doute, le soulagement qui m'inondait était si grand (ou si grande et si horrible ma solitude) qu'il me vint à l'idée que ce Troglodyte rudimentaire, qui, du sol de la grotte, levait les yeux sur moi, m'avait attendu. Le soleil chauffait la plaine ; quand nous revînmes, sous les premières étoiles, le sable était brûlant sous nos pieds. Le Troglodyte me précédait. Cette même nuit, j'imaginai de lui enseigner à reconnaître, et si possible à répéter, tel ou tel mot. Le chien et le cheval (me dis-je) se montrent capables du premier exploit ; de nombreux oiseaux, par exemple le rossignol des Césars, du second. Pour stupide que fût l'entendement d'un homme, il serait toujours supérieur à celui d'êtres irrationnels.

L'humilité et la misère du Troglodyte ressuscitèrent dans ma mémoire l'image d'Argos, le vieux chien moribond

de *L'Odyssée.* Je lui donnai donc ce nom et j'essayai de le lui apprendre. J'échouai, et plus d'une fois. Les ruses, la rigueur et l'obstination se révélèrent également vaines. Immobile, les yeux fixes, il ne paraissait pas entendre les sons que je tentais de lui inculquer. À quelques pas de moi, il semblait extrêmement loin. Étendu sur le sable, comme un petit sphinx de lave écroulé, il laissait tourner sur lui les cieux depuis le crépuscule de l'aube jusqu'à celui du soir. J'estimai impossible qu'il ne comprît pas mon dessein. Je me rappelai que les Éthiopiens sont persuadés que les singes, délibérément, ne parlent pas, pour qu'on ne les oblige pas à travailler. J'attribuai au soupçon ou à la peur le silence d'Argos. De cette hypothèse, je passai à d'autres, non moins extravagantes. Je pensai qu'Argos et moi appartenions à des univers distincts ; je pensai que nos perceptions étaient identiques, mais qu'Argos les combinait de façon différente et construisait avec elles d'autres objets ; je pensai qu'il n'existait peut-être pas d'objet pour lui, mais un va-et-vient continuel et vertigineux d'impressions d'une extrême brièveté. Je pensai à un monde sans mémoire, sans durée ; j'examinai la possibilité d'un langage qui ignorerait les substantifs, un langage de verbes impersonnels et d'épithètes indéclinables. Ainsi mouraient les jours et, avec les jours, les années, pourtant quelque chose de pareil au bonheur arriva un matin. Il plut avec une puissante lenteur.

Les nuits du désert peuvent être froides, mais celle-ci avait été un brasier. Je rêvai qu'un fleuve de Thessalie (aux eaux duquel j'avais restitué un poisson d'or) venait me racheter. Sur le sable rouge et la pierre noire, je l'entendais s'approcher ; la fraîcheur de l'air et le bruit affairé de la pluie me réveillèrent. Je courus, nu, la recevoir. La nuit tirait à sa fin ; sous les nuages dorés, la tribu, aussi heureuse que moi, s'offrait à l'averse vivifiante avec une sorte d'extase. On aurait dit des corybantes possédés par le dieu. Argos, les yeux fixés sur le firmament, gémissait. Des ruisseaux lui coulaient sur le visage, non seulement de pluie

(je l’appris par la suite), mais de larmes. « *Argos*, criai-je, *Argos.* »

Alors, avec étonnement, comme s’il découvrait une chose perdue et oubliée depuis longtemps, Argos bégaya ces mots : « *Argos, chien d’Ulysse.* » Puis, toujours sans me regarder : « *Ce chien couché sur le fumier.* »

Nous accueillons facilement la réalité, peut-être parce que nous soupçonnons que rien n’est réel. Je lui demandai ce qu’il savait de *L’Odyssée.* L’usage du grec lui était pénible ; je dus répéter ma question.

« *Très peu*, dit-il*, moins que le dernier rhapsode. Il y a déjà mille cent ans que je l’ai inventée.* »

IV

Ce jour-là, tout devint clair pour moi. Les Troglodytes étaient les Immortels ; le filet d'eau fangeuse, le fleuve que cherchait le cavalier. Et quant à la ville dont la renommée s'était étendue au-delà du Gange, il y avait neuf siècles que les Immortels l'avaient détruite. Avec les décombres, ils édifièrent, au même endroit, la cité extravagante que j'avais parcourue, sorte de parodie ou d'envers, et en même temps temple des dieux irrationnels qui gouvernent le monde et dont nous ne savons rien, sauf qu'ils ne ressemblent pas à l'homme. Cette fondation fut le dernier symbole auquel condescendirent les Immortels ; il marque l'étape, où, comprenant la vanité de toute entreprise, ils décidèrent de vivre dans la pensée, dans la pure spéculation. Ils élevèrent la construction, l'oublièrent et allèrent se terrer dans les crevasses. Absorbés, ils percevaient à peine le monde physique.

Homère me racontait tout, me parlant comme à un enfant. Il me raconta aussi sa vieillesse et le dernier voyage qu'il entreprit, mû comme Ulysse par l'idée d'arriver jusqu'aux hommes qui ne savent pas ce que c'est que la mer, qui ne mangent pas de viande assaisonnée et qui ne soupçonnent pas ce que c'est qu'une rame. Il habita un siècle dans la Cité des Immortels. Quand on la détruisit, il conseilla d'édifier l'autre. Cela ne doit pas nous surprendre : on sait qu'après avoir chanté la guerre d'Ilion, il chanta la guerre des grenouilles et des rats, pareil à un dieu qui créerait d'abord le cosmos, puis le chaos.

Être immortel est insignifiant ; à part l'homme, il n'est rien qui ne le soit, puisque tout ignore la mort. Le divin, le terrible, l'incompréhensible, c'est de se savoir immortel. J'ai noté que malgré les religions, pareille conviction est

extrêmement rare. Juifs, chrétiens, musulmans confessent l'immortalité, mais la vénération qu'ils portent au premier âge prouve qu'ils n'ont foi qu'en lui, puisqu'ils destinent tous les autres, en nombre infini, à le récompenser ou à le punir. J'estime plus raisonnable la roue de certaines religions de l'Inde ; dans cette roue, qui n'a ni commencement ni fin, chaque vie est la conséquence d'une vie antérieure et elle engendre la suivante, sans qu'aucune ne détermine l'ensemble… Exercée par un entraînement séculaire, la république des Immortels était parvenue à une certaine perfection de tolérance et presque de dédain. Elle savait qu'en un temps infini, toute chose arrive à tout homme. Par ses vertus passées ou futures, tout homme mérite toute bonté ; mais également toute trahison par ses infamies du passé et de l'avenir. Ainsi, dans les jeux de hasard, les nombres pairs et impairs tendent à s'équilibrer ; ainsi s'annulent l'astuce et la bêtise, et peut-être le grossier poème du *Cid* est-il le contrepoids exigé par une seule épithète des *Églogues* ou par une maxime d'Héraclite. La pensée la plus fugace obéit à un dessein invisible et peut couronner, ou commencer, une forme secrète. J'en connais qui faisaient le mal pour que le bien en résulte dans les siècles à venir ou pour qu'il en soit résulté dans les siècles passés… À cette lumière, tous nos actes sont justes, mais ils sont aussi indifférents. Il n'y a pas de mérites moraux ou intellectuels. Homère composa *L'Odyssée* ; aussitôt accordé un délai infini avec des circonstances et des changements infinis, l'impossible était de ne pas composer, au moins une fois, *L'Odyssée.* Personne n'est quelqu'un, un seul homme immortel est tous les hommes. Comme Corneille Agrippa, je suis dieu, je suis héros, je suis philosophe, je suis démon et je suis monde, ce qui est une manière fatigante de dire que je ne suis pas.

La notion de monde comme système de précises compensations eut une grande influence parmi les Immortels. En premier lieu, il les rendit invulnérables à la

pitié. J'ai mentionné les antiques carrières qui s'ouvraient dans la campagne, sur l'autre rive ; un homme tomba dans la plus profonde ; il ne pouvait se blesser ni mourir ; mais la soif le brûlait ; soixante années passèrent avant qu'on lui jetât une corde. Le destin personnel n'intéressait pas davantage. Le corps était un docile animal domestique et il suffisait, chaque mois, de lui faire l'aumône de quelques heures de sommeil, d'un peu d'eau et d'un lambeau de viande. Que personne pourtant ne nous rabaisse au niveau des ascètes. Il n'est pas de plaisir plus complexe que celui de la pensée et c'est à celui-là que nous nous consacrions. Parfois, une excitation extraordinaire nous restituait au monde physique. Par exemple, ce matin-là, la vieille joie élémentaire de la pluie. Ces rechutes étaient rarissimes ; tous les Immortels étaient capables d'une quiétude parfaite ; je me souviens de l'un d'eux, que je n'ai jamais vu debout : un oiseau avait fait son nid sur sa poitrine.

Parmi les corollaires de la doctrine selon laquelle il n'existe aucune chose qui ne soit pas compensée par une autre, il en est un de très peu d'importance théorique, mais qui nous conduisit, à la fin ou au début du Xe siècle, à nous disperser sur la surface du globe. Il tient en quelques mots : *Il existe un fleuve dont les eaux donnent l'immortalité ; il doit donc y avoir quelque part un autre fleuve dont les eaux l'effacent.* Le nombre des fleuves n'est pas infini ; un voyageur immortel qui parcourt le monde, un jour aura bu à tous. Nous nous proposions de découvrir ce fleuve.

La mort (ou son allusion) rend les hommes précieux et pathétiques. Ils émeuvent par leur condition de fantômes ; chaque acte qu'ils accomplissent peut être le dernier ; aucun visage qui ne soit à l'instant de se dissiper comme un visage de songe. Tout, chez les mortels, a la valeur de l'irrécupérable et de l'aléatoire. Chez les Immortels, en revanche, chaque acte (et chaque pensée) est l'écho de ceux qui l'anticipèrent dans le passé ou le fidèle présage de ceux qui, dans l'avenir, le répéteront jusqu'au vertige. Rien

qui n’apparaisse pas perdu entre d’infatigables miroirs. Rien ne peut arriver une seule fois, rien n’est précieusement précaire. L’élégiaque, le grave, le cérémoniel ne comptent pas pour les Immortels. Homère et moi, nous nous sommes séparés aux portes de Tanger ; je crois que nous ne nous sommes pas dit adieu.

V

Je parcourus de nouveaux royaumes, de nouveaux empires. Au cours de l'automne de 1066, je combattis au pont de Stamford ; je ne me souviens pas maintenant si ce fut dans l'armée d'Harold, lequel ne tarda pas à trouver son destin, ou dans celle de l'infortuné Harald Hardrada qui conquit six pieds de terre anglaise, ou un peu plus. Au VIIe siècle de l'Hégire, dans le faubourg de Bulaq, je transcrivis avec une calligraphie pausée, en une langue que j'ai oubliée, dans un alphabet que j'ignore, les sept voyages de Sindbad et l'histoire de la Cité de Bronze. Dans une cour de la prison de Samarcande, j'ai beaucoup joué aux échecs. À Bikanir, j'ai professé l'astrologie ; et aussi en Bohême. En 1638, j'étais à Kolozsvar, puis à Leipzig. À Aberdeen, en 1714, je souscrivis aux six volumes de *L'Iliade* de Pope ; je sais que je les fréquentais avec délices. Vers 1729, j'ai discuté l'origine de ce poème avec un professeur de rhétorique nommé, je crois, Giambattista ; ses arguments me parurent irréfutables. Le 4 octobre 1921, le *Patna,* qui me conduisait à Bombay, dut relâcher dans un port d'Érythrée[1]. Je descendis ; je me souvins d'autres matins, très anciens, également face à la mer Rouge, quand j'étais tribun romain et que la fièvre et la magie et l'inaction consumaient les soldats. Dans les environs, il y avait un ruisseau d'eau claire. J'y bus, poussé par l'habitude. Quand je remontai sur la berge, un arbuste épineux me déchira le dos de la main. La douleur inaccoutumée me parut très vive. Incrédule, taciturne, heureux, je regardais se former une précieuse et lente goutte de sang. « *Je suis redevenu mortel*, me répétais-je, *de nouveau je suis pareil aux autres hommes.* » Cette nuit-là, je dormis jusqu'à l'aube.

… Au bout d'un an, j'ai relu ces pages ; je m'assure qu'elles ne trahissent pas la vérité, mais dans les deux premiers chapitres et même dans quelques paragraphes des suivants, il me semble percevoir quelque chose de faux. C'est peut-être la conséquence de l'abus des détails circonstanciels, procédé que j'ai appris chez les poètes et qui fait tout paraître faux ; car pareils détails abondent bien dans la réalité, mais nullement dans la mémoire qu'on en a… Cependant, *je* crois avoir découvert une raison plus cachée. Je la dirai ; peu m'importe qu'on me juge fantastique.

L'histoire que j'ai racontée paraît irréelle parce qu'en elle s'entrelacent les événements arrivés à deux individus distincts. Dans les premiers chapitres, le cavalier veut savoir le nom du fleuve qui baigne les murs de Thèbes ; Flaminius Rufus qui, auparavant, a donné à la ville l'épithète d'Hékatompylos, dit que le fleuve est l'Égypte ; ce n'est pas à lui qu'il convient de s'exprimer ainsi, mais à Homère qui parle expressément, dans *L'Iliade*, de Thèbes Hékatompylos et qui, dans *L'Odyssée*, par la bouche de Protée et par celle d'Ulysse, dit invariablement Égypte pour Nil. Au second chapitre, le Romain en buvant l'eau immortelle prononce des mots grecs ; ces mots sont homériques : on les trouvera à la fin du fameux *Catalogue des Vaisseaux.* Ensuite, dans le vertigineux palais, il parle d'une « réprobation qui était presque un remords ». La formule renvoie à Homère, qui avait conçu cette monstruosité. Pareilles anomalies m'inquiétèrent. D'autres, d'ordre esthétique, me permirent de découvrir la vérité. Elles sont contenues dans le dernier chapitre ; il y est écrit que je servis sur le pont de Stamford, que je transcrivis, à Bulaq, les voyages de Sindbad le Marin et que je souscrivis, à Aberdeen, à *L'Iliade* anglaise de Pope. On lit, *inter alia :* « À Bikanir, j'ai professé l'astrologie ; et aussi en Bohême. » Aucun de ces témoignages n'est inexact ; mais il est significatif de les avoir mis en valeur. Le premier paraît le

fait d'un homme de guerre, mais on se rend vite compte que l'auteur s'intéresse non pas aux choses de la guerre, mais au destin des hommes. Ceux qui suivent sont plus curieux. Une raison obscure et primitive m'obligea à les relater. Je le fis sachant qu'ils étaient pathétiques.

Ils ne le sont pas, dits par le Romain Flaminius Rufus. Ils le sont, dits par Homère. Il est étrange que celui-ci copie, au XIIIe siècle, les aventures de Sindbad, d'un autre Ulysse, et qu'il découvre, au détour de plusieurs siècles, dans un royaume boréal et dans un langage barbare, les formes de son *Iliade.* Et quant à la phrase qui reproduit le nom de Bikanir, on voit qu'elle est l'œuvre d'un homme de Lettres, désireux (comme l'auteur du *Catalogue des Vaisseaux)* d'arborer de superbes vocables[2].

Quand s'approche la fin, il ne reste plus d'images du souvenir ; il ne reste plus que des mots. Il n'est pas étrange que le temps ait confondu ceux qui une fois me désignèrent avec ceux qui furent symboles du sort de l'homme qui m'accompagna tant de siècles. J'ai été Homère ; bientôt, je serai Personne, comme Ulysse ; bientôt, je serai tout le monde : je serai mort.

(Traduit par Roger Caillois.)

POST-SCRIPTUM DE 1950

Parmi les commentaires que suscita la publication du texte qui précède, le plus curieux, sinon le plus aimable, est intitulé bibliquement *A coat of many colours* (Manchester, 1948). C'est l'œuvre de la plume très obstinée du docteur Nahum Cordovero. Il s'étend sur une centaine de pages. Il parle de centons grecs, de centons de la basse latinité, de Ben Johnson, qui définissait ses contemporains avec des extraits de Sénèque, du *Virgilius Evangelizans* d'Alexander Ross, des artifices de George Moore et d'Eliot, et, finalement, de « la narration attribuée à l'antiquaire Joseph Cartaphilus ». Il dénonce, dans le premier chapitre, de courtes interpolations de Pline (*Historia Naturalis,* V, 8) ; dans le second, de Thomas de Quincey *(Writings*, III, 439) ; dans le troisième, d'une lettre de Descartes à l'ambassadeur Pierre Chanut ; dans le quatrième, de Bernard Shaw (*Back to Methuselah,* V). Il infère de ces intrusions, ou de ces larcins, que le texte entier est apocryphe.

Selon moi, cette conclusion est inadmissible. *« Quand s'approche la fin*, écrivit Cartaphilus, *il ne reste plus d'images du souvenir, il ne reste plus que des mots. »* Mots, mots déplacés et mutilés, mots empruntés à d'autres, telle fut la pauvre aumône que lui laissèrent les heures et les siècles.

(Traduit par Roger Caillois.)

Le Mort

Qu’un homme des faubourgs de Buenos Aires, qu’un malheureux m’as-tu-vu sans autre vertu que l’infatuation qu’inspire la crânerie s’enfonce dans les immenses terres à chevaux de la frontière du Brésil et devienne capitaine de contrebandiers, voilà qui semble, *a priori*, impossible. Je veux raconter à ceux qui sont de cet avis la destinée de Benjamin Otalora, dont il ne reste sans doute aucun souvenir au quartier de Balvanera et qui mourut d’un coup de revolver, mort bien digne de lui, sur les confins du Rio Grande do Sul. J’ignore les détails de son aventure ; quand ils me seront révélés, je rectifierai et développerai ces pages. Pour l’instant, ce résumé peut être utile.

Benjamin Otalora a dix-neuf ans vers 1891. C’est un grand gaillard au front étroit, aux yeux clairs pleins de franchise, vigoureux comme un Basque ; un coup de poignard heureux lui a révélé sa bravoure ; il n’a aucun souci de la mort de son adversaire, ni d’avoir à fuir sur-le-champ son pays. Le chef de sa commune lui remet une lettre pour un certain Azevedo Bandeira, de l’Uruguay. Otalora s’embarque ; la traversée, sur un bateau grinçant, est orageuse ; le lendemain, il erre dans les rues de Montevideo, en proie à une tristesse qu’il ne s’avoue pas, qu’il ignore peut-être. Il ne trouve pas Azevedo Bandeira ; aux environs de minuit, dans un magasin de vente de boissons et comestibles de Paso del Molino, il assiste à une dispute entre des gardiens de troupeaux. Un couteau brille ; Otalora ne sait pas qui a raison, mais il est attiré tout simplement par le goût du danger comme d’autres par le jeu de cartes ou la musique. Au milieu de la mêlée, il pare un coup de poignard qu’un péon lance à un homme en chapeau de feutre foncé, et en poncho. Il se trouve que ce

dernier est Azevedo Bandeira. (Otalora, en l'apprenant, déchire la lettre, car il préfère tout devoir à lui-même.) Azevedo Bandeira donne, quoique robuste, l'injustifiable impression d'être contrefait ; sur son visage, toujours trop proche, il y a du juif, du nègre et de l'indien ; dans son attitude, du singe et du tigre ; la cicatrice qui barre sa figure est une parure de plus, ainsi que la noire moustache hirsute.

Conséquence ou erreur due à l'alcool, l'altercation prend fin aussi rapidement qu'elle a commencé. Otalora boit avec les gardiens de troupeaux, puis va faire la bringue en leur compagnie, et gagne avec eux une bâtisse de la vieille ville alors que le soleil est déjà très haut. Dans le dernier patio, au sol de terre, les hommes étendent leurs affaires pour dormir. Otalora compare confusément cette nuit à la précédente, il foule désormais un sol ferme, au milieu de gens amis. Certes, il est inquiété par quelque remords, celui de ne pas regretter Buenos Aires. Il dort jusqu'à l'angélus, et à ce moment est réveillé par l'individu qui a attaqué, ivre, Bandeira. (Otalora se souvient que cet homme a vécu avec les autres les heures nocturnes bruyantes et joyeuses et que Bandeira l'a fait asseoir à sa droite et l'a obligé à continuer à boire.) L'homme lui dit que le patron l'envoie chercher. Dans une sorte de bureau qui donne sur le vestibule (Otalora n'a jamais vu un vestibule avec des portes latérales), Azevedo Bandeira l'attend en compagnie d'une femme à l'air dédaigneux, au teint clair et à la chevelure rousse. Bandeira fait son éloge, lui offre un verre d'alcool de canne, lui répète qu'il lui fait l'effet d'un homme courageux, lui propose d'aller au Nord avec les autres pour ramener un troupeau de chevaux. Otalora accepte ; le jour est près de poindre qu'ils sont en route, en direction de Tacuacembo.

Alors commence pour Otalora une vie différente, une vie emplie d'aubes vastes et de journées qui sentent le cheval. Cette vie est nouvelle pour lui, parfois atroce ; il l'a

désormais dans le sang, car de même que les hommes d'autres nations vénèrent et pressentent la mer, de même nous (y compris l'homme qui entretisse ces symboles), nous aspirons ardemment à vivre dans la plaine infinie qui résonne sous les sabots. Otalora a été élevé dans des quartiers de charretiers et de cavaliers qui portent secours aux véhicules en difficulté ; un an ne s'est pas écoulé qu'il devient gaucho. Il apprend à dompter un cheval, à faire vivre les chevaux en troupeaux, à dépecer un animal, à manier le lasso qui emprisonne et le lasso à boules qui abat, à lutter contre le sommeil, les orages, les gelées et le soleil, à conduire le bétail au sifflement et au cri. Pendant cette époque d'apprentissage, il ne voit Azevedo Bandeira qu'une seule fois, mais celui-ci est constamment présent à sa mémoire, car être un homme de Bandeira veut dire être considéré et craint, et d'autre part, devant un acte de bravoure quelconque, les gauchos disent que Bandeira est plus fort. Quelqu'un affirme que Bandeira est né de l'autre côté du Cuareim, au Rio Grande do Sul ; ce détail, qui devrait le déconsidérer, lui donne l'obscur prestige de jungles fourmillantes, de marécages, de distances inextricables et presque infinies. Petit à petit, Otalora comprend que les affaires de Bandeira sont multiples et que la principale est la contrebande. Être gardien de chevaux est une servitude ; Otalora se propose d'accéder à un échelon supérieur : contrebandier. Une nuit, deux de ses compagnons franchissent la frontière pour rapporter des lots de canne à sucre ; Otalora provoque l'un des deux, le blesse et prend sa place. Il est mené par l'ambition et aussi par une obscure fidélité. « Que cet homme, se dit-il, finisse par comprendre que je vaux plus que tous ses Uruguayens réunis. »

Une autre année s'écoule avant qu'Otalora ne retourne à Montevideo. Lui et ses compagnons parcourent les faubourgs, la ville qui semble très grande à Otalora ; ils arrivent chez le patron ; les hommes étendent leurs affaires

dans le dernier patio. Les jours passent et Otalora n'a pas vu Bandeira. On dit, avec crainte, qu'il est malade ; un nègre est chargé de monter dans sa chambre le maté avec la bouilloire. Un soir, on confie cette tâche à Otalora. Celui-ci se sent vaguement humilié mais satisfait en même temps.

La chambre est délabrée et sombre. Il y a un balcon qui a vue sur le couchant, une longue table avec un superbe désordre de fouets, de cartouchières, d'armes à feu et d'armes blanches ; il y a un lointain miroir dont la glace est ternie. Bandeira est couché sur le dos ; il rêve et exhale des plaintes ; il fait penser aux derniers feux d'un soleil moribond. Le vaste lit blanc paraît le rapetisser, le réduire à une ombre ; Otalora remarque les cheveux blancs, la fatigue, la faiblesse, les fissures des années. Il lui répugne que ce vieillard soit leur chef. Il se dit qu'un coup suffirait pour s'en débarrasser. Sur ces entrefaites, il voit dans le miroir que quelqu'un est entré. C'est la femme aux cheveux roux ; elle est à demi vêtue, nu-pieds, et elle l'observe avec une froide curiosité. Bandeira se dresse sur sa couche ; tout en parlant de choses de la campagne et avalant maté sur maté, ses doigts jouent avec les tresses de la femme. Finalement il permet à Otalora de s'en aller.

Quelques jours plus tard leur parvient l'ordre de partir pour le Nord. Ils échouent dans une *estancia* perdue qui est là comme partout ailleurs dans la plaine interminable. Rien ne la rend riante, ni arbres ni ruisseau ; elle est frappée par les derniers rayons du soleil. Il y a des enclos de pierre pour le famélique bétail à longues cornes. Ce pauvre établissement s'appelle *Le Soupir*.

Otalora apprend par le cercle des péons que Bandeira ne tardera pas à arriver de Montevideo. Il en demande la raison ; quelqu'un explique qu'un étranger qui a adopté la vie des gauchos a la prétention de trop commander. Otalora entend que c'est une plaisanterie, mais qu'une telle plaisanterie soit possible le flatte. Il apprend plus tard que

Bandeira s'est brouillé avec l'un des chefs politiques et que celui-ci lui a retiré son appui. Cette nouvelle lui fait plaisir.

Arrivent des caisses de fusils, un pot à eau et une cuvette d'argent pour la chambre de la femme, des rideaux d'un damas compliqué ; un beau matin, descend des montagnes un sombre cavalier, à la barbe drue et vêtu d'un poncho. Son nom est Ulpiano Suarez et c'est le garde du corps d'Azevedo Bandeira. Il parle fort peu et à la façon brésilienne. Otalora ne sait s'il faut attribuer sa réserve à de l'hostilité ou à du dédain, ou s'il est tout simplement une brute. Tout ce qu'il sait c'est que, pour le plan qu'il est en train d'ourdir, il lui faut gagner son amitié.

Puis voici que dans la destinée de Benjamin Otalora entre un cheval bai à pattes noires qu'amène du Sud Azevedo Bandeira et qui exhibe un harnais rehaussé d'argent et un dessous de selle à franges de peau de jaguar. Ce cheval fastueux symbolise l'autorité du patron et c'est pourquoi il fait envie au garçon qui en vient aussi à désirer, d'un désir nourri de rancune, la femme à la chevelure de flamme. La femme, le harnais et le cheval bai appartiennent à un homme qu'il veut détruire.

Ici l'histoire prend des contours et des détours plus complexes. Azevedo Bandeira est habile dans l'art de l'intimidation progressive, dans la manœuvre satanique qui consiste à humilier son interlocuteur graduellement, d'un air mi-figue mi-raisin ; Otalora décide d'appliquer cette méthode ambiguë à la rude tâche qu'il se propose. Il décide de supplanter, lentement, Azevedo Bandeira. Au cours de journées de danger partagé, il obtient l'amitié de Suarez. Il lui confie son plan ; Suarez lui promet son aide. Par la suite, il se passe beaucoup de choses dont je ne connais qu'une petite partie. Otalora n'obéit pas à Bandeira ; il s'applique à oublier ses ordres, à les modifier, à en prendre le contre-pied. L'univers semble conspirer avec lui et précipite les événements. Un jour, à midi, a lieu dans la campagne de Tacuarembo un échange de coups de feu avec des gens du

Rio Grande ; Otalora se substitue à Bandeira et prend la tête des Uruguayens. Il a l'épaule traversée par une balle, mais cet après-midi il s'en revient au *Soupir* sur le cheval bai du chef et des gouttes de son sang tachent la peau de jaguar ; et cette nuit-là il couche avec la femme aux cheveux de flamme. D'autres versions changent l'ordre de ces faits et nient qu'ils se soient produits en un seul jour.

Bandeira cependant est toujours nominalement le chef. Il donne des ordres qui ne sont pas exécutés ; Benjamin Otalora ne touche pas à sa personne, par un mélange de routine et de pitié.

L'ultime scène de l'histoire se passe dans l'agitation de la dernière nuit de 1894. Cette nuit-là, les hommes du *Soupir* mangent de la viande fraîche et boivent un alcool assassin ; quelqu'un joue interminablement sur la guitare une *milonga* laborieuse. Au haut bout de la table, Otalora, ivre, ne cesse d'exulter et d'ériger la tour vertigineuse de sa joie, symbole de son destin irrésistible. Bandeira, taciturne parmi ceux qui crient, laisse couler la nuit tumultueuse. Quand on entend les douze coups de minuit, il se lève comme se souvenant qu'il doit faire quelque chose. Il se lève et frappe doucement à la porte de la femme. Celle-ci lui ouvre aussitôt comme si elle avait attendu cet appel. Elle sort à demi vêtue et nu-pieds. Simulant une voix efféminée et traînante, le chef lui ordonne :

— Puisque toi et l'homme de Buenos Aires vous vous aimez tant, tu vas lui donner à l'instant un baiser devant tout le monde.

Il ajoute un détail grossier. La femme veut résister, mais deux hommes l'ont prise par le bras et la jettent sur Otalora. Baignée de larmes, elle embrasse son visage et sa poitrine. Ulpiano Suarez a empoigné son revolver. Otalora comprend, avant de mourir, qu'on l'a trahi dès le début, qu'il a été condamné à mort, qu'on lui a permis d'aimer, d'être le chef, de triompher, parce qu'on le tenait déjà pour mort, parce que pour Bandeira il était déjà mort.

Suarez décharge son arme, presque avec dédain.

(Traduit par René L.- F. Durand.)

Les Théologiens

Le jardin dévasté, les calices et les autels profanés, les Huns entrèrent à cheval dans la bibliothèque du couvent, déchirèrent les livres incompréhensibles, les abominèrent et les brûlèrent, craignant peut-être que les lettres ne recelassent des blasphèmes contre leur dieu, qui était un cimeterre en fer. Palimpsestes et codex brûlèrent, mais au cœur du bûcher, au milieu de la cendre, demeura presque intact le livre douzième de la *Civitas Dei*, qui rapporte que Platon enseigna à Athènes qu'à la fin des siècles toutes choses reprendront leur état antérieur, et que lui, à Athènes, devant le même auditoire, enseignera de nouveau cette doctrine. Le texte qui fut épargné par les flammes jouit d'une vénération spéciale et ceux qui le lurent et le relurent dans cette province éloignée oublièrent que l'auteur n'exposa cette doctrine que pour la mieux réfuter. Un siècle plus tard, Aurélien, coadjuteur d'Aquilée, apprit que sur les bords du Danube la très récente secte des *monotones* (appelés aussi *annulaires)* professait que l'histoire est un cercle et qu'il n'est rien qui n'ait déjà été et qui un jour ne sera. Dans les montagnes, la Roue et le Serpent avaient déplacé la Croix. Tout le monde était rempli de crainte mais était réconforté par le bruit selon lequel Jean de Pannonie, qui s'était distingué par un traité sur le septième attribut de Dieu, allait combattre une aussi abominable hérésie.

Aurélien déplora ces nouvelles, surtout la dernière. Il savait qu'en matière de théologie il n'y a pas de nouveauté sans péril ; puis il se dit que la thèse d'un temps circulaire était trop disparate, trop surprenante, pour que le danger fût grave. (Les hérésies que nous devons redouter sont celles qui peuvent être confondues avec l'orthodoxie.) Il fut

plus affligé par l'intervention – par l'intrusion – de Jean de Pannonie. Deux ans auparavant, celui-ci avait usurpé avec son verbeux *De Septima Affectione Dei sive de Aeternitate* un sujet de la spécialité d'Aurélien ; à présent, comme si le problème du temps lui eût appartenu, il allait rectifier, peut-être avec des arguments de Procuste, à l'aide de thériaques plus redoutables que le Serpent, les *annulaires…* Cette nuit-là, Aurélien lut le texte de l'ancien dialogue de Plutarque sur la cessation des oracles ; au paragraphe vingt-neuf, il lut une raillerie contre les stoïciens qui soutiennent l'existence d'un cycle infini de mondes, avec un nombre infini de soleils, de lunes, d'Apollons, de Dianes et de Poséidons. Cette découverte lui sembla un heureux présage ; il résolut de devancer Jean de Pannonie et de réfuter les hérétiques de la Roue.

Il y a des gens qui recherchent l'amour d'une femme pour l'oublier, pour ne plus penser à elle ; de même Aurélien voulait surpasser Jean de Pannonie pour conjurer l'aversion que ce dernier lui inspirait, non pour lui causer du mal. Calmé par le seul fait de travailler, de mettre sur pied des syllogismes, de chercher des invectives, par les *nego* et les *autem* et les *nequaquam*, il put oublier cette aversion. Il construisit de vastes périodes presque inextricables, embarrassées d'incises, dans lesquelles la négligence et le solécisme semblaient être des formes du dédain. De la cacophonie il fit un instrument. Il prévit que Jean foudroierait les *annulaires* avec une gravité prophétique ; afin de ne pas employer les mêmes arguments, il choisit de son côté l'amère raillerie. Augustin avait écrit que Jésus est la voie droite qui nous sauve du labyrinthe circulaire dans lequel errent les impies ; Aurélien, laborieusement trivial, les compara à Ixion, au foie de Prométhée, à Sisyphe, à ce roi de Thèbes qui vit deux soleils, au bégaiement, à des perroquets, à des miroirs, à des échos, à des mules de noria et à des syllogismes biscornus. (Les fables païennes subsistaient, rabaissées au

rôle d’ornements.) Comme tout possesseur d’une bibliothèque, Aurélien se savait coupable de ne la point connaître à fond ; cette controverse lui permit de lire de nombreux livres qui semblaient lui reprocher son incurie. Il put de la sorte enchâsser dans sa rédaction un passage de l’œuvre d’Origène *De Principiis*, dans lequel on nie que Judas Iscariote revendra le Seigneur, et que Paul assistera de nouveau à Jérusalem au martyre d’Étienne, et un autre des *Académica priora* de Cicéron, où celui-ci se moque de ceux qui rêvent que tandis que lui s’entretient avec des Lucullus, d’autres Lucullus et d’autres Cicérons, en nombre infini, disent exactement la même chose, dans un nombre infini de mondes identiques. De plus, il escrima contre les *monotones* le texte de Plutarque, et dénonça le scandale que constituait le fait qu’à un idolâtre le *lumen naturae* fût plus utile qu’à eux la parole de Dieu. Ce travail lui prit neuf jours ; le dixième, on lui remit une copie de la réfutation de Jean de Pannonie.

Elle était presque ridiculement courte ; Aurélien la lut avec dédain, puis avec appréhension. La première partie glosait les versets terminaux du neuvième chapitre de l’Épître aux Hébreux, où il est dit que Jésus ne fut pas sacrifié plusieurs fois depuis le commencement du monde, mais présentement une seule fois jusqu’à la consommation des siècles. La seconde alléguait le précepte biblique sur les vaines répétitions des gentils (Matthieu, VI, 7) et le passage du septième livre de Pline qui souligne que dans le vaste univers il n’y a pas deux visages qui se ressemblent. Jean de Pannonie déclarait qu’il n’y a pas non plus deux âmes qui se ressemblent, et que le pécheur le plus vil est aussi précieux que le sang que, pour lui, versa Jésus-Christ. L’acte d’un seul homme, affirmait-il, pèse plus que les neuf ciels concentriques, et rêver qu’il peut disparaître et refaire son apparition est une brillante frivolité. Ce que nous perdons le temps ne le refait pas, l’éternité le garde pour la gloire et aussi pour le feu. Le traité était diaphane, universel ; il ne

semblait pas rédigé par une personne en chair et en os, mais par n'importe quel homme ou, peut-être, par tous les hommes.

Aurélien éprouva une humiliation presque physique. Il pensa détruire ou réformer son propre travail ; puis, avec une probité pleine de fiel, il l'envoya à Rome sans y changer une seule lettre. Quelques mois plus tard, lorsque se réunit le concile de Pergame, le théologien chargé de réfuter les erreurs des *monotones* fut (il fallait s'y attendre) Jean de Pannonie ; sa réfutation docte et mesurée suffit à faire condamner l'hérésiarque Euphorbe au bûcher. *Ceci est arrivé et arrivera encore*, dit Euphorbe. *Vous n'allumez pas un bûcher, mais un labyrinthe de feu. Si l'on réunissait ici tous les bûchers que j'ai été, ils ne tiendraient pas sur terre et les anges en seraient aveuglés. C'est ce que j'ai souvent dit.* Puis il poussa un cri, car il fut atteint par les flammes.

La Roue tomba devant la Croix[3] mais Aurélien et Jean poursuivirent leur bataille secrète. Ils militaient tous deux dans la même armée, aspiraient à la même récompense, guerroyaient contre le même Ennemi, mais Aurélien n'écrivit pas un mot qui, d'une façon inavouée, ne tendît à l'emporter sur Jean. Leur duel fut invisible ; si les copieux index ne me trompent, le nom de *Vautre* ne figure pas une seule fois dans les nombreux volumes d'Aurélien que rassemble la *Patrologie* de Migne. (Des ouvrages de Jean il n'est resté que vingt mots.) Tous deux désapprouvèrent les anathèmes du second concile de Constantinople ; tous deux poursuivirent les ariens, qui niaient la génération éternelle du Fils ; tous deux attestèrent l'orthodoxie de la *Topographia Christiana* de Cosmas, qui enseigne que la terre est quadrangulaire, comme le tabernacle hébreu. Malheureusement, aux quatre coins de la terre se répandit une autre hérésie grosse de tempêtes. Originaire de l'Égypte ou de l'Asie (car les témoignages diffèrent et Bousset ne veut pas admettre les raisons de Harnack), elle infesta les provinces orientales et érigea des sanctuaires en

Macédoine, à Carthage et à Trêves. Elle semblait être partout ; on dit que dans le diocèse de Britannia les crucifix avaient été mis tête en bas, et qu'à Césarée l'image du Seigneur avait été remplacée par un miroir. Le miroir et l'obole étaient des emblèmes des nouveaux schismatiques.

L'histoire les connaît sous de nombreux noms *(spéculaires, abyssaux, caïnites*), mais le plus répandu de tous est celui *d'histrions,* que leur donna Aurélien et qu'ils adoptèrent hardiment. En Phrygie et en Dardanie on les appela *simulacres.* Jean Damascène leur donna le nom de *formes* ; il est juste de remarquer que cette attribution a été rejetée par Erfjord. Aucun hérésiologue ne rapporte sans stupeur leurs mœurs extravagantes. De nombreux histrions professèrent l'ascétisme ; certains se mutilèrent, tel Origène ; d'autres habitèrent sous terre, dans les égouts ; d'autres s'arrachèrent les yeux ; d'autres (les nabuchodonosors de Nitrie) « paissaient l'herbe comme les bœufs et leur poil poussait comme plumes d'aigles ». De la mortification et de l'austérité ils passaient souvent au crime ; certaines communautés toléraient le vol ; d'autres, l'homicide ; d'autres, la sodomie, l'inceste et des habitudes bestiales. Toutes étaient blasphèmes ; non seulement elles maudissaient le Dieu chrétien, mais encore les divinités secrètes de leur propre panthéon. Les histrions composèrent des livres sacrés, dont les doctes déploraient la disparition. Sir Thomas Browne écrivit vers 1658 : « Le temps a anéanti les ambitieux Évangiles Histrioniques, non les Insultes avec lesquelles on fustigea leur Impiété. » Erfjord a suggéré que ces « Insultes » (que conserve un codex grec) sont les évangiles perdus. Cela est incompréhensible si nous ignorons la cosmologie des histrions.

Dans les livres hermétiques il est écrit que ce qu'il y a en bas est identique à ce qu'il y a en haut, et ce qu'il y a en haut, identique à ce qu'il y a en bas ; dans le Zohar, que le monde inférieur est un reflet du supérieur. Les histrions

fondèrent leur doctrine sur une perversion de cette idée. Ils invoquèrent Matthieu, VI, 12 (« remets-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs ») et XI, 12 (« le royaume des cieux souffre violence ») pour démontrer que la terre influe sur le ciel, et I Corinthiens, XI, 12 (« nous voyons maintenant à travers un miroir, dans l'obscurité ») pour démontrer que tout ce que nous voyons est faux. Contaminés peut-être par les *monotones*, ils imaginèrent que tout homme est deux hommes et que le véritable est l'autre, celui qui est au ciel. Ils imaginèrent aussi que nos actes projettent un reflet inversé, de sorte que si nous veillons, l'autre dort, si nous forniquons, l'autre est chaste, si nous accaparons, l'autre est prodigue. Après notre mort, nous nous unirons à lui et serons lui (un écho de ces doctrines est demeuré chez Bloy). D'autres histrions pensèrent que le monde prendra fin quand s'épuisera le nombre de ses possibilités ; puisqu'il ne peut pas y avoir de répétitions, le juste doit éliminer (commettre) les actes les plus infâmes, pour que ceux-ci ne souillent pas l'avenir et pour hâter l'avènement du royaume de Jésus. Cet article fut rejeté par d'autres sectes qui soutinrent que l'histoire du monde doit s'accomplir en chaque homme. La plupart, comme Pythagore, devront transmigrer dans de nombreux corps avant d'obtenir leur libération ; certains, les protéiques, « au terme d'une seule vie sont lions, dragons, sangliers, sont eau, sont un arbre ». Démosthène rapporte la purification par la boue à laquelle étaient soumis les initiés aux mystères orphiques ; par analogie, les protéiques cherchèrent la purification par le mal. Ils entendirent, comme Carpocrate, que nul ne sortira de prison s'il n'a payé la dernière obole (Luc, XII, 59), et ils avaient coutume d'enjôler les pénitents avec cet autre verset : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et pour qu'ils l'aient en abondance » (Jean, X, 10). Ils disaient aussi que ne pas être un méchant homme est un orgueil satanique… Les histrions élaborèrent des mythologies nombreuses et divergentes ;

les uns prêchèrent l'ascétisme, d'autres la licence, tous la confusion. Théopompe, histrion de Bérénice, rejeta toutes les fables ; il dit que chaque homme est un organe que projette la divinité pour sentir le monde.

Les hérétiques du diocèse d'Aurélien étaient de ceux qui affirmaient que le temps ne souffre pas de répétitions, non de ceux qui affirmaient que tout acte se reflète dans le ciel. Cette circonstance était bizarre ; dans un rapport aux autorités romaines, Aurélien la mentionna. Le prélat qui devait recevoir le rapport était confesseur de l'impératrice ; nul n'ignorait que ce ministère exigeant lui interdisait les délices intimes de la théologie spéculative. Son secrétaire – ancien collaborateur de Jean de Pannonie, brouillé à présent avec lui – jouissait de la réputation d'inquisiteur très strict de toute hétérodoxie ; Aurélien ajouta un exposé de l'hérésie histrionique, telle qu'elle se développait dans les conventicules de Genna et d'Aquilée. Il rédigea quelques paragraphes ; quand il voulut écrire la thèse atroce selon laquelle il n'y a pas deux instants semblables, sa plume s'arrêta. Il ne trouva pas la formule nécessaire ; les monitions de la nouvelle doctrine (« Veux-tu voir ce que ne virent pas des yeux humains ? Regarde la lune. Veux-tu entendre ce qu'oreille n'entendit point ? Écoute le cri de l'oiseau. Veux-tu toucher ce que les mains n'ont pas touché ? Touche la terre. Je dis en vérité que Dieu doit encore créer le monde ») étaient trop affectées et métaphoriques pour être transcrites. Soudain, une phrase de vingt mots se présenta à son esprit. Il l'écrivit, rempli de joie ; tout aussitôt après, il fut tenaillé par le soupçon qu'elle n'était pas de lui. Le lendemain, il se souvint qu'il l'avait lue bien des années auparavant dans *l'Adversus annulares* composé par Jean de Pannonie. Il vérifia la citation ; elle y était. L'incertitude le tourmenta. Changer ou supprimer ces mots, c'était affaiblir l'expression ; les laisser, plagier un homme qu'il détestait ; indiquer la source, le dénoncer. Il implora le secours divin. Vers le début du

second crépuscule, son ange gardien lui dicta une solution de compromis. Aurélien conserva les mots mais les fit précéder de cet avertissement : *Ce qu'aboient à présent les hérésiarques pour la confusion de la foi, un homme très docte, plus léger en cela que coupable, l'a dit en notre siècle.* Puis arriva ce qui était à craindre, ce à quoi on pouvait s'attendre et qui était inévitable. Aurélien dut révéler qui était cet homme ; Jean de Pannonie fut accusé de professer des opinions hérétiques.

Quatre mois plus tard, un forgeron de l'Aventin, leurré par les impostures des histrions, plaça sur les épaules de son petit enfant une grande sphère en fer pour que son double s'envolât. L'enfant mourut ; l'horreur provoquée par ce crime obligea à une implacable sévérité les juges de Jean. Ce dernier ne voulut pas se rétracter ; il répéta que nier sa proposition revenait à tomber dans l'hérésie pestilentielle des *monotones.* Il ne comprit pas (il ne voulut pas comprendre) que parler des *monotones* était parler d'une chose déjà oubliée. Avec une insistance quelque peu sénile, il prodigua les périodes les plus brillantes de ses anciennes polémiques ; les juges n'entendaient même pas ce qui en d'autres occasions les avait enthousiasmés. Au lieu d'essayer de se laver de la plus légère tache d'histrionisme, il s'efforça de démontrer que la proposition dont on l'accusait était rigoureusement orthodoxe. Il discuta avec les hommes du verdict desquels dépendait son sort et il commit la lourde maladresse de le faire avec esprit et humour. Le 26 octobre, après une discussion qui dura trois jours et trois nuits, il fut condamné à mourir sur le bûcher.

Aurélien assista à l'exécution, car le contraire eût été s'avouer coupable. Le lieu du supplice était une colline, sur le vert sommet de laquelle il y avait un pieu fiché profondément dans le sol, et tout autour un grand nombre de fagots. Un ministre lut l'arrêt du tribunal. Sous le soleil de midi, Jean de Pannonie gisait, le visage dans la

poussière, lançant des hurlements de bête. Il griffait la terre, mais les bourreaux l'en arrachèrent, lui ôtèrent ses vêtements et enfin l'attachèrent au pilori. Ils lui mirent sur la tête une couronne de paille enduite de soufre ; à côté, un exemplaire de l'infect *Adversus annulares.* Il avait plu la nuit précédente et le bois brûlait mal. Jean de Pannonie pria en grec, puis en une langue inconnue. Le bûcher allait l'engloutir quand Aurélien s'enhardit à lever les yeux. Les tourbillons de feu s'immobilisèrent ; Aurélien vit pour la première et la dernière fois le visage de l'homme détesté. Il lui rappela celui de quelqu'un, sans pouvoir préciser qui. Ensuite les flammes l'enveloppèrent ; puis il cria et ce fut comme si un incendie eût crié.

Plutarque a rapporté que Jules César pleura la mort de Pompée ; Aurélien ne pleura pas celle de Jean, mais il ressentit ce que pourrait éprouver un homme guéri d'une maladie incurable qui ferait désormais partie de sa vie. À Aquilée, à Éphèse, en Macédoine, il laissa les années passer sur lui. Il chercha les rudes frontières de l'empire, les marécages accablants et les déserts propices à la contemplation, pour que la solitude l'aidât à comprendre sa destinée. Dans une cellule de Mauritanie, dans la nuit hantée par les lions, il repensa à l'accusation complexe portée contre Jean de Pannonie et justifia l'arrêt pour la énième fois. Il lui en coûta davantage pour justifier sa dénonciation tortueuse. À Rusaddir il prêcha l'anachronique sermon *Lumière des lumières allumée dans la chair d'un réprouvé.* En Hibernie, dans l'une des chaumières d'un monastère assiégé par la jungle, il fut surpris une nuit, aux approches de l'aube, par la rumeur de la pluie. Il se rappela une nuit à Rome pendant laquelle cette rumeur fragile l'avait surpris aussi. À midi, la foudre incendia les arbres et Aurélien put mourir comme Jean était mort.

La fin de l'histoire ne peut être rapportée qu'en métaphores, car elle se passe au royaume des cieux, où le

temps n’existe pas. Peut-être y aurait-il lieu de dire qu’Aurélien s’entretint avec Dieu et que celui-ci porte si peu d’intérêt aux différends en matière de religion qu’il le prit pour Jean de Pannonie. Mais cela ferait croire à de la confusion dans l’esprit divin. Il est plus correct de dire qu’au paradis Aurélien apprit que pour l’insondable divinité lui et Jean de Pannonie (l’orthodoxe et l’hérétique, celui qui haïssait et celui qui était haï, l’accusateur et la victime) étaient une même personne.

(Traduit par René L.- F. Durand.)

Histoire du Guerrier et de la Captive

À la page 278 du livre *La Poesia* (Bari, 1942), Croce, résumant un texte latin de l'historien Paul Diacre, raconte le sort et cite l'épitaphe de Droctulft ; j'en fus singulièrement ému et j'en compris plus tard la raison. Droctulft fut un guerrier longobard qui, lors de l'assaut de Ravenne, abandonna les siens et mourut en défendant la ville qu'il avait d'abord attaquée. Les habitants de Ravenne l'ensevelirent dans un temple, et composèrent une épitaphe où ils montrent leur gratitude *(contempsit caros, dum nos amat ille, parentes)* et le curieux contraste qu'on remarquait entre le visage brutal du barbare et sa débonnaire simplicité.

Terribilis visu faciès, sed mente benignus
Longaque robusto pectore barba fuit

Telle est l'histoire du destin de Droctulft, barbare qui mourut en défendant Rome. Tel est du moins le fragment de son histoire que put sauver Paul Diacre. Je ne sais même pas la date des faits. Faut-il les situer vers le milieu du VIe siècle, quand les Longobards dévastèrent les plaines italiennes, ou dans le VIIIe siècle, avant la reddition de Ravenne ? Choisissons (ceci n'est pas un travail historique) la première hypothèse.

Imaginons, *sub specie aeternitatis,* Droctulft, non l'individu Droctulft, qui sans doute fut unique et insondable, comme tous les individus, mais le type humain créé avec lui et avec beaucoup d'autres comme lui, par la tradition, qui est œuvre d'oubli et de mémoire. À travers une obscure géographie de forêts et de fondrières, les guerres le conduisirent en Italie, depuis les rives du Danube et de

l’Elbe. Et peut-être ne savait-il pas qu’il allait au Sud, et peut-être ne savait-il pas qu’il faisait la guerre contre le nom romain. Peut-être confessait-il l’arianisme, qui tient que la gloire du Fils est le reflet de la gloire du Père, mais il est plus raisonnable de l’imaginer dévot de la Terre, de Hertha, dont l’idole voilée allait de hutte en hutte dans un chariot tiré par des vaches, ou dévot des dieux de la Guerre et du Tonnerre, frustes figures de bois enveloppées d’étoffes et surchargées de monnaies et de bijoux. Il venait des forêts inextricables du sanglier et de l’aurochs. Il était blanc, gai, innocent, cruel, loyal à son chef et à sa tribu, non à l’univers. Les guerres le conduisent à Ravenne, et là, il voit quelque chose qu’il n’a jamais vu, ou qu’il n’a pas vu avec plénitude. Il voit la lumière du jour, les cyprès et le marbre. Il voit un ensemble qui est multiple sans désordre ; il voit une ville, composition faite de statues, de temples, de jardins, de maisons, de degrés, de jarres, de chapiteaux, d’espaces réguliers et ouverts. Aucune de ces œuvres, je le sais, ne l’impressionne par sa beauté ; elles le touchent comme aujourd’hui nous toucherait une machine complexe dont nous ignorons la destination, mais dans le dessin de laquelle on devine une intelligence immortelle. Peut-être lui suffit-il de voir une seule arche, avec une inscription incompréhensible en éternelles lettres romaines. Brusquement, cette révélation l’éblouit et le transforme : la Ville. Il sait que, dans ses murs, il sera un chien ou un enfant, et qu’il n’arrivera même pas à la comprendre, mais il sait aussi qu’elle vaut mieux que ses dieux et la foi jurée et toutes les fondrières de la Germanie. Droctulft abandonne les siens et combat pour Ravenne. Il meurt et, sur sa tombe, on grave des mots qu’il n’aurait pas compris :

Contempsit caros, dum nos amat ille, parentes,
Hanc patriam reputans esse, Ravenna, suam.

Ce ne fut pas un traître : les traîtres, d'habitude, n'inspirent pas de pieuses épitaphes ; ce fut un illuminé, un converti. Au bout d'un certain nombre de générations, les Longobards qui d'abord jugèrent sévèrement le transfuge, firent comme lui. Ils se firent italiens, lombards et peut-être quelqu'un de leur sang, nommé Aldiger, put engendrer ceux qui engendrèrent l'Alighieri. Beaucoup d'hypothèses expliquent la décision de Droctulft. La mienne est la plus économique. Si elle n'est pas vraie comme fait, elle l'est comme symbole.

Quand j'ai lu dans le livre de Croce l'histoire du guerrier, elle m'émut de manière insolite, et j'eus l'impression de recouvrer sous une autre forme quelque chose qui avait été mien. Je pensai un moment aux cavaliers mongols qui voulaient faire de la Chine un pâturage infini et qui vieillirent à la fin dans les villes qu'ils avaient désiré détruire. Mais ce n'était pas le souvenir que je cherchais. Je le rencontrai à la fin. C'est un récit que j'ai entendu de ma grand-mère anglaise, qui est morte.

En 1872, mon aïeul Borges était chef des frontières nord et ouest de Buenos Aires, et sud de Santa Fe. Le quartier général était à Junin ; plus loin, distants de quatre ou cinq lieues l'un de l'autre, la chaîne des fortins ; plus loin, ce qu'on appelait alors la Pampa, et aussi la Pleine Terre. Une fois, mi-émerveillée, mi-moqueuse, ma grand-mère commenta son destin d'Anglaise exilée à cette extrémité du monde ; on lui dit qu'elle n'était pas la seule et on lui montra quelques mois après une Indienne qui traversait lentement la place. Elle était vêtue de deux couvertures de couleur et allait pieds nus ; ses cheveux étaient blonds. Un soldat lui dit qu'une autre Anglaise voulait parler avec elle. La femme consentit. Elle entra dans le quartier général sans peur, non sans méfiance. Dans son visage, brun, peinturluré de couleurs agressives, les yeux étaient de ce bleu déteint que les Anglais appellent gris. Le corps était léger, comme celui d'une biche ; les mains,

fortes et osseuses. Elle venait du désert, de la Pleine Terre, et tout paraissait trop étroit pour elle, les portes, les murs, les meubles.

Peut-être les deux femmes se sentirent-elles sœurs pour un instant, loin de leur île aimée, dans un pays inimaginable. Ma grand-mère posa une question, l'autre lui répondit avec difficulté, cherchant les mots et les répétant, comme stupéfaite par leur saveur oubliée. Voici quinze ans qu'elle n'avait pas parlé sa langue natale : elle avait du mal à la retrouver. Elle dit qu'elle était du Yorkshire, que ses parents avaient émigré à Buenos Aires, qu'elle les avait perdus au cours d'un raid, que les Indiens l'avaient emportée, qu'elle était maintenant la femme d'un cacique à qui elle avait donné deux fils et qui était très brave. Elle dit tout cela dans un anglais rustique, entremêlé de mots araucans et pampas et, derrière le récit, on devinait une vie sanglante : les tentes en cuir de cheval, les flambées de fumier, les festins de chair brûlée ou de viscères crus, les marches furtives à l'aube, l'assaut des fermes, les clameurs et le pillage, la guerre, le rassemblement d'un bétail grouillant par des cavaliers nus, la polygamie, la pestilence et la magie. À une pareille barbarie était retombée une Anglaise. À la fois apitoyée et scandalisée, ma grand-mère lui conseilla de rester. Elle promit de la protéger, de payer rançon pour ses enfants. L'autre répondit qu'elle était heureuse et, la nuit même, retourna au désert.

Francisco Borges mourut peu après, dans la révolution de 74 ; peut-être alors, ma grand-mère aperçut dans l'autre femme, également entraînée et transformée par ce continent implacable, un reflet monstrueux de son propre destin…

Tous les ans, l'Indienne blonde venait aux comptoirs de Junin ou de Fort-Lavalle pour acheter des babioles et des friandises. Elle n'apparut plus, après la conversation avec mon aïeule. Toutefois, elles se virent de nouveau. Ma grand-mère était à la chasse. Dans un rancho, près du cloaque, un

homme égorgeait une brebis. Comme en un songe, l'Indienne passa à cheval. Elle se précipita à terre et but le sang chaud. Je ne sais si elle le fit parce que déjà elle ne pouvait plus faire autrement, ou bien par défi et comme un signe.

Mille trois cents ans et la mer séparent le destin de la captive et celui de Droctulft. Aujourd'hui, l'un et l'autre sont également hors de portée. La figure du barbare qui embrasse la cause de Ravenne, la figure de l'Européenne qui choisit le désert peuvent paraître antagoniques. Pourtant, un élan secret emporta les deux êtres, un élan plus profond que la raison, et tous deux obéirent à cet élan qu'ils n'auraient pas su justifier. Les histoires que j'ai racontées sont peut-être une seule histoire. L'avers et le revers de cette médaille sont, pour Dieu, identiques.

1949, Adrogué.

(Traduit par Roger Caillots.)

Biographie de Tadeo Isidoro Cruz

(1829-1874)

I'm looking for the face I had.
Before the world was made.

YEATS, *The Winding Stair*.

Le 6 février 1829, les guérilleros qui, harcelés déjà par Lavalle, marchaient depuis le Sud pour s'incorporer aux divisions de Lopez, firent halte dans une *estancia* dont ils ignoraient le nom, à trois ou quatre lieues de Pergamino ; aux approches de l'aube, un des hommes eut un tenace cauchemar : dans la pénombre de l'abri, son cri confus réveilla la femme qui était couchée avec lui. Nul ne sait ce qu'il avait rêvé, mais le lendemain, à quatre heures, les guérilleros furent mis en déroute par la cavalerie de Suarez, et la poursuite dura neuf lieues, jusqu'aux tristes étendues de graminées, et l'homme périt dans un fossé, le crâne fendu par un sabre des guerres du Pérou et du Brésil. La femme s'appelait Isidora Cruz ; le fils qu'elle eut reçut le nom de Tadeo Isidoro. Mon propos n'est pas de rappeler son histoire. Des jours et des nuits qui la composent une seule nuit m'intéresse ; du reste, je ne rapporterai que ce qui est indispensable pour comprendre cette nuit. L'aventure est avérée par un illustre livre ; c'est-à-dire un livre dont la matière peut être tout pour tous (I Corinthiens, IX, 22), car il est susceptible de répétitions, versions et perversions presque inépuisables. Ceux qui ont commenté, et ils sont nombreux, l'histoire de Tadeo Isidoro, détachent l'influence de la pampa sur sa formation, mais des gauchos en tout point semblables à lui naquirent et moururent sur les bords sauvages du Paraná et dans les

montagnes uruguayennes. Il vécut, il est vrai, dans un monde de monotone barbarie. Quand il mourut, en 1874, d'une variole pernicieuse, il n'avait jamais vu une montagne ni un bec de gaz ni un moulin. Pas de ville non plus. En 1849, il alla à Buenos Aires avec un troupeau de chevaux de l'établissement de Francisco Acevedo ; les gardiens entrèrent dans la ville pour vider leur cartouchière ; Cruz, méfiant, resta enfermé dans une auberge au voisinage des enclos. Il y passa plusieurs jours, taciturne, dormant à même le sol, buvant maté sur maté, se levant à l'aube et se couchant à l'angélus. Il comprit (au-delà des mots et même du raisonnement) que la ville lui était étrangère. Un des péons, soûl, se moqua de lui. Cruz ne répliqua rien, mais quand il rentrait le soir, près de l'âtre, l'autre multipliait ses plaisanteries, et alors Cruz (qui jusque-là n'avait montré aucun ressentiment ni même d'impatience) l'abattit d'un coup de poignard. Fugitif, il dut se réfugier dans un marais ; quelques nuits plus tard, le cri d'un *kamichi* lui annonça que la police l'avait encerclé. Il essaya son couteau sur une touffe d'herbes ; pour ne pas être gêné dans la lutte à pied, il enleva ses éperons. Il préféra se battre plutôt que de se rendre. Il fut blessé à l'avant-bras, à l'épaule, à la main gauche ; il blessa gravement les plus féroces de la bande –, quand le sang coula entre ses doigts, il se battit avec plus de bravoure que jamais ; aux approches de l'aube, la perte de sang lui donna le vertige et on le désarma. À cette époque, l'armée remplissait une fonction pénale ; Cruz fut envoyé à un fortin de la frontière Nord. Comme simple soldat, il prit part aux guerres civiles ; il combattit tantôt pour sa province natale, tantôt contre elle. Le 23 janvier 1856, dans les Lagunes de Cardoso, il fut parmi les trente chrétiens qui, sous les ordres du sergent-chef Eusebio Laprida, se battirent contre deux cents Indiens. Au cours de la mêlée il fut blessé d'un coup de lance.

Dans son existence obscure et courageuse les hiatus sont nombreux. Nous savons que vers 1868 il était de nouveau à Pergamino : marié ou en concubinage, père d'un enfant, propriétaire d'une terre. En 1869, on le nomma sergent de la police rurale. Il s'était amendé ; à cette époque, il dut se considérer heureux, bien qu'il ne le fût pas foncièrement. L'avenir lui réservait secrètement une nuit essentielle de lucidité : celle où enfin il vit son propre visage, celle où enfin il écouta son nom. Bien comprise, cette nuit permet d'atteindre le fond de sa vie ; mieux, un instant de cette nuit, un acte de cette nuit ; car les actes sont notre symbole. Toute destinée, pour longue et compliquée qu'elle soit, comprend en réalité *un seul moment* : celui où l'homme sait à jamais qui il est. On raconte qu'Alexandre de Macédoine vit son avenir de fer reflété dans la fabuleuse existence d'Achille ; Charles XII de Suède, dans celle d'Alexandre. Pour ce qui est de Tadeo Isidoro Cruz, qui ne *savait pas* lire, cette connaissance ne lui fut pas révélée dans un livre ; il se vit lui-même dans une mêlée et dans un homme. Les faits se présentèrent ainsi :

Dans les derniers jours du mois de juin 1870, il reçut l'ordre d'arrêter un malfaiteur, qui devait répondre de deux meurtres devant la justice. Il s'agissait d'un déserteur des troupes qui, sur la frontière Sud, étaient aux ordres du colonel Benito Machado ; au cours d'une soûlerie, il avait assassiné un nègre dans un lupanar ; et dans une circonstance semblable, un habitant du district de Rojas ; le rapport ajoutait qu'il venait de la Laguna Colorada. C'est dans ce lieu, quarante ans plus tôt, que s'étaient rassemblés les guérilleros pour la fatale aventure qui livra leurs cadavres aux charognards et aux chiens ; c'est de là qu'était parti Manuel Mesa, qui fut exécuté sur la place de la Victoire tandis que les tambours retentissaient pour qu'on n'entendît pas l'expression de sa colère ; de là aussi l'inconnu qui avait engendré Cruz et qui était mort dans un fossé, le crâne fendu par un sabre des batailles du Pérou et

du Brésil. Cruz avait oublié ce nom ; il lui revint en mémoire avec une légère mais inexplicable inquiétude… Le criminel, harcelé par les soldats, ourdit à cheval un long labyrinthe d'allées et venues ; ils le traquèrent cependant la nuit du 12 juillet. Il s'était abrité au milieu des herbes de la savane. Il était presque impossible de percer les ténèbres ; Cruz et les siens, prudents, s'avancèrent à pied vers les fourrés au sein frémissant desquels guettait ou dormait l'homme tapi. Un *kamichi* poussa un cri ; Tadeo Isidoro Cruz eut l'impression d'avoir déjà vécu ce moment-là. Le criminel sortit de son refuge pour les combattre. Cruz l'entrevit, terrible ; ses cheveux longs et sa barbe grise semblaient dévorer son visage. Une raison évidente m'interdit de rapporter la lutte. Qu'il me suffise de rappeler que le déserteur blessa gravement ou tua plusieurs hommes de Cruz. Celui-ci, tout en combattant dans l'obscurité (pendant que son corps combattait dans l'obscurité), commença de comprendre. Il comprit qu'une destinée ne vaut pas plus qu'une autre, mais que tout homme doit respecter celle qu'il porte en lui. Il comprit que les épaulettes et l'uniforme le gênaient à présent. Il comprit son ultime destin de loup, non de chien grégaire ; il comprit que l'autre était lui. Le jour se levait sur la plaine illimitée. Cruz jeta à terre son képi, cria qu'il ne tolérerait pas que l'on tuât un brave, car c'était un crime, et se mit à se battre contre les soldats, aux côtés du déserteur Martin Fierro.

(Traduit par René L.- F. Durand.)

Emma Zunz

Le 14 janvier 1922, Emma Zunz, de retour de l'usine de tissus Tarbuch et Lœwenthal, trouva au fond du vestibule une lettre, datée du Brésil, qui lui apprit la mort de son père. Elle fut abusée, à première vue, par le timbre et par l'enveloppe ; puis l'écriture inconnue l'inquiéta. Neuf ou dix lignes griffonnées tentaient de remplir la feuille ; Emma lut que M. Maier avait absorbé par erreur une forte dose de véronal, et était décédé le 3 courant à l'hôpital de Bagé. Un camarade de collège de son père signait la nouvelle, un certain Fein ou Fain, de Rio Grande, qui ne pouvait pas savoir qu'il s'adressait à la fille du mort.

Emma laissa tomber la lettre. Sa première impression fut de malaise au ventre et aux genoux ; puis de faute aveugle, d'irréalité, de froid, de peur ; puis, elle voulut se trouver déjà le lendemain. Elle comprit tout de suite que ce souhait était inutile car la mort de son père était la seule chose qui se soit produite au monde et qui continuerait à se produire éternellement. Elle ramassa la feuille et rentra dans sa chambre. Elle la mit furtivement dans un tiroir, comme si en quelque sorte elle eût eu déjà connaissance des faits ultérieurs. Elle avait commencé à les deviner, peut-être ; elle était déjà ce qu'elle serait.

Dans l'obscurité envahissante, Emma pleura jusqu'à la fin du jour le suicide de Manuel Maier, qui en une époque heureuse révolue avait été Emmanuel Zunz. Elle évoqua des vacances dans une propriété rurale, près de Gualeguay, elle évoqua (essaya de le faire) sa mère, leur maisonnette de Lanus qu'on avait vendue aux enchères, les losanges jaunes d'une fenêtre, l'arrêt d'emprisonnement, l'opprobre, les billets anonymes et l'entrefilet sur « le détournement du caissier » ; elle se souvint (elle ne l'oubliait jamais) que son

père, la dernière nuit, lui avait juré que le voleur c'était Lœwenthal. Lœwenthal, Aaron Lœwenthal, précédemment gérant de l'usine et maintenant l'un des propriétaires. Emma, depuis 1916, gardait le secret. Elle ne l'avait révélé à personne, même pas à sa meilleure amie, Eisa Urstein. Peut-être évitait-elle l'incrédulité des tiers ; peut-être croyait-elle que le secret était un lien entre elle et l'absent. Lœwenthal ne savait pas qu'elle savait ; Emma Zunz tirait de ce fait infime un sentiment de puissance.

Elle ne dormit pas cette nuit-là, et lorsque le point du jour détacha le rectangle de la fenêtre, son plan était bien arrêté. Elle fit en sorte que ce jour, qui lui parut interminable, fût comme les autres. Il y avait à l'usine des bruits de grève ; Emma se déclara, comme à l'accoutumée, contre toute violence. À six heures, son travail achevé, elle alla avec Eisa dans un club féminin qui possède gymnase et piscine. Elles s'inscrivirent –, elle dut répéter et épeler son prénom et son nom, elle dut rire des plaisanteries vulgaires qui agrémentèrent la lecture de l'inscription. Avec Eisa et la cadette des Kronfuss elle discuta pour savoir à quel cinéma elles iraient le dimanche après-midi. Puis on parla garçons et personne ne fut surpris qu'Emma n'intervînt pas dans la conversation. Elle devait avoir dix-neuf ans au mois d'avril, mais les hommes lui inspiraient encore une terreur presque pathologique… Au retour, elle prépara une soupe de tapioca et des légumes, mangea tôt, se coucha et s'obligea à dormir. De la sorte, laborieusement, d'une façon banale, s'écoula le vendredi 15, la veille.

Le samedi, l'impatience la réveilla. L'impatience, non l'inquiétude, et le soulagement singulier d'être enfin ce jour-là. Elle n'avait plus à faire de plans, à laisser aller son imagination ; dans quelques heures elle atteindrait la simplicité des faits. Elle lut dans *La Presse* que le *Nordstjàrnan*, de Malmö, appareillerait cette nuit du quai n°3 ; elle appela par téléphone Lœwenthal, laissa entendre qu'elle voulait lui communiquer, sans le faire savoir aux

autres, quelque chose sur la grève et elle promit de passer à son bureau, à la tombée de la nuit. Sa voix tremblait ; le tremblement convenait à une délatrice. Ce matin-là, aucun autre fait digne de mémoire ne se produisit. Emma travailla jusqu'à minuit et arrêta avec Eisa et Perla Kronfuss les détails de la promenade du dimanche. Elle se coucha après déjeuner et, les yeux clos, récapitula le plan qu'elle avait ourdi. Elle se dit que l'étape finale serait moins horrible que la première et qu'elle lui apporterait sans aucun doute la saveur de la victoire et de la justice. Tout à coup, alarmée, elle se leva et courut au tiroir de la commode. Elle l'ouvrit ; sous le portrait de Milton Sills, où elle l'avait laissée la veille au soir, il y avait la lettre de Fain. Personne ne pouvait l'avoir vue ; elle lut le début et la déchira.

Rapporter d'une façon relativement conforme à la réalité les faits de cet après-midi serait difficile et peut-être inopportun. L'irréalité est un attribut des enfers, attribut qui paraît mitiger les terreurs qu'ils inspirent et qui les aggrave peut-être. Comment rendre vraisemblable un acte auquel ne crut presque pas celui qui l'exécutait, comment ressaisir ce bref moment de chaos qu'aujourd'hui la mémoire d'Emma Zunz répudie et confond ? Emma habitait du côté d'Almagro, rue Liniers ; nous savons que ce soir-là elle se rendit au port. Peut-être sur l'infâme avenue de Juillet se vit-elle multipliée dans les glaces, publiée par les lumières et déshabillée par les regards affamés, mais il est plus raisonnable de supposer qu'elle erra au début, inaperçue, dans la *recova* indifférente. Elle entra dans deux ou trois bars, vit les pratiques ou les manigances d'autres femmes. Elle tomba enfin sur des hommes du *Nordstjàrnan.* De l'un, très jeune, elle craignit qu'il ne lui inspirât quelque tendresse et elle jeta son dévolu sur un autre, sans doute plus humble qu'elle et grossier, pour que la pureté de l'horreur ne fût pas mitigée. L'homme la conduisit à une porte puis à un trouble vestibule, puis à un escalier tortueux et ensuite dans une entrée (où il y avait une baie

vitrée avec des losanges identiques à ceux de sa maison de Lanus) et ensuite à un couloir et ensuite à une porte qui se ferma. Les événements graves sont hors du temps, soit qu'en eux le passé immédiat soit coupé de l'avenir, soit que les parties qui les forment semblent ne pas découler les unes des autres.

En cet instant hors du temps, au milieu de ce désordre perplexe de sensations atroces et sans lien, Emma Zunz pensa-t-elle *une seule fois* au mort qui motivait le sacrifice ? Moi je crois qu'elle y pensa une fois et qu'en ce moment son projet désespéré faiblit. Elle pensa (elle ne put pas ne pas penser) que son père avait fait à sa mère la chose horrible qu'on lui faisait à présent. Elle pensa cela avec un léger étonnement et se réfugia aussitôt dans son vertige. L'homme, Suédois ou Finlandais, ne parlait pas espagnol ; il fut pour Emma un instrument de même qu'elle le fut à son tour pour lui, mais elle servit pour la jouissance et lui pour la justice.

Quand elle fut restée seule, Emma n'ouvrit pas les yeux tout de suite. Sur la table de chevet était l'argent que l'homme avait laissé : Emma se dressa et déchira le billet comme elle avait auparavant déchiré la lettre. Détruire l'argent est impie, de même que jeter le pain ; son geste à peine achevé, Emma se repentit. Un acte d'orgueil et en ce jour… Sa peur s'évanouit dans la tristesse de son corps, dans le dégoût. Le dégoût et la tristesse l'enchaînaient, mais Emma lentement se leva et se mit à s'habiller. Aucune couleur vive ne demeurait dans la chambre ; les derniers feux du crépuscule s'alourdissaient. Emma put sortir sans qu'on le remarquât ; au coin de la rue elle monta sur un Lacroze qui allait vers l'Ouest. Elle choisit, conformément à son plan, le siège le plus avancé, pour qu'on ne vît pas son visage. Elle fut sans doute réconfortée de constater, au milieu du trafic insipide des rues, que ce qui s'était passé n'avait point contaminé les choses. Elle voyagea dans des quartiers décrépits et opaques, les oubliant tout aussitôt

après les avoir regardés, et elle descendit à l'un des carrefours de Warnes. Paradoxalement sa fatigue devenait une force, car elle l'obligeait à se concentrer sur les détails de l'aventure et lui cachait le fond et la fin.

Aaron Lœwenthal était, pour tous, un homme sérieux ; pour le petit cercle de ses intimes, un avare. Il vivait seul à l'étage le plut élevé de l'usine. Établi dans un quartier délabré, il craignait les voleurs ; dans le patio de l'usine il y avait un grand chien et dans le tiroir de son bureau, nul ne l'ignorait, un revolver. Il avait pleuré dignement, l'année précédente, la mort inopinée de sa femme – une Gauss, qui lui avait apporté une bonne dot ! –, mais l'argent était sa véritable passion. Avec un sentiment intime de honte, il se savait moins capable de le gagner que de le thésauriser. Il était fort dévot ; il croyait avoir avec le Seigneur un pacte secret qui le dispensait de faire le bien, en échange de force prières et actes de dévotion. Chauve, corpulent, vêtu de deuil, portant lorgnons fumés et barbe blonde, il attendait debout, près de la fenêtre, le rapport confidentiel de l'ouvrière Zunz.

Il la vit pousser la grille (qu'il avait entrouverte exprès) et traverser le patio obscur. Il la vit faire un petit détour quand le chien attaché aboya. Les lèvres d'Emma frémissaient comme celles de quelqu'un qui prie à voix basse ; lasses, elles répétaient l'arrêt que M. Lœwenthal allait entendre avant de mourir.

Les choses ne se passèrent pas comme l'avait prévu Emma Zunz. Depuis l'aube précédente, elle s'était rêvée souvent en train de braquer fermement le revolver, de forcer le misérable à avouer sa faute odieuse, et d'exposer le stratagème intrépide qui permettrait à la justice de Dieu de triompher de la justice humaine (non par peur, mais parce qu'elle était un instrument de la justice, elle ne voulait pas être punie). Puis un seul coup de feu en plein cœur consommerait le sort de Lœwenthal. Mais les choses ne se passèrent pas ainsi.

Devant Aaron Lœwenthal, plus que le besoin pressant de venger son père, Emma éprouva celui de châtier l'outrage qu'elle avait subi pour y parvenir. Elle ne pouvait pas ne pas le tuer, après son déshonneur minutieusement préparé. Elle n'avait pas non plus de temps à perdre à faire des comédies. Une fois assise, elle présenta timidement des excuses à Lœwenthal, invoqua (en sa qualité de délatrice) les devoirs de la loyauté, prononça quelques noms, en laissa deviner d'autres et se troubla comme vaincue par la crainte. Elle fit en sorte que Lœwenthal allât chercher un verre d'eau. Quand ce dernier, peu convaincu par de telles simagrées, mais indulgent, revint de la salle à manger, Emma avait déjà pris dans le tiroir le lourd revolver. Elle pressa deux fois sur la détente. Le corps énorme s'écroula comme si les détonations et la fumée l'avaient brisé, le verre d'eau se cassa, le visage la regarda avec étonnement et colère, la bouche du visage l'injuria en espagnol et en yiddish. Les grossièretés ne tarissaient pas ; Emma dut faire feu de nouveau. Dans le patio, le chien enchaîné se mit à aboyer, et le sang coula brusquement des lèvres obscènes, souillant la barbe et les vêtements. Emma commença à débiter l'accusation qu'elle avait préparée (« J'ai vengé mon père et on ne pourra pas me condamner…») mais elle n'acheva pas, parce que M. Lœwenthal était déjà mort. Elle ne sut jamais s'il put comprendre.

Les aboiements exaspérés lui rappelèrent qu'elle ne pouvait pas encore se reposer. Elle mit le divan sens dessus dessous, déboutonna la veste du cadavre, lui ôta ses lorgnons éclaboussés de sang et les posa sur le fichier. Puis elle prit le téléphone et dit ce qu'elle devait répéter si souvent en ces termes ou sous une autre forme : « Il s'est passé une chose incroyable… M. Loewenthal m'a fait venir sous le prétexte de la grève… Il a abusé de moi, je l'ai tué… »

L’histoire était incroyable, en effet, mais elle s’imposa à tout le monde, car en substance elle était vraie. Sincère était le ton d’Emma Zunz, sincère sa pudeur, sincère sa haine. Authentique aussi était l’outrage qu’elle avait subi ; seuls étaient faux les circonstances, l’heure et un ou deux noms propres.

(Traduit par René L.- F. Durand.)

La Demeure d’Astérion

Et la reine donna le jour à un fils qui s’appela Astérion.

APOLLODORE, *Bibl.* **III,** L.

Je sais qu’on m’accuse d’orgueil, peut-être de misanthropie, peut-être de démence. Ces accusations (que je punirai le moment venu) sont ridicules. Il est exact que je ne sors pas de ma maison ; mais il est moins exact que les portes de celle-ci, dont le nombre est infini[{4}], sont ouvertes jour et nuit aux hommes et aussi aux bêtes. Entre qui veut. Il ne trouvera pas de vains ornements féminins, ni l’étrange faste des palais, mais la tranquillité et la solitude. Il trouvera aussi une demeure comme il n’en existe aucune autre sur la surface de la terre. (Ceux qui prétendent qu’il y en a une semblable en Égypte sont des menteurs.)
Jusqu’à mes calomniateurs reconnaissent qu’il n’y a pas *un seul meuble* dans la maison. Selon une autre fable grotesque, je serais, moi, Astérion, un prisonnier. Dois-je répéter qu’aucune porte n’est fermée ? Dois-je ajouter qu’il n’y a pas une seule serrure ? Du reste, il m’est arrivé, au crépuscule, de sortir dans la rue. Si je suis rentré avant la nuit, c’est à cause de la peur qu’ont provoquée en moi les visages des gens de la foule, visages sans relief ni couleur, comme la paume de la main. Le soleil était déjà couché. Mais le gémissement abandonné d’un enfant et les supplications stupides de la multitude m’avertirent que j’étais reconnu. Les gens priaient, fuyaient, s’agenouillaient. Certains montaient sur le perron du temple des *Haches.* D’autres ramassaient les pierres. L’un des passants, je crois, se cacha dans la mer. Ce n’est pas pour rien que ma mère

est une reine. Je ne peux pas être confondu avec le vulgaire, comme ma modestie le désire.

Je suis unique ; c’est un fait. Ce qu’un homme peut communiquer à d’autres hommes ne m’intéresse pas. Comme le philosophe, je pense que l’art d’écrire ne peut rien transmettre. Tout détail importun et banal n’a pas place dans mon esprit, lequel est à la mesure du grand. Jamais je n’ai retenu la différence entre une lettre et une autre. Je ne sais quelle généreuse impatience m’a interdit d’apprendre à lire. Quelquefois, je le regrette, car les nuits et les jours sont longs.

Il est clair que je ne manque pas de distractions. Semblable au mouton qui fonce, je me précipite dans les galeries de pierre jusqu’à tomber sur le sol, pris de vertige. Je me cache dans l’ombre d’une citerne ou au détour d’un couloir et j’imagine qu’on me poursuit. Il y a des terrasses d’où je me laisse tomber jusqu’à en rester ensanglanté. À toute heure, je joue à être endormi, fermant les yeux et respirant puissamment. (Parfois, j’ai dormi réellement, parfois la couleur du jour était changée quand j’ai ouvert les yeux.) Mais, de tant de jeux, je préfère le jeu de l’autre Astérion. Je me figure qu’il vient me rendre visite et que je lui montre la demeure. Avec de grandes marques de politesse, je lui dis « Maintenant, nous débouchons dans une autre cour », ou : « Je te disais bien que cette conduite d’eau te plairait », ou : « Maintenant, tu vas voir une citerne que le sable a remplie », ou : « Tu vas voir comme bifurque la cave. » Quelquefois, je me trompe et nous rions tous deux de bon cœur.

Je ne me suis pas contenté d’inventer ce jeu. Je méditais sur ma demeure. Toutes les parties de celle-ci sont répétées plusieurs fois. Chaque endroit est un autre endroit. Il n’y a pas un puits, une cour, un abreuvoir, une mangeoire ; les mangeoires, les abreuvoirs, les cours, les puits sont quatorze [sont en nombre infini]. La demeure a l’échelle du monde ou plutôt, elle est le monde. Cependant, à force de

lasser les cours avec un puits et les galeries poussiéreuses de pierre grise, je me suis risqué dans la rue, j'ai vu le temple des *Haches* et la mer. Ceci, je ne l'ai pas compris, jusqu'à ce qu'une vision nocturne me révèle que les mers et les temples sont aussi quatorze [sont en nombre infini]. Tout est plusieurs fois, quatorze fois. Mais il y a deux choses au monde qui paraissent n'exister qu'une seule fois : là-haut le soleil enchaîné ; ici-bas Astérion. Peut-être ai-je créé les étoiles, le soleil et l'immense demeure, mais je ne m'en souviens plus.

Tous les neuf ans, neuf êtres humains pénètrent dans la maison pour que je les délivre de toute souffrance. J'entends leurs pas et leurs voix au fond des galeries de pierre, et je cours joyeusement à leur rencontre. Ils tombent l'un après l'autre, sans même que mes mains soient tachées de sang. Ils restent où ils sont tombés. Et leurs cadavres m'aident à distinguer des autres telle ou telle galerie. J'ignore qui ils sont. Mais je sais que l'un d'eux, au moment de mourir, annonça qu'un jour viendrait mon rédempteur. Depuis lors, la solitude ne me fait plus souffrir, parce que je sais que mon rédempteur existe et qu'à la fin il se lèvera sur la poussière. Si je pouvais entendre toutes les rumeurs du monde, je percevrais le bruit de ses pas. Pourvu qu'il me conduise dans un lieu où il y aura moins de galeries et moins de portes. Comment sera mon rédempteur ? Je me le demande. Sera-t-il un taureau ou un homme ? Sera-t-il un taureau à tête d'homme ? Ou sera-t-il comme moi ?

Le soleil du matin resplendissait sur l'épée de bronze, où il n'y avait déjà plus trace de sang. « Le croiras-tu, Ariane ? dit Thésée, le Minotaure s'est à peine défendu. »

(Traduit par Roger Caillois.)

L’Autre Mort

Il doit y avoir deux ans (j’ai perdu la lettre), Gannon m’écrivit de Gualeguaychù, annonçant l’envoi d’une traduction, peut-être la première en espagnol, du poème *The past,* de Ralph Waldo Emerson, et ajoutant dans un post-scriptum que don Pedro Damian, dont je devais me souvenir un peu, était mort d’une congestion pulmonaire quelques jours plus tôt. L’homme, terrassé par la fièvre, avait revécu dans son délire la sanglante journée de Masoller ; cette nouvelle ne me surprit pas et je la trouvai normale, car don Pedro avait servi à l’âge de dix-neuf ou vingt ans sous les drapeaux d’Aparicio Saravia. La révolution de 1904 le surprit dans une *estancia* de Rio Negro ou de Paysandú, où il travaillait comme péon ; Pedro Damian était de Gualeguay, dans la province d’Entre Rios, mais il suivit ses amis, aussi courageux et aussi naïf qu’eux. Il prit part à une échauffourée et à la dernière bataille ; rapatrié en 1905, il s’adonna à nouveau avec une humble ténacité aux tâches rurales.

À ma connaissance, il ne quitta plus sa province. Il passa ses trente dernières années en un lieu fort solitaire, à une ou deux lieues du Nancay ; c’est dans cette retraite perdue que je m’entretins avec lui un après-midi (j’essayai du moins de le faire) vers 1942. C’était un homme taciturne, peu instruit. Toute l’histoire de sa vie tenait dans le branle-bas et la fougue de la bataille de Masoller ; je ne fus donc pas surpris qu’il les revécût, au moment de sa mort… Je sus que je ne verrais plus Damian et je voulus me le rappeler ; ma mémoire visuelle est si mauvaise que je me souvins seulement d’une photographie que Gannon avait prise de lui. Ce fait n’a rien de singulier, si nous pensons que je ne vis cet homme qu’une seule fois au début de 1942, et son

image, très souvent. Gannon m'envoya cette photographie, je l'ai perdue et ne la cherche plus. J'appréhenderais de la trouver.

Le deuxième épisode eut lieu à Montevideo, quelques mois plus tard. La fièvre et l'agonie de l'homme d'Entre Rios me suggérèrent un récit fantastique sur la défaite de Masoller ; Emir Rodriguez Monegal, à qui je parlai de ce sujet, me donna un mot pour le colonel Dionisio Tabares, qui avait pris part à cette campagne. Le colonel me reçut après dîner. De sa berceuse, dans un patio, il évoqua pêle-mêle et avec amour le temps passé. Il parla de munitions qui n'étaient pas arrivées, de troupes de chevaux fourbus, d'hommes endormis et terreux s'épuisant en marches labyrinthiques, de Saravia, qui aurait pu entrer à Montevideo mais s'en éloigna, « parce que le gaucho a peur de la ville », d'hommes saignés comme des poulets, d'une guerre civile qui m'apparaissait moins comme le choc de deux armées que comme le rêve d'un bandit. Il parla de Illescas, de Tupambaé, de Masoller. Il le fit en périodes si bien construites et de si vivante façon que je compris qu'il avait souvent raconté ces mêmes choses, et je craignis que ses mots ne fussent à peu près vides de souvenirs. Au cours d'un bref répit, je réussis à prononcer le nom de Damian.

— Damian ? Pedro Damian ? dit le colonel. Cet individu fut sous mes ordres. Un petit type aux traits indiens que les gars appelaient Dayman.

Le colonel se mit à lancer de bruyants éclats de rire qu'il interrompit soudain avec une gêne feinte ou sincère.

Il ajouta sur un autre ton que la guerre, comme la femme, permettait de mettre les hommes à l'épreuve, et qu'avant d'entrer au combat, nul ne savait qui il était. Tel qui se croyait lâche était un brave, et vice versa, comme il arriva à ce pauvre Damian qui crânait dans les *pulperías*[5] avec son insigne blanc mais ensuite lâcha pied à Masoller. Dans un échange de coups de feu avec les *zumacos* il se conduisit comme un homme, mais ce fut bien autre chose

quand les armées se trouvèrent face à face, que la canonnade commença et que chaque homme sentit que cinq mille hommes s'étaient coalisés pour le tuer. Pauvre métis : il avait passé sa vie à baigner des brebis et le voici tout à coup entraîné par cette toquade patriotique…

D'une manière absurde, la version de Tabares me gêna. J'aurais préféré que les faits ne se fussent pas passés ainsi. Je m'étais fait inconsciemment du vieux Damian, entrevu un après-midi, bien des années auparavant, une sorte d'idole ; la version de Tabares la mettait en pièces. Je compris subitement la réserve et la solitude obstinée de Damian ; elles n'étaient pas dues à la modestie mais à la honte. En vain me répétai-je qu'un homme bourrelé par le remords d'un acte de couardise est plus complexe et plus intéressant qu'un homme purement courageux. Le gaucho Martin Fierro, me dis-je, est moins digne de mémoire que lord Jim ou que Razumov. Oui, mais Damian, comme gaucho, avait le devoir d'être Martin Fierro – surtout devant des gauchos de l'Uruguay. En ce que Tabares dit et ne dit pas je perçus la saveur agreste de ce qu'on appelait *artiguisme* : la conscience (peut-être irréfutable) que l'Uruguay est plus élémentaire que notre pays, et, par conséquent, plus farouche… Je me souviens que cette nuit-là nous prîmes congé avec une effusion exagérée.

Pendant l'hiver, comme il me manquait un ou deux détails pour compléter mon récit fantastique (que malencontreusement je n'arrivais pas à mettre en forme), je retournai chez le colonel Tabares. Je le trouvai en compagnie d'un autre homme âgé : le docteur Juan Francisco Amaro, de Paysandu, qui avait milité lui aussi lors de la révolution de Saravia. La conversation tomba, comme il fallait s'y attendre, sur Masoller. Amaro raconta quelques anecdotes puis ajouta lentement, comme qui pense à haute voix :

Nous passâmes la nuit à *Santa Irene*, je m'en souviens, et quelques hommes s'incorporèrent à notre troupe. Parmi

eux, un vétérinaire français qui mourut la veille du combat et un jeune tondeur d'Entre Rios, un certain Pedro Damian.

Je l'interrompis aigrement :

Je sais, lui dis-je. L'Argentin qui flancha devant les balles.

Je me tus ; tous deux me regardaient avec perplexité.

Vous vous trompez, monsieur, dit enfin Amaro. Pedro Damian mourut comme voudrait mourir tout homme digne de ce nom. Il devait être quatre heures de l'après-midi. Sur le sommet de la montagne l'infanterie rouge s'était retranchée ; les nôtres chargèrent contre elle, à la lance ; Damian était en tête, criant, et une balle le frappa en pleine poitrine. Il se dressa sur ses étriers, acheva son cri, roula à terre et resta entre les pattes des chevaux. Il était mort et la dernière charge de Masoller lui passa par-dessus le corps. C'était un brave et il n'avait pas vingt ans.

Il parlait, sans aucun doute, d'un autre Damian, mais quelque chose me poussa à lui demander ce que criait le métis.

Des grossièretés, dit le colonel, comme d'habitude dans les charges.

C'est possible, dit Amaro, mais il cria aussi : Vive Urquiza !

Nous gardâmes le silence. Finalement le colonel murmura :

Non comme s'il s'était battu à Masoller, mais à Cagancha ou India Muerta, il doit y avoir un siècle de cela.

Il ajouta, franchement perplexe :

Je commandais ces troupes et pourtant je jurerais que c'est la première fois que j'entends parler d'un Damian.

Nous ne pûmes obtenir qu'il s'en souvînt.

À Buenos Aires, la stupeur qu'avait produite sur moi son oubli se renouvela. Devant les onze délectables volumes des œuvres d'Emerson, au sous-sol de la librairie anglaise de Mitchell, je rencontrai, un après-midi, Patrice Gannon. Je l'interrogeai au sujet de sa traduction de *The Past.* Il répondit qu'il n'avait pas l'intention de le traduire et que la

littérature espagnole était si ennuyeuse qu'elle rendait inutile Emerson. Je lui rappelai qu'il m'avait promis cette traduction dans la lettre même où il m'annonçait la mort de Damian. Il demanda qui était Damian. Je le lui dis, mais en vain. Avec un début de terreur, je remarquai qu'il m'écoutait en proie à un sentiment d'étrangeté, et je cherchai refuge dans une discussion littéraire sur les détracteurs d'Emerson, poète plus complexe, plus habile et certainement plus singulier que le malheureux Poe.

Il me faut enregistrer encore quelques faits. En avril j'eus une lettre du colonel Dionisio Tabares ; la mémoire de celui-ci n'était plus en défaut, et il se souvenait fort bien à présent du petit type d'Entre Rios qui était en tête de la charge de Masoller et qui fut ce soir-là enterré par ses hommes au pied de la montagne. En juillet, je passai par Gualeguaychù ; je ne trouvai pas la cabane de Damian, dont personne ne se souvenait. Je voulus interroger l'éleveur Diego Abaroa, qui le vit mourir ; celui-ci était décédé avant l'hiver. Je voulus me remémorer les traits de Damian ; quelques mois plus tard, en feuilletant des albums, je me rendis compte que le visage sombre que j'avais réussi à évoquer était celui du célèbre ténor Tamberlick, dans le rôle d'Othello.

J'en viens maintenant aux conjectures. La plus facile, mais aussi la moins satisfaisante, postule deux Damian : le lâche qui mourut dans la province d'Entre Rios vers 1946, le brave qui mourut à Masoller en 1904. Son défaut réside dans le fait qu'elle n'explique pas ce qui est vraiment énigmatique : les curieux va-et-vient de la mémoire du colonel Tabares, l'oubli qui annule en si peu de temps l'image et même le nom de celui qui survécut au combat (je n'accepte pas, je ne veux pas accepter une conjecture plus simple, selon laquelle j'ai rêvé le premier). Plus curieuse est la conjecture surnaturelle qu'imagina Ulrike Von Kuhlmann. Pedro Damian, disait Ulrike, périt dans la bataille et à l'heure de sa mort supplia Dieu de le faire revenir à Entre

Rios. Dieu hésita une seconde avant d'accorder cette grâce, et celui qui l'avait demandée était déjà mort, et quelques hommes l'avaient vu tomber. Dieu, qui ne peut pas changer le passé, mais peut changer les images du passé, changea l'image de la mort en celle d'une disparition, et l'ombre de l'homme d'Entre Rios revint à son pays natal. Elle revint, mais nous devons nous rappeler sa condition d'ombre. Elle vécut dans la solitude, sans femme, sans amis ; elle aima et posséda tout, mais loin, comme de l'autre côté d'une vitre ; « elle mourut », et sa frêle image se dissipa, comme l'eau dans l'eau. Cette conjecture est erronée, mais elle aurait dû me suggérer la véritable (celle que je crois aujourd'hui la véritable), qui est à la fois plus simple et plus extraordinaire. Je la découvris d'une façon presque magique dans le traité *De Omnipotentia*, de Pier Damiani, à l'étude duquel je fus amené par deux vers du chant XXI du *Paradis* qui posent précisément un problème d'identité. Au cinquième chapitre de ce traité, Pier Damiani soutient, contre Aristote et contre Frédégaire de Tours, que Dieu peut faire en sorte que ne soit pas ce qui une fois a été. Je lus ces vieilles discussions théologiques et commençai à comprendre la tragique histoire de don Pedro Damian.

Je la devine ainsi. Damian s'est conduit comme un lâche sur le champ de bataille de Masoller, et a consacré sa vie à faire oublier cette honteuse faiblesse. Il est revenu à Entre Rios ; il n'a levé la main sur aucun homme, n'a *marqué* personne, n'a pas cherché à passer pour un brave, mais il s'endurcit dans les plaines de Nancay, aux prises avec la brousse et le bétail sauvage. Il a préparé peu à peu, certainement sans le savoir, le miracle. Il s'est dit au plus profond de son cœur : « Si le destin m'accorde une autre bataille, je saurai la mériter. » Pendant quarante ans, il l'a attendue avec un espoir obscur, et le destin, finalement, la lui a donnée, à l'heure de sa mort. Il la lui a donnée sous forme de délire, mais déjà les Grecs savaient que nous sommes les ombres d'un rêve. Au moment de l'agonie il a

revécu sa bataille, il s’est conduit comme un homme, a pris la tête de la charge finale et une balle l’a frappé en pleine poitrine. Ainsi en 1946, sous l’effet d’une longue souffrance, Pedro Damian est mort dans la déroute de Masoller, qui a eu lieu entre l’hiver et le printemps 1904.

Dans la *Somme théologique*, on nie que Dieu puisse faire en sorte que le passé n’ait pas été, mais on ne dit rien de l’enchaînement enchevêtré des causes et des effets, si vaste et si intime qu’on ne pourrait sans doute annuler *un seul* fait éloigné, pour insignifiant qu’il fût, sans invalider le présent. Modifier le passé n’est pas modifier un seul fait ; c’est annuler ses conséquences qui tendent à être infinies. En d’autres termes, c’est créer deux histoires universelles. Disons que, selon la première, Pedro Damian est mort à Entre Rios en 1946 ; d’après la seconde à Masoller, en 1904. C’est celle-ci que nous vivons à présent, mais la suppression de la première n’a pas été immédiate et a produit les incohérences que j’ai rapportées. Nous avons vu les diverses étapes parcourues par le colonel Dionisio Tabares : au début il se rappela que Damian avait agi comme un lâche ; puis il l’oublia complètement ; enfin il se souvint de sa mort intrépide. Non moins significatif est le cas de l’éleveur Abaroa ; je présume que ce dernier est mort parce qu’il avait trop de souvenirs de don Pedro Damian.

Quant à moi, je ne veux pas courir un semblable danger. J’ai deviné et consigné un processus inaccessible aux hommes, une sorte de scandale de la raison ; mais certaines circonstances amoindrissent ce redoutable privilège. Pour le moment, je ne suis pas sûr d’avoir écrit la vérité. Je crois que dans mon récit il y a de faux souvenirs. Je crois que Pedro Damian (s’il a existé) ne s’appelait pas Pedro Damian, et que je l’évoque sous ce nom pour me persuader un jour que son histoire me fut suggérée par l’ouvrage de Pier Damiani. Il se passe quelque chose de semblable avec le poème que j’ai mentionné au début et qui verse sur

l'irrévocabilité du passé. Vers 1951, je croirai avoir composé un conte fantastique et j'aurai décrit un événement réel ; l'innocent Virgile aussi, voici deux mille ans, crut annoncer la naissance d'un homme et il prédisait celle d'un Dieu.

Pauvre Damian ! La mort l'emporta à vingt ans dans une malheureuse guerre oubliée et dans une querelle de clocher, mais il obtint ce à quoi son cœur aspirait, et il mit longtemps à l'obtenir, et il n'y a peut-être pas de bonheur plus grand.

(Traduit par René L.- F. Durand.)

Deutsches Requiem

Même s'il m'ôtait la vie, j'aurais confiance en lui.

Job, XIII, 15.

Mon nom est Otto Dietrich Zur Linde. Un de mes ancêtres, Christoph Zur Linde, mourut lors de la charge de cavalerie qui décida la victoire de Zorndorf. Mon arrière-grand-père maternel, Ulrich Forkel, fut assassiné dans la forêt de Marchenoir par des francs-tireurs français, dans les derniers jour de 1870 ; le capitaine Dietrich Zur Linde, mon père, se distingua au siège de Namur, en 1914, et deux ans plus tard, dans la traversée du Danube[{6}]. Quant à moi, je serai fusillé comme tortionnaire et assassin. Le tribunal a agi avec droiture ; dès le début, je me suis déclaré coupable. Demain, lorsque l'horloge de la prison sonnera neuf heures, je serai entré dans la mort ; il est naturel que je pense à mes aînés, puisque je suis si près de leur ombre, puisque en quelque sorte je suis eux.

Pendant le procès (qui heureusement a été court) je n'ai pas parlé ; me justifier, à ce moment, aurait retardé l'arrêt et donné l'impression d'une lâcheté. Maintenant les choses ont changé ; je puis parler sans crainte, cette nuit qui précède mon exécution. Je ne sollicite pas le pardon, car je ne suis pas coupable, mais je veux être compris. Ceux qui sauront m'écouter comprendront l'histoire de l'Allemagne et la future histoire du monde. Je sais que des cas comme le mien, exceptionnels et stupéfiants aujourd'hui, seront sous peu banals. Je mourrai demain, mais je suis un symbole des générations à venir.

Je suis né à Marienburg, en 1908. Deux passions, aujourd'hui presque oubliées, me permirent d'affronter avec courage et même avec bonheur nombre d'années

funestes : la musique et la métaphysique. Je ne puis pas mentionner tous mes bienfaiteurs, mais il y a deux noms que je ne me résigne pas à passer sous silence : celui de Brahms et celui de Schopenhauer. Je fréquentai aussi la poésie ; je veux ajouter à ces noms un autre vaste nom germanique : William Shakespeare. La théologie m'avait auparavant intéressé, mais Schopenhauer me détourna à jamais, par des raisons directes, de cette discipline fabuleuse (et de la foi chrétienne) ; Shakespeare et Brahms, avec la variété infinie de leur monde. Que celui qui s'arrête émerveillé, frémissant de tendresse et de gratitude, devant un endroit quelconque de l'œuvre de ces favorisés du sort, sache que moi aussi je m'y suis arrêté, moi l'abominable.

Vers 1927, Nietzsche et Spengler entrèrent dans ma vie. Un écrivain du XVIIIe siècle observe que nul ne veut rien devoir à ses contemporains ; moi, pour me libérer d'une influence que je pressentis opprimante, j'écrivis un article intitulé *Abrechnung mit Spengler,* dans lequel je faisais remarquer que le moment le plus indubitable des traits que l'auteur appelle faustiens, n'est pas le drame mêlé de Goethe[7], mais un poème rédigé il y a vingt siècles, le *De rerum natura.* Je rendis justice, toutefois, à la sincérité du philosophe de l'histoire, à son esprit radicalement allemand *(Kerndeutsch*), militaire. En 1929, j'adhérai au Parti.

Je dirai peu de chose de mes années d'apprentissage. Elles furent plus dures pour moi que pour bien d'autres : en effet, bien que je ne sois pas dépourvu de courage, je n'ai aucune vocation de violence. Je compris, cependant, que nous étions au bord d'un temps nouveau et que ce temps, comparable aux premières époques de l'islam ou du christianisme, demandait des hommes nouveaux. Pris en particulier, mes camarades m'étaient odieux ; j'essayai en vain de me persuader que pour les hautes fins qui nous assemblaient, nous n'étions pas des individus.

Les théologiens affirment que si l’attention du Seigneur s’écartait une seule seconde de ma main droite qui écrit, celle-ci retomberait dans le néant, comme foudroyée par un feu sans lumière. Nul ne peut être, à mon avis, nul ne peut porter à ses lèvres un verre d’eau ou rompre un morceau de pain sans justification. Cette justification est différente pour chaque homme ; moi j’attendais la guerre inexorable qui mettrait notre foi à l’épreuve. Il me suffisait de savoir que je serais un soldat de ses batailles. Il m’arriva de craindre que la lâcheté de l’Angleterre et de la Russie ne nous frustrât. Le hasard, ou la destinée, tissa mon avenir d’une manière bien différente : le 1er mars 1939, à la tombée de la nuit, il y eut à Tilsit des émeutes dont les journaux ne parlèrent pas ; dans la rue derrière la synagogue, deux balles me traversèrent une jambe, qu’il fallut amputer[8]. Quelques jours plus tard, nos armées entraient en Bohême ; lorsque les sirènes annoncèrent cet événement, je me trouvais cloué à l’hôpital, essayant de me perdre et de m’oublier dans les livres de Schopenhauer. Symbole de ma vaine destinée, un chat énorme et mou dormait sur le rebord de la fenêtre.

Dans le premier volume de *Parerga und Paralipomena,* je relus que tous les événements qui peuvent arriver à un homme, depuis l’instant de sa naissance jusqu’à celui de sa mort, ont été préfixés par lui. Ainsi, toute négligence est délibérée, toute rencontre fortuite est un rendez-vous, toute humiliation une pénitence, tout échec une victoire mystérieuse, toute mort un suicide. Il n’est pas de plus habile consolation que la pensée selon laquelle nous avons choisi nos malheurs ; cette téléologie individuelle nous révèle un ordre secret et nous confond d’une façon prodigieuse avec la divinité. Quel dessein ignoré (me demandai-je) m’a fait chercher ce crépuscule, ces balles et cette mutilation ? Non la peur de la guerre, je le savais ; quelque chose de plus profond. Finalement je crus comprendre. Mourir pour une religion est plus simple que

de la vivre pleinement ; lutter à Éphèse contre les fauves est moins dur (des milliers de martyrs obscurs le firent) que d'être Paul, esclave de Jésus-Christ ; un acte est moins important que toutes les heures d'un homme. La lutte et la gloire sont des *facilités* ; plus ardue que l'entreprise de Napoléon fut celle de Raskolnikov. Le 7 février 1941, je fus nommé sous-directeur du camp de concentration de Tarnowitz.

L'exercice de cette charge ne me fut pas agréable ; mais je ne péchai jamais par négligence. Le couard est mis à l'épreuve au milieu des épées ; l'homme miséricordieux, compatissant, recherche l'épreuve des prisons et de la douleur de son prochain. Le nazisme est en soi un fait mortel, un dépouillement du vieil homme, qui est vicié, pour revêtir le nouveau. Au cours du combat, cette mutation est courante, au milieu des cris des capitaines et des vociférations des soldats ; il n'en est pas de même dans un triste cachot, où la pitié insidieuse nous tente par d'anciennes tendresses. Ce n'est pas vainement que j'écris ce mot ; la pitié pour l'homme supérieur est le dernier péché de Zarathoustra. Je le commis presque (je l'avoue) quand on nous remit de Breslau le célèbre poète David Jerusalem.

C'était un homme de cinquante ans. Pauvre en biens d'ici-bas, persécuté, renié, vitupéré, il avait consacré son génie à chanter le bonheur. Je crois me rappeler qu'Albert Soergel, dans son œuvre *Dichtung der Zeit*, le compare à Whitman. La comparaison n'est pas heureuse ; Whitman célèbre l'univers *a priori*, d'une façon générale, presque indifférente ; Jerusalem se réjouit de toute chose, avec un amour minutieux. Il n'écrit jamais d'énumérations, de catalogues. Je peux répéter encore de nombreux hexamètres de ce poème profond intitulé *Tse yang, peintre de tigres*, qui est comme rayé de tigres, comme chargé et traversé de tigres transversaux et silencieux. Je n'oublierai pas non plus le soliloque *Rosencrantz parle avec l'Ange*,

dans lequel un usurier de Londres du XVIe siècle veut vainement, à l'heure de sa mort, justifier ses fautes, sans soupçonner que la secrète justification de sa vie est d'avoir inspiré à l'un de ses clients (qu'il a vu une seule fois et dont il ne se souvient pas) le caractère de Shylock. Homme aux yeux inoubliables, à la peau jaune, à la barbe presque noire. David Jerusalem était le prototype du Juif sephardi, quoiqu'il appartînt aux Ashkenazim dépravés et détestés. Je fus sévère à son égard ; je ne me laissai fléchir ni par la pitié ni par sa gloire. J'avais compris il y a bien longtemps qu'il n'existe rien qui ne soit le germe d'un enfer possible ; un visage, une parole, une boussole, une réclame de cigarettes pourraient rendre fou celui qui ne réussirait pas à les oublier. Ne serait-il pas fou celui qui se représenterait continuellement la carte de Hongrie ? Je décidai d'appliquer ce principe au régime disciplinaire de notre maison et[9]… À la fin de 1942, Jerusalem perdit la raison ; le 1er mars 1943, il réussit à se donner la mort[10].

J'ignore si Jerusalem comprit que si je l'anéantis, ce fut pour étouffer ma pitié. À mes yeux, il n'était pas un homme, même pas un Juif ; il s'était transformé en symbole d'une zone détestée de mon âme. J'ai agonisé avec lui, je suis mort avec lui, je me suis en quelque sorte perdu avec lui ; c'est pourquoi je fus implacable.

Pendant ce temps, les grands jours et les grandes nuits d'une guerre heureuse tournaient sur nous. Il y avait dans l'air que nous respirions un sentiment semblable à l'amour. Comme si tout à coup la mer eût été toute proche, il y avait dans le sang un saisissement et une exaltation. Tout, au cours de ces années, était différent ; même le goût du sommeil. (Pour moi, jamais, peut-être, je ne fus pleinement heureux, mais on sait bien qu'au malheur il faut des paradis perdus.) Il n'y a pas d'homme qui n'aspire à la plénitude, c'est-à-dire à la somme d'expériences dont un homme est capable ; il n'y a pas d'homme qui ne craigne d'être frustré de quelque partie de ce patrimoine infini. Mais ma

génération a tout eu, car d'abord lui fut accordée la gloire, et ensuite la défaite.

En octobre ou novembre 1942, mon frère Friedrich fut tué dans la seconde bataille d'El-Alamein, dans les déserts de sable d'Égypte ; quelques mois plus tard, un bombardement aérien mit en pièces notre maison natale ; un autre, fin juin 1943, mon laboratoire. Harcelé par de vastes continents, le Troisième Reich mourait ; sa main était levée contre tous et les mains de tous contre lui. Il se passa alors quelque chose de singulier que je suis persuadé de comprendre à présent. Je me croyais capable d'épuiser la coupe de la colère, mais un goût inattendu m'arrêta quand je fus arrivé à la lie, le goût mystérieux et presque terrible du bonheur. Je tentai diverses explications ; aucune ne me parut suffisante. Je me dis : *La défaite me satisfait, parce que secrètement je me sais coupable et le châtiment peut seul me racheter.* Je me dis : *La défaite me satisfait, parce que c'est la fin et je suis très fatigué.* Je me dis : *La défaite me satisfait, parce qu'elle s'est produite, parce qu'elle est innombrablement unie à tous les faits qui sont, qui furent, qui seront, parce que censurer ou déplorer un seul fait réel c'est blasphémer l'univers.* Je tentai de me donner ces raisons, jusqu'au moment où je trouvai la vraie.

On dit que tous les hommes naissent aristotéliciens ou platoniciens. Cela revient à dire qu'il n'y a point de débat d'un caractère abstrait qui ne soit un moment de la polémique d'Aristote ou de Platon ; à travers les siècles et les latitudes, les noms, les dialectes, les visages changent, mais non les éternels antagonismes. L'histoire des peuples aussi recèle une secrète continuité. Quand Arminius passa au fil de l'épée dans un marécage les légions de Varron, il ne se savait pas précurseur d'un Empire allemand ; Luther, traducteur de la Bible, ne soupçonnait pas que son but était de forger un peuple qui détruisît la Bible à jamais ; Christoph Zur Linde, tué par une balle moscovite en 1758, prépara en quelque sorte les victoires de 1914 ; Hitler crut

lutter pour *un* pays, mais lutta pour tous, même pour ceux qui avaient été victimes de ses agressions et de sa haine. Peu importe que son moi l'ignorât ; son sang, sa volonté le savaient. Le monde se mourait de judaïsme et de cette maladie du judaïsme qui est la foi de Jésus ; nous lui apprîmes la violence, qui est la foi de l'épée. Cette épée nous tue et nous sommes comparables au sorcier qui tisse un labyrinthe et se voit forcé à y errer jusqu'à la fin de ses jours, ou à David qui juge un inconnu et entend ensuite la révélation : *Tu es cet homme.* Il faut détruire bien des choses pour construire l'ordre nouveau ; nous savons maintenant que l'Allemagne était l'une de ces choses. Nous avons donné quelque chose de plus que notre vie, nous avons donné le destin de notre cher pays. Que d'autres maudissent, que d'autres pleurent ; il m'agrée que notre don soit orbiculaire et parfait.

Une époque implacable plane à présent sur le monde. Nous l'avons forgée, nous qui sommes désormais sa victime. Qu'importe que l'Angleterre soit le marteau et nous l'enclume ? L'important c'est que gouverne la violence, non les serviles timidités chrétiennes. Si la violence et l'injustice et le bonheur ne sont pas pour l'Allemagne, qu'ils soient pour d'autres nations. Que le Ciel existe, même si notre place est en enfer.

Je contemple mon visage dans le miroir pour savoir qui je suis, pour savoir *comment* je me conduirai dans quelques heures, quand je serai face à la fin. Ma chair peut avoir peur, pas moi.

(Traduit par René L. -F. Durand.)

La Quête d'Averroës

S'imaginant que la tragédie n'était autre chose que l'art de louer…
ERNEST RENAN, *Averroës*, 48 (1851).

Abulgualid Mohammad Ibn Ahmad ibn-Mohammad ibn-Rushd (un siècle passera avant que ce nom interminable devienne Averroës, à travers Benraist et Avenryz, sans oublier Aben-Rassad et Filius Rosadis) rédigeait le onzième chapitre de son œuvre *Tahafut-ul-Tahafut* (Destruction de la Destruction), dans lequel il maintient, contre l'ascète persan Ghazali, auteur de *Tahafut-ul-Falasifa* (Destruction des Philosophes), que la divinité connaît seulement les lois générales de l'Univers, ce qui concerne les genres et non les individus. Il écrivait avec une lente sécurité, de droite à gauche ; son application à former des syllogismes et à enchaîner de vastes paragraphes ne l'empêchait pas de sentir comme un bien-être la fraîche et profonde maison qui l'entourait. Au fond de ce repos, s'enrouaient d'amoureuses colombes ; de quelque patio invisible, montait le bruit d'une fontaine ; quelque chose dans la chair d'Averroës, dont les ancêtres venaient des déserts arabes, était reconnaissant à cette continuité de l'eau. En bas, se trouvaient les jardins, le potager ; en bas, le Guadalquivir absorbé par sa tâche ; plus loin, Cordoue, la ville chère à son cœur, aussi lumineuse que Bagdad et Le Caire, comme un instrument complexe et délicat, et alentour (Averroës le percevait aussi) s'élargissait jusqu'à l'horizon la terre d'Espagne, où il y a peu de chose, mais où chaque chose paraît exister selon un mode substantif et éternel.

La plume courait sur le papier ; les arguments s’entrelaçaient, irréfutables ; mais une légère préoccupation compromettait la béatitude d’Averroës. Le *Tahafut,* travail de hasard, n’en était pas le motif, mais un problème de nature philosophique dépendant de l’œuvre monumentale qui justifierait Averroës devant les générations : le commentaire d’Aristote. Ce Grec, source de toute philosophie, avait été accordé aux hommes pour leur enseigner tout ce qui se peut savoir ; interpréter ses ouvrages comme font les ulémas le Coran, était la difficile entreprise que se proposait Averroës. L’histoire consignerait peu d’événements aussi beaux et aussi pathétiques que ce médecin arabe se consacrant à la pensée d’un homme dont quatorze siècles le séparaient ; aux difficultés intrinsèques s’ajoutait le fait qu’Averroës, ignorant du syriaque et du grec, travaillait sur la traduction d’une traduction. La veille, deux mots douteux l’avaient arrêté au seuil de la *Poétique.* Ces mots étaient *tragoedia* et *comoedia.* Il les avait déjà rencontrés, des années auparavant, au livre troisième de la *Rhétorique* ; personne dans l’Islam n’entrevoyait ce qu’ils voulaient dire. En vain, il avait fatigué les traités d’Alexandre d’Aphrodisie. En vain, compulsé les versions du nestorien Hunain ibn-Ishaq et de Abu Bashar Meta. Les deux mots arcanes pullulaient dans le texte de la *Poétique :* impossible de les éluder.

Averroës laissa la plume. Il se dit (sans trop y croire) que ce que nous cherchons est souvent à notre portée, rangea le manuscrit du *Tahafut* et se dirigea vers le rayon où étaient alignés, copiés par des calligraphes persans, les nombreux volumes du *Mohkam* de l’aveugle Abensida. C’était ridicule d’imaginer qu’il ne les avait pas consultés, mais il était tenté par le vain plaisir d’en tourner les pages. Il fut tiré de cette distraction studieuse par une espèce de mélodie. Il regarda à travers les grilles du balcon : des enfants demi-nus s’amusaient en bas, dans l’étroite cour de terre. L’un, debout sur les épaules de l’autre, jouait

évidemment le rôle d'un muezzin. Les yeux bien fermés, il psalmodiait : *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu.* Celui qui le portait, immobile, représentait le minaret ; un autre, prosterné dans la poussière et agenouillé, l'assemblée des fidèles. Le jeu s'interrompit vite : tous voulaient être le muezzin, personne la tour ou les fidèles. Averroës les entendit discuter en dialecte *grossier*, c'est-à-dire dans l'espagnol naissant de la plèbe musulmane de la Péninsule. Il ouvrit le *Quitab-ul-ain* de Jalil et pensa avec orgueil que dans Cordoue entière, peut-être dans toute l'Andalousie, il n'y avait pas de copie de l'œuvre parfaite supérieure à celle-ci, que l'émir Yacoub Al-Mansour lui avait donnée à Tanger. Le nom de ce port lui rappela que le voyageur Aboulkassim Al-Ashari, de retour du Maroc, devait dîner avec lui, le même soir, chez le coraniste Farach. Aboulkassim devait avoir atteint les royaumes de l'Empire de Sin (de la Chine) ; ses détracteurs, avec cette logique spéciale que donne la haine, juraient qu'il n'avait jamais foulé le sol de la Chine et que, dans les temples de ce pays, il avait blasphémé le nom d'Allah. Sans aucun doute, la soirée durerait plusieurs heures ; Averroës, promptement, reprit le texte du *Tahafut.* Il travailla jusqu'au crépuscule de la nuit.

La conversation, dans la maison de Farach, passa des incomparables vertus du gouverneur à celles de son frère l'émir ; ensuite, dans le jardin, ils parlèrent des roses. Aboulkassim, qui ne les avait pas regardées, affirma qu'il n'y a pas de roses comparables à celles qui ornent les villes andalouses. Farach ne se laissa pas corrompre ; il signala que le docte Ibn Qutaiba décrit une superbe variété de la rose perpétuelle, qui croît dans les jardins de l'Indoustan et dont les pétales rouge incarnat portent des caractères qui disent : *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. Mohammed est son prophète.* Il ajouta qu'Aboulkassim connaissait sûrement ces roses. Aboulkassim le regarda, assez alarmé. S'il répondait oui, tous le tiendraient avec raison pour le

plus disponible et le plus occasionnel des imposteurs ; s'il répondait non, ils le tiendraient pour un Infidèle. Il choisit de susurrer que le Seigneur détenait les clés des choses cachées et qu'il n'existe pas sur terre une seule chose verte ou flétrie qui ne soit pas mentionnée dans Son livre. Ces mots appartenaient à l'une des premières sourates. Un murmure de respect les accueillit. Rendu vaniteux par cette victoire dialectique, Aboulkassim allait dire que le Seigneur est parfait et impénétrable dans ses voies, quand Averroës déclara, anticipant les lointains arguments d'un Hume encore problématique :

J'ai moins de peine à admettre une erreur du docte Ibn Qutaiba ou de ses copistes que l'idée que la terre donne des roses qui confessent la Foi.

C'est vrai ! Grandes et véridiques paroles ! dit Aboulkassim.

Un voyageur, rappela le poète Abdalmalik, parle d'un arbre dont les fruits sont des oiseaux verts. Il m'est plus facile de croire à cet arbre qu'à des roses avec des lettres.

— La couleur des oiseaux, dit Averroës, semble faciliter le miracle. En outre, les oiseaux et les fruits appartiennent au monde de la nature, alors que l'écriture est un art. Passer des feuilles aux oiseaux est plus facile que de passer des roses aux lettres.

Un autre invité nia avec indignation que l'écriture fût un art, puisque l'Original du Coran — *La Mère du Livre* – antérieur à la Création, est conservé au ciel. Un autre parla de Chahiz de Basrah qui affirme que le Coran est une substance qui peut prendre la forme d'un homme ou d'un animal, opinion qui paraît s'accorder avec celles des théologiens qui lui attribuent deux faces. Farach exposa longuement la doctrine orthodoxe. Le Coran (dit-il) est un des attributs de Dieu, comme sa piété ; on le copie en un livre, on le prononce avec la langue, on s'en souvient avec le cœur : l'idiome, les signes et l'écriture sont l'œuvre des hommes, mais le Coran est irrévocable et éternel. Averroës,

qui avait commenté *La République,* aurait pu dire que *La Mère du Livre* est quelque chose comme son modèle platonicien. Il nota que la théologie était un domaine absolument inaccessible à Aboulkassim.

D’autres, qui l’avaient aussi remarqué, demandèrent à Aboulkassim de narrer quelque merveille. Alors, comme aujourd’hui, le monde était atroce ; les audacieux pouvaient le parcourir et aussi les misérables, ceux qui se pliaient à tout. La mémoire d’Aboulkassim était un miroir d’intimes lâchetés. Que pouvait-il raconter ? En outre, on exigeait de lui des merveilles et la merveille est peut-être incommunicable ; la lune du Bengale n’est pas identique à la lune du Yémen, mais on la décrit avec les mêmes mots. Aboulkassim hésita, puis il parla.

Celui qui parcourt les climats et les villes, affirma-t-il avec onction, voit beaucoup de choses dignes de foi. Celle-ci, par exemple, que je n’ai racontée qu’une fois, au roi des Turcs. Elle arriva à Sin Kalân (Canton) où le fleuve de l’Eau de la Vie se jette dans la mer.

Farach demanda si cette ville se trouvait loin de la muraille qu’Iskander Zul Qarnain (Alexandre Bicorne de Macédoine) avait élevée pour contenir Gog et Magog.

Des déserts l’en séparent, répondit Aboulkassim avec un orgueil involontaire. Une caravane cheminerait quarante jours avant d’en apercevoir les tours et autant, paraît-il, pour l’atteindre. À Sin Kalân, je n’ai entendu parler d’aucun homme qui l’eût vue ou qui eût vu quelqu’un qui l’eût vue.

La crainte de l’épaisseur de l’infini, du pur espace, de la simple matière émut un instant Averroës. Il regarda le jardin symétrique ; se sentit vieilli, inutile, irréel. Aboulkassim disait :

Un soir, les marchands musulmans de Sin Kalân me conduisirent à une maison de bois peint, où vivaient beaucoup de gens. On ne peut pas raconter comment était cette maison, qui était bien plutôt une seule pièce avec des rangées de réduits ou de balcons placés les uns au-dessus

des autres. Dans ces enfoncements, il y avait des gens qui mangeaient et buvaient, de même que sur le sol et aussi sur une terrasse. Les gens de la terrasse jouaient du tambour et du luth, sauf quinze ou vingt environ (avec des masques de couleur cramoisie) qui priaient, chantaient et conversaient. Ils étaient punis de prison, mais personne ne voyait les cellules ; ils étaient à cheval, mais personne ne voyait leurs montures ; ils combattaient, mais les épées étaient en roseau ; ils mouraient, mais ils se relevaient ensuite.

Les actes des fous, dit Farach, dépassent les prévisions du sage.

Ils n'étaient pas fous, dut préciser Aboulkassim. Ils étaient en train, me dit un marchand, de représenter une histoire.

Personne ne comprenait, personne ne paraissait vouloir comprendre. Confus, Aboulkassim passa d'une narration bienvenue à d'ennuyeuses explications. Il dit, en s'aidant avec les mains.

— Imaginons que quelqu'un figure une histoire au lieu de la raconter. Supposons qu'il s'agisse de l'histoire des Dormants d'Éphèse. Nous les voyons alors se retirer dans la caverne, nous les voyons prier et dormir, nous les voyons dormir avec les yeux ouverts, nous les voyons réveillés au bout de trois cent neuf ans, donner au commerçant une monnaie antique, se réveiller au paradis, nous les voyons se réveiller avec leur chien. C'est un spectacle de ce genre que nous montrèrent ce soir-là les gens de la terrasse.

Ces personnes parlaient-elles ? demanda Farach.

Bien sûr, elles parlaient, dit Aboulkassim converti en avocat de cette séance dont il se souvenait à peine et qui l'avait fort ennuyé. Elles parlaient et chantaient et discouraient.

Dans ce cas, conclut Farach, il n'était pas besoin de vingt personnes. Un seul narrateur peut raconter n'importe quoi, quelle qu'en soit la complexité.

Tous approuvèrent ce verdict. On loua les vertus de l'arabe qui est la langue dont Dieu se sert pour commander aux anges ; puis de la poésie des Arabes. Abdalmalik, après l'avoir approuvée comme il se doit, censura comme retardataires les poètes qui, à Damas et à Cordoue, s'acharnaient à employer des images d'éleveurs et un vocabulaire bédouin. Il dit qu'il était absurde qu'un homme devant qui s'étalait le Guadalquivir célébrât l'eau d'un puits. Il estima urgent de rénover les anciennes métaphores ; il dit que quand Zuhair compara le destin à un chameau aveugle, cette figure avait pu étonner les gens, mais que cinq siècles d'admiration l'avaient usée. Tous approuvèrent cette opinion qu'ils avaient déjà souvent entendue de nombreuses bouches. Averroës se taisait. À la fin, il parla, moins pour les autres que pour lui-même.

— Avec moins d'éloquence, dit Averroës, mais avec des arguments analogues, il m'est arrivé de défendre la proposition que soutient Abdalmalik. À Alexandrie, il fut avancé que seul est incapable d'une faute, qui déjà l'a commise et déjà s'en est repenti. Ajoutons que, pour s'affranchir d'une erreur, il est bon de l'avoir professée. Zuhair, dans une moallaka, dit qu'au cours de quatre-vingts ans de douleur et de gloire, il a vu souvent le destin renverser soudain les hommes comme ferait un chameau aveugle ; Abdalmalik entend que cette figure ne peut plus nous émerveiller. À cette observation, on peut opposer beaucoup de choses. La première, que si le but d'un poème était de nous étonner, sa durée ne se mesurerait pas en siècles, mais en jours et en heures, peut-être en minutes. La seconde, qu'un grand poète est moins celui qui invente que celui qui découvre. Pour louer Ibn Sharal de Berja, on a répété que seulement lui pouvait imaginer que les étoiles, à l'aube, tombent lentement du ciel comme les feuilles tombent des arbres ; ce qui, si c'était vrai, démontrerait que l'image ne vaut rien. L'image qu'un seul homme a pu concevoir est celle qui ne touche personne. Il est infiniment

de choses dans le monde ; chacune peut être comparée à toutes les autres. Comparer des étoiles à des feuilles n'est pas moins arbitraire que les comparer à des poissons ou à des oiseaux. En revanche, il n'est personne qui n'ait éprouvé, au moins une fois, que le destin est puissant et stupide, qu'il est à la fois innocent et inhumain. Le vers de Zuhair se réfère à cette conviction, qui peut être passagère ou permanente, mais que personne n'élude. On ne dira pas mieux ce qu'il a dit là. En outre (et ceci est peut-être l'essentiel de mes réflexions), le temps qui ruine les palais enrichit les vers. Celui de Zuhair, quand il l'écrivit en Arabie, servait à confronter deux images : celle du chameau vieilli et celle du destin. Répété aujourd'hui, il sert la mémoire de Zuhair et confond notre affliction avec celle du poète mort. La figure avait deux termes, maintenant elle en a quatre. Le temps argumente le contenu des vers et j'en sais qui, à l'égal de la musique, sont tout pour tous les hommes. Ainsi, il y a des années, poursuivi à Marrakech par le souvenir de Cordoue, je me plaisais à répéter l'apostrophe qu'Abdourrahman adressa, dans les jardins de Rouzafa, à une palme africaine :

Toi aussi, tu es, ô palme !
en terre étrangère.

Singulier privilège de la poésie : des *mots* écrits par un roi qui regrettait l'Orient me servirent à moi, exilé en Afrique, pour exprimer ma nostalgie de l'Espagne.

Averroës, ensuite, parla des premiers poètes, de ceux qui dans le Temps de l'Ignorance, avant l'islam, avaient déjà dit toutes choses dans le langage infini des déserts. Alarmé, non sans raison, par les futilités d'Ibn-Sharaf, il avança que, dans les Anciens et dans le Coran, toute la poésie était inscrite : l'ambition d'innover venait de l'ignorance, elle était condamnée à l'échec. Les assistants l'écoutèrent avec plaisir, parce qu'il prônait le passé.

Les muezzins appelaient à la prière de la première aube quand Averroës rentra dans sa bibliothèque. (Dans le harem, les esclaves brunes avaient torturé une esclave rousse, mais il ne devait pas l'apprendre avant l'après-midi.) Quelque chose lui avait révélé le sens des deux mots obscurs. D'une ferme et soigneuse calligraphie, il ajouta ces lignes à son manuscrit : « Aristû (Aristote) appelle *tragédie* les panégyriques et *comédie* les satires et anathèmes. D'admirables tragédies et comédies abondent dans les pages du Coran et dans les moallakas du sanctuaire. »

Il eut sommeil et un peu froid. Il détacha son turban et se regarda dans un miroir de métal. Je ne sais ce que virent ses yeux, car aucun historien n'a décrit son visage. Je sais qu'il disparut brusquement, comme si un feu sans lumière l'avait foudroyé, et qu'avec lui disparurent la maison et l'invisible jet d'eau et les livres, les manuscrits et les colombes, et la multitude des esclaves brunes et la tremblante esclave rousse, et Faraeh et Aboulkassim et les rosiers et peut-être le Guadalquivir.

Dans le récit antérieur, j'ai voulu raconter l'histoire d'un échec. J'ai pensé, d'abord, à l'archevêque de Canterbury qui se proposa de démontrer qu'il existe un Dieu ; puis aux alchimistes qui recherchèrent la pierre philosophale ; puis aux vains trissecteurs de l'angle et équarrisseurs du cercle. Je réfléchis ensuite qu'apparaîtrait plus poétique le cas d'un homme qui se proposerait un but qui ne serait pas caché aux autres, mais à lui seul. Je me souvins d'Averroës qui, prisonnier de la culture de l'Islam, ne put jamais savoir la signification des mots tragédie et comédie. Je racontai son aventure ; à mesure que j'avançai, j'éprouvai ce que dut ressentir ce dieu mentionné par Burton qui voulut créer un taureau et créa un buffle. Je compris que mon œuvre se moquait de moi. Je compris qu'Averroës s'efforçant de s'imaginer ce qu'est un drame, sans soupçonner ce qu'est un théâtre, n'était pas plus absurde que moi, m'efforçant d'imaginer Averroës, sans

autre document que quelques miettes de Renan, de Lane et d’Asin Palacios. Je compris, à la dernière page, que mon récit était un symbole de l’homme que je fus pendant que je l’écrivais et que, pour rédiger ce conte, je devais devenir cet homme et que, pour devenir cet homme, je devais écrire ce conte, et ainsi de suite à l’infini. (« Averroës » disparaît à l’instant où je cesse de croire en lui.)

(Traduit par Roger Caillois.)

Le Zahir

À Buenos Aires, le Zahir est une monnaie courante, de vingt centimes ; des marques de couteau ou de canif rayent les lettres N T et le nombre deux ; la date qui est gravée sur l'avers est celle de 1929. (À Guzerat, à la fin du XVIIIe siècle, un tigre fut Zahir ; à Java, un aveugle de la mosquée de Surakarta, que lapidèrent les fidèles ; en Perse, un astrolabe que Nadir Shah fit jeter au fond de la mer ; dans les prisons du Mahdi, vers 1892, une petite boussole que Rudolf Cari Von Slatin toucha, enveloppée dans un lambeau de turban ; à la mosquée de Cordoue, selon Zotenberg, une veine dans le marbre de l'un des mille deux cents piliers ; au ghetto de Tétouan, le fond d'un puits.) C'est aujourd'hui le 13 novembre ; le 7 juin, à l'aube, le Zahir tomba entre mes mains ; je ne suis pas celui que j'étais alors, mais il m'est possible de me rappeler, et sans doute de rapporter, ce qui s'est passé. Je suis encore Borges, au moins en partie.

Le 6 juin, Teodelina Villar mourut. Vers 1930, ses portraits encombraient les revues mondaines ; cette pléthore contribua peut-être à ce qu'on la jugeât fort jolie, mais toutes ses effigies n'appuyaient pas d'une façon absolue cette hypothèse. Du reste, Teodelina Villar se souciait moins de beauté que de perfection. Les Hébreux et les Chinois ont codifié toutes les circonstances humaines ; on lit dans la Mishnah qu'une fois le crépuscule du samedi commencé, un tailleur ne doit pas sortir dans la rue avec une aiguille ; dans le Livre des Rites, qu'un hôte, quand il reçoit la première coupe, doit prendre un air grave et, à la seconde, un air respectueux et heureux. Analogue, mais plus minutieuse, était la rigueur que Teodelina Villar exigeait d'elle-même.

Elle cherchait, comme l'adepte de Confucius ou le talmudiste, la correction irréprochable de chaque acte, mais sa tâche était plus admirable et plus rude, parce que les normes de son credo n'étaient pas éternelles, mais se pliaient aux avatars de Paris ou de Hollywood. Teodelina Villar se montrait dans des lieux orthodoxes, à l'heure orthodoxe, avec des attributs orthodoxes, une froideur orthodoxe, mais la froideur, les attributs, l'heure et les lieux s'effaçaient tout aussitôt et devaient servir (dans la bouche de Teodelina Villar) à définir le snobisme. Elle cherchait l'absolu, comme Flaubert, mais l'absolu dans le momentané. Sa vie était exemplaire et, cependant, un désespoir intime sans cesse la rongeait. Elle essayait continuellement des métamorphoses, comme pour se fuir elle-même ; la couleur de ses cheveux et les formes de sa coiffure avaient la réputation bien établie d'instabilité. Le sourire aussi changeait, le teint, l'oblique des yeux. À partir de 1932, elle fut mince d'une façon étudiée… La guerre lui donna beaucoup à penser. Paris étant occupé par les Allemands, comment suivre la mode ? Un étranger dont elle s'était toujours défiée se permit d'abuser de sa bonne foi pour lui vendre un lot de chapeaux cylindriques ; un an plus tard, le bruit courut que ces rossignols n'avaient jamais été portés à Paris et que par conséquent ce n'étaient pas des chapeaux, mais des caprices arbitraires et discrédités. Les malheurs ne viennent jamais seuls ; le docteur Villar dut déménager à la rue Araoz et le portrait de sa fille décora des réclames de crèmes et d'automobiles. (Les crèmes avec lesquelles elle se fardait de façon outrancière, les autos qu'elle ne possédait plus !) Elle savait que pour bien s'exercer son art demandait une importante fortune ; elle aima mieux se retirer plutôt que de faire des concessions. D'autre part, elle souffrait de rivaliser avec de petites écervelées. Le sinistre appartement d'Araoz devint trop coûteux ; le 6 juin, Teodelina Villar commit le solécisme de mourir en plein Quartier Sud. Avouerai-je que, poussé par

la plus sincère des passions argentines, le snobisme, j'étais amoureux d'elle et que sa mort m'affecta jusqu'aux larmes ? Le lecteur l'a peut-être soupçonné.

Dans les veillées funèbres, le progrès de la corruption fait en sorte que le mort recouvre ses visages antérieurs. À un certain moment de la confuse nuit du 6, Teodelina Villar fut magiquement ce qu'elle a été il y a vingt ans ; ses traits recouvrèrent l'autorité que donnent l'orgueil, l'argent, la jeunesse, la conscience d'être le dernier fleuron d'une hiérarchie, le manque d'imagination, ses propres limites, la bêtise. Je me dis à peu près ceci : aucune version de ce visage qui m'a tant inquiété ne sera aussi digne de mémoire que celle-ci ; il faut que ce soit la dernière puisqu'elle aurait pu être la première. Je la laissai rigide parmi les fleurs, son dédain parfait par la mort. Il devait être deux heures du matin lorsque je partis. Au-dehors, les rangées prévues de maisons basses et de maisons à un seul étage avaient pris cet air abstrait qu'elles ont le plus souvent dans la nuit, quand l'ombre et le silence les réduisent à leur simple expression. Ivre d'une pitié presque impersonnelle, je marchai dans les rues. Au carrefour des rues Chile et Tacuari je vis ouverte une buvette-épicerie. Pour mon malheur, trois hommes y jouaient au *truco*[11].

Dans la figure nommée *oxyrnoron,* on applique à un mot une épithète qui semble le contredire ; c'est ainsi que les gnostiques ont parlé de lumière obscure ; les alchimistes, d'un soleil noir. Sortir de ma dernière visite à Teodelina Villar et prendre un verre dans un bistrot était une espèce d'*oxymoron* ; je fus tenté par sa rusticité et son accès facile (le fait que l'on jouât aux cartes augmentait le contraste). Je demandai une orangeade ; en me rendant la monnaie, on me donna le Zahir ; je le contemplai un instant ; je sortis dans la rue, peut-être avec un début de fièvre. Je pensai qu'il n'y a point de pièce de monnaie qui ne soit un symbole de celles qui sans fin resplendissent dans l'histoire et la fable. Je pensai à l'obole de Caron ; à l'obole que demanda

Bélisaire –, aux trente deniers de Judas ; aux drachmes de la courtisane Laïs ; à la pièce ancienne qu'offrit l'un des Dormants d'Éphèse ; aux claires pièces de monnaie du sorcier des *Mille et Une Nuits*, qui par la suite n'étaient que cercles de papier ; au denier inépuisable d'Isaac Lequedem ; aux soixante mille pièces d'argent, une pour chaque vers d'une épopée, que Firdusi restitua à un roi parce qu'elles n'étaient pas en or ; à l'once d'or que fit clouer Ahab sur le mât ; au florin irréversible de Léopold Bloom ; au louis dont l'effigie trahit, près de Varennes, Louis XVI en fuite. Comme dans un rêve, la pensée selon laquelle toute pièce de monnaie permet ces illustres rapprochements me sembla d'une vaste, quoique inexplicable, importance. Je parcourus, avec une rapidité croissante, les rues et les places désertes. La fatigue me fit m'arrêter à un coin de rue. Je vis une grille de fer tout usée ; derrière, je vis les dalles noires et blanches du parvis de la Conception. J'avais tourné en rond ; je me trouvais à présent à la distance d'un bloc de maisons du bistrot où l'on m'avait donné le Zahir.

Je tournai au coin de la rue ; l'angle obscur m'indiqua, de loin, que le bistrot était déjà fermé. Dans la rue Belgrano je pris un taxi. Ne pouvant dormir, possédé, presque heureux, je me disais qu'il n'y a rien de moins matériel que l'argent, puisque toute monnaie (disons par exemple une pièce de vingt centimes) est, rigoureusement, un répertoire de futures possibilités. L'argent est abstrait, répétais-je, l'argent est du temps à venir. Ce peut être un après-midi dans la banlieue, ce peut être de la musique de Brahms, des cartes, un jeu d'échecs, du café, les paroles d'Épictète qui enseignent le mépris de l'or ; c'est un Protée plus versatile que celui de l'île de Pharos. C'est du temps imprévisible, temps de Bergson, non temps dur de l'Islam ou du Portique. Les déterministes nient qu'il y ait au monde un seul fait possible, *id est* un fait qui a pu se produire ; une pièce de monnaie symbolise notre libre arbitre. (Je ne soupçonnais

pas que ces « pensées » étaient un artifice contre le Zahir et une première forme de son influence démoniaque.) Je dormis après de tenaces méditations, mais je rêvai que j'étais les pièces que gardait un griffon.

Le lendemain je décidai que j'avais été ivre. Je résolus également de me libérer de la monnaie qui me tourmentait tant. Je la regardai ; elle n'avait rien de particulier, sauf des rayures. Le mieux eût été de l'enterrer dans le jardin ou de la cacher dans un coin de la bibliothèque, mais je voulais m'éloigner de son orbite. Je préférai la perdre. Je n'allai pas au Pilar, ce matin-là, ni au cimetière ; je me rendis en métro à Constitución et de là à San Juan et à Boedo. Je descendis, inopinément, à Urquiza ; je me dirigeai vers l'ouest et le sud ; je brouillai, en un désordre étudié, un certain nombre de coins de rue, et dans une rue qui me parut semblable à toutes les autres, j'entrai dans un bistrot quelconque, demandai un verre et le payai avec le Zahir. Je fermai à demi les yeux, derrière les verres fumés ; je réussis à ne pas voir les numéros des maisons ni le nom de la rue. Cette nuit-là, je pris un comprimé de véronal et dormis tranquillement.

Jusque fin juin je me divertis à écrire un récit fantastique. Ce dernier renferme deux ou trois périphrases énigmatiques – au lieu de *sang* on trouve *eau de l'épée* ; au lieu d'or, *lit du serpent* – et il est rédigé à la première personne. Le narrateur est un ascète qui a renoncé au commerce des hommes et qui vit dans une espèce de désert. (Ce lieu s'appelle Gnitaheidr.) Étant donné la candeur et la simplicité de sa vie, certains le prennent pour un ange ; c'est là une pieuse exagération, car personne n'est infaillible. Sans aller plus loin, lui-même a égorgé son père ; il est vrai que c'était un sorcier fameux qui s'était emparé, par des arts magiques, d'un trésor infini. Mettre le trésor à l'abri de la cupidité malsaine des hommes est la mission à laquelle il a consacré sa vie ; il veille sur lui nuit et jour. Bientôt, peut-être trop tôt, cette surveillance prendra

fin : les étoiles lui ont dit que l'épée est à présent forgée qui la brisera à jamais. (Cette épée porte le nom de Gram.) En un style de plus en plus tortueux, il loue l'éclat et la souplesse de son corps ; il y a un paragraphe où il parle distraitement d'écailles ; un autre où il dit que le trésor qu'il garde est d'or fulgurant et de rouges anneaux. Finalement nous comprenons que l'ascète est le serpent Fafnir, et le trésor sur lequel il gît celui des Nibelungen. L'apparition de Sigurd interrompt brusquement l'histoire.

J'ai dit que la composition de cette bagatelle (dans le cours de laquelle j'intercalai, de façon pseudo-érudite, quelques vers de la *Fâfnismâl)* me permit d'oublier la monnaie. Il y eut des nuits où je me crus si sûr de pouvoir l'oublier que je me la rappelais volontairement. Il est certain que j'abusai de ces instants ; il était plus facile de s'y lancer que d'y mettre un terme. En vain répétai-je que cet abominable disque de nickel ne différait pas des autres, qui passent de main en main, identiques, infinis et inoffensifs. Sous l'empire de cette réflexion, j'essayai de penser à une autre pièce, mais ne le pus. Je me souviens aussi d'une expérience frustrée avec des pièces chiliennes de cinq et dix centimes, et un *vintén* uruguayen. Le 16 juillet, j'acquis une livre sterling ; je ne la regardai pas pendant la journée, mais ce soir-là (et d'autres soirs) je la plaçai sous un verre grossissant et l'étudiai à la lumière d'une puissante lampe électrique. Puis je la dessinai, avec un crayon, à travers un papier. Le vif éclat et le dragon et le saint Georges ne me servirent de rien ; je ne réussis pas à changer d'idée fixe.

En août, je me décidai à consulter un psychiatre. Je ne lui confiai pas toute ma ridicule histoire –, je lui dis que l'insomnie me tourmentait et que l'image d'un objet quelconque me poursuivait habituellement ; celle d'un jeton ou d'une pièce de monnaie, par exemple… Peu de temps après, j'exhumai dans une librairie de la rue Sarmiento un

exemplaire de *Urkunden zur Geschichte der Zahirsage* (Breslau, 1899) de Julius Barlach.

Dans ce livre, le mal dont je souffrais était expliqué. Selon le prologue, l'auteur s'était proposé de « réunir en un seul volume, maniable grand in-octavo, tous les documents qui se rapportent à la superstition du Zahir, y compris quatre pièces appartenant aux archives de Habicht et le manuscrit original du rapport de Philip Meadows Taylor ». La croyance au Zahir est islamique et date apparemment du XVIIIe siècle. (Barlach réfute les passages que Zotenberg attribue à Abulfeda.) *Zahir*, en arabe, veut dire notoire, visible ; dans ce sens, c'est l'un des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu ; en pays musulman, les gens du peuple désignent par ce mot « les êtres ou les choses qui ont la terrible vertu de ne pouvoir être oubliés et dont l'image finit par rendre les gens fous ». Le premier témoignage irréfutable est celui du Perse Lutf Ali Azur. Dans les pages précises de l'encyclopédie biographique intitulée *Temple du Feu*, ce polygraphe et derviche a conté que dans un collège de Shiraz il y eut un astrolabe en cuivre, « construit de telle sorte que celui qui le regardait une fois ne pensait à autre chose et c'est pourquoi le roi ordonna de le précipiter au tréfonds de la mer, pour que les hommes n'oubliassent pas l'univers ». Plus long est le rapport de Meadows Taylor, qui servit le nizam de Haidarabad et composa le fameux roman *Confessions of a Thug.* Vers 1832, Taylor entendit dans les faubourgs de Bhuj la locution inusitée « Avoir vu le Tigre » (*Verily he has looked on the Tiger)* pour signifier la folie ou la sainteté. On lui dit qu'on voulait parler d'un tigre magique, qui avait causé la perte de tous ceux qui l'avaient vu, même de très loin, car tous continuèrent à penser à lui, jusqu'à la fin de leurs jours. Quelqu'un dit que l'un de ces malheureux s'était enfui à Mysore, où il avait peint dans un palais la figure du tigre. Quelques années plus tard, Taylor visita les prisons de ce royaume ; dans celle de Nittur le gouverneur lui montra une cellule sur le sol, les murs et la

voûte de laquelle un fakir musulman avait dessiné (en couleurs grossières que le temps affinait plutôt qu'il ne les effaçait) une espèce de tigre infini. Ce tigre était fait de nombreux tigres, de vertigineuse façon ; il était traversé, rayé de tigres, contenait des mers et des Himalayas et des armées qui ressemblaient à des tigres. Le peintre était mort depuis longtemps, dans cette même cellule ; il venait du Sind ou peut-être de Guzerat et son propos initial avait été de tracer une mappemonde. Il ne restait que des vestiges de ce dessein dans l'image monstrueuse. Taylor rapporta l'histoire à Muhammad Al-Yemeni, de Fort William ; celui-ci lui dit qu'il n'y avait pas de créature au monde qui n'eût une propension à être *Zaheer*[12] mais que le Tout-miséricordieux ne permet pas que deux choses le soient en même temps, puisqu'une seule peut fasciner des foules. Il dit qu'il y a toujours un Zahir et qu'à l'Âge de l'Ignorance ce fut l'idole qui s'appela Yauq et ensuite un prophète de Jorasan, qui portait un voile broché de pierreries ou un masque en or[13]. Il dit aussi que Dieu est impénétrable.

J'ai lu maintes fois la monographie de Barlach. Je ne comprends pas quels furent alors mes sentiments ; je me rappelle mon désespoir quand je compris que rien désormais ne me sauverait, l'intime soulagement de savoir que je n'étais pas coupable de mon malheur, la jalousie que m'inspirèrent ces hommes dont le Zahir ne fut pas une monnaie mais un morceau de marbre ou un tigre. Qu'il est facile de ne pas penser à un tigre, me dis-je. Je me souviens de l'inquiétude singulière avec laquelle je lus ces lignes : « Un commentateur du *Gulshan i Raz* affirme que quiconque a vu le Zahir verra bientôt la rose, et un vers interpolé du *Asrar Nama* (Livre des choses qui s'ignorent) de Attar assure : Le Zahir est l'ombre de la Rose et la déchirure du Voile. »

Lors de la veillée funèbre de Teodelina, je fus surpris de ne pas voir parmi les présents sa sœur cadette, Mme Abascal. En octobre, une de ses amies me dit :

— Pauvre Julie, elle était devenue très bizarre et on l'a internée à la clinique Bosch. Comme elle doit embêter les infirmières qui lui mettent les aliments dans la bouche. Elle est toujours obsédée par la monnaie, semblable au *chauffeur* de Morena Sackmann.

Le temps, qui atténue les souvenirs, aggrave celui du Zahir. Autrefois, je me représentais l'avers, puis le revers ; maintenant, je les vois simultanément tous les deux. Les choses ne se passent pas comme si le Zahir était en cristal, car une face ne se superpose pas à l'autre ; mais plutôt comme si la vue offerte était sphérique et que le Zahir se présentât au milieu. Ce qui n'est pas le Zahir me parvient tamisé et comme lointain : la dédaigneuse image de Teodelina, la douleur physique. Tennyson a dit que si nous pouvions comprendre une seule fleur nous saurions qui nous sommes et ce qu'est le monde. Il a peut-être voulu dire qu'il n'y a aucun fait, si humble soit-il, qui n'implique l'histoire universelle et son enchaînement infini d'effets et de causes. Il a peut-être voulu dire que le monde visible nous est donné tout entier en chaque représentation, de même que la volonté, selon Schopenhauer, nous est donnée tout entière en chaque sujet. Les cabalistes opinèrent que l'homme est un microcosme, un miroir symbolique de l'univers ; tout le serait, d'après Tennyson. Tout, même l'intolérable Zahir.

Avant 1948, le destin de Julie sera aussi le mien. On devra me donner ma nourriture et m'habiller, je ne saurai s'il est tôt ou tard, je ne saurai qui a été Borges. Qualifier cet avenir de terrible est fallacieux, puisque aucune de ses circonstances n'aura de réalité pour moi. Autant vaudrait soutenir que la souffrance d'un anesthésié à qui on ouvre le crâne est terrible. Je ne percevrai plus l'univers, je percevrai le Zahir. Selon la doctrine idéaliste, les verbes *vivre* et *rêver* sont rigoureusement synonymes ; de milliers d'apparences je passerai à une seule ; d'un rêve très complexe à un rêve très simple. D'autres rêveront que je

suis fou et moi je rêverai au Zahir. Lorsque tous les hommes ici-bas penseront jour et nuit au Zahir, qui sera un songe et qui sera une réalité, la terre ou le Zahir ?

Aux heures désertes de la nuit je puis encore marcher dans les rues. L'aube me surprend habituellement sur un banc de la place Garay, en train de penser (essayant de penser) à ce passage de *l'Asrar Nama* où l'on dit que le Zahir est l'ombre de la Rose et la déchirure du Voile. J'établis un lien entre ce jugement et la remarque suivante : pour se perdre en Dieu, les soufis répètent leur propre nom ou les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu jusqu'à ce que ceux-ci ne veuillent plus rien dire. Je souhaite ardemment parcourir cette route. Peut-être finirai-je par user le Zahir à force d'y penser et d'y repenser ; peut-être derrière la monnaie se trouve Dieu.

À Wally Zenner.

(Traduit par René L. -F. Durand.)

L’Écriture du Dieu

La prison est profonde. Elle est en pierre. Sa forme est celle d’une demi-sphère presque parfaite ; le sol, qui est aussi en pierre, l’arrête un peu avant le plus grand cercle, ce qui accentue de quelque manière les sentiments d’oppression et d’espace. Un mur la coupe en son milieu. Il est très haut, mais n’atteint pas la partie supérieure de la coupole. D’un côté, il y a moi, Tzinacân, mage de la pyramide de Qaholom, qui fut incendiée par Pedro de Alvarado ; de l’autre, il y a un jaguar qui mesure à pas égaux et invisibles le temps et l’espace de sa cellule. Au ras du sol, une large fenêtre munie de barreaux s’ouvre dans le mur central. À l’heure sans ombre [midi], on ouvre une trappe dans le haut et un geôlier, que les années ont petit à petit effacé, manœuvre une poulie de fer et nous descend à l’extrémité d’un câble des cruches d’eau et des morceaux de viande. La lumière pénètre alors dans l’oubliette ; c’est le moment où je peux voir le jaguar.

Je ne sais plus le nombre des années que j’ai passées dans la ténèbre. Moi qui autrefois fus jeune et qui pouvais marcher dans cette prison, je ne fais plus autre chose qu’attendre, dans l’attitude de ma mort, la fin que les dieux me destinent. Avec le profond couteau de silex, j’ai ouvert la poitrine des victimes. Maintenant je ne pourrai pas sans l’aide de la magie me lever de la poussière.

La veille de l’incendie de la pyramide, des hommes qui descendirent de hauts chevaux me tourmentèrent avec des métaux ardents pour que je leur révèle la cachette d’un trésor. Ils renversèrent devant mes yeux la statue du dieu, mais celui-ci ne m’abandonnera pas et je suis resté silencieux dans les tortures. Ils me lacérèrent, me

brisèrent, me déformèrent. Puis je me réveillai dans cette prison que je ne quitterai plus durant ma vie de mortel.

Poussé par la nécessité de faire quelque chose, de peupler le temps, je voulus me souvenir, dans cette ombre, de tout ce que je savais. Je gaspillai des nuits entières à me rappeler l'ordre et le nombre de certains serpents de pierre, la forme d'un arbre médicinal. De cette manière, je mis en fuite les années et je pris possession de tout ce qui m'appartenait. Une nuit, je sentis que j'approchais d'un souvenir précieux : avant de voir la mer, le voyageur perçoit une agitation dans son sang. Quelques heures après, je commençai à entrevoir ce souvenir. C'était une des traditions qui concernent le dieu. Prévoyant qu'à la fin des temps se produiraient beaucoup de malheurs et de ruines, il écrivit le premier jour de la création une sentence magique capable de conjurer tous ces maux. Il l'écrivit de telle sorte qu'elle parvienne aux générations les plus éloignées et que le hasard ne puisse l'altérer. Personne ne sait où il l'écrivit ni avec quelles lettres, mais nous ne doutons pas qu'elle subsiste quelque part, secrète, et qu'un élu un jour ne doive la lire. Je réfléchis alors que nous nous trouvions, comme toujours, à la fin des temps et que ma condition de dernier prêtre du dieu me donnerait peut-être le privilège de déchiffrer cette écriture. Le fait que les murs d'une prison m'entouraient ne m'interdisait pas cette espérance. Peut-être avais-je vu des milliers de fois l'inscription à Qaholom et il ne m'avait manqué que de la comprendre.

Cette pensée me donna du courage, puis me plongea dans une espèce de vertige. Sur toute l'étendue de la terre, il existe des formes antiques, des formes incorruptibles et éternelles. N'importe laquelle d'entre elles pouvait être le symbole cherché ; une montagne pouvait être la parole du dieu, ou un fleuve, ou l'empire, ou la disposition des astres. Mais, au cours des siècles, les montagnes s'usent et le cours d'un fleuve dévie, et les empires connaissent des

changements et des catastrophes, et la figure des astres varie. Jusque dans le firmament, il y a mutation. La montagne et l'étoile sont des individus, et les individus passent. Je cherchai quelque chose de plus tenace, de moins vulnérable. Je pensai aux générations des céréales, des herbes, des oiseaux, des hommes. Peut-être la formule était-elle *écrite* sur mon visage et j'étais moi-même le but de ma recherche. À ce moment, je me souvins que le jaguar était un des attributs du dieu.

Alors la piété emplit mon âme. J'imaginai le premier matin du temps. J'imaginai mon dieu confiant son message à la peau vivante des jaguars qui s'accoupleraient et s'engendreraient sans fin dans les cavernes, dans les plantations, dans les îles, afin que les derniers hommes le reçoivent. J'imaginai ce réseau de tigres, ce brûlant labyrinthe de tigres, répandant l'horreur dans les prés et les troupeaux, pour conserver un dessin. La cellule adjacente contenait un jaguar. Dans ce voisinage j'aperçus la confirmation de ma conjecture et une secrète faveur.

Je passai de longues années à apprendre l'ordre et la disposition des taches. Chaque aveugle journée me consentait un instant de lumière et je pouvais alors fixer dans ma mémoire les formes noires qui marquaient le pelage jaune. Quelques-unes figuraient des points, d'autres formaient des raies transversales sur la face intérieure des pattes ; d'autres, annulaires, se répétaient. Peut-être était-ce un même son ou un même mot. Beaucoup avaient des bords rouges.

Je ne dirai pas mes fatigues et ma peine. Plus d'une fois, je criai aux murs qu'il était impossible de déchiffrer un pareil texte. Insensiblement, l'énigme concrète qui m'occupait me tourmenta moins que l'énigme générique que constitue une sentence écrite par un dieu. « Quelle sorte de sentence, me demandais-je, devait formuler une intelligence absolue ? » Je réfléchis que, même dans les langages humains, il n'y a pas de proposition qui ne

suppose pas l'univers entier. Dire « le tigre », c'est dire les tigres qui l'engendrèrent, les cerfs et les tortues qu'il dévora, l'herbe dont se nourrissent les cerfs, la terre qui fut la mère de l'herbe, le ciel qui donna le jour à la terre. Je réfléchis encore que, dans le langage d'un dieu, toute parole énoncerait cet enchaînement infini de faits, et non pas d'un mode implicite, mais explicite, et non pas une manière progressive, mais instantanée. Avec le temps, la notion même d'une sentence divine me parut puérile et blasphématoire. « Un dieu, pensai-je, ne doit dire qu'un seul mot et qui renferme la plénitude. Aucune parole articulée par lui ne peut être inférieure à l'univers ou moins complète que la somme du temps. Les pauvres mots ambitieux des hommes, *tout, monde, univers*, sont des ombres, des simulacres de ce vocable qui équivaut à un langage et à tout ce que peut contenir un langage. »

Un jour ou une nuit – entre mes jours et mes nuits, quelle différence y a-t-il ? – je rêvai que, sur le sol de ma prison, il y avait un grain de sable. Je m'endormis de nouveau, indifférent. Je rêvai que je m'éveillais et qu'il y avait deux grains de sable. Je me rendormis et je rêvai que les grains de sable étaient trois. Ils se multiplièrent ainsi jusqu'à emplir la prison, et moi, je mourais sous cet hémisphère de sable. Je compris que j'étais en train de rêver, je me réveillai au prix d'un grand effort. Me réveiller fut inutile : le sable m'étouffait. Quelqu'un me dit : « *Tu ne t'es pas réveillé à la veille, mais à un songe antérieur. Ce rêve est à l'intérieur d'un autre, et ainsi de suite à l'infini, qui est le nombre des grains de sable. Le chemin que tu devras rebrousser est interminable ; tu mourras avant de t'être réveillé réellement. »*

Je me sentis perdu. Le sable me brisait la bouche, mais je criai : « *Un sable rêvé ne peut pas me tuer et il n'y a pas de rêves qui soient dans d'autres rêves. »* Une lueur me réveilla. Dans la ténèbre supérieure, se dessinait un cercle

de lumière. Je vis les mains et le visage du geôlier, la poulie, la corde, la viande et les cruches.

Un homme s'identifie peu à peu avec la forme de son destin ; un homme devient à la longue ses propres circonstances. Plus qu'un déchiffreur ou un vengeur, plus qu'un prêtre du dieu, j'étais un prisonnier. De l'infatigable labyrinthe de rêves, je retournai à la dure prison comme à ma demeure. Je bénis son humidité, je bénis son tigre, je bénis le soupirail, je bénis mon vieux corps douloureux, je bénis l'obscurité de la pierre.

Alors arriva ce que je ne puis oublier ni communiquer. Il arriva mon union avec la divinité, avec l'univers (je ne sais si ces deux mots diffèrent). L'extase ne répète pas ses symboles. L'un a vu Dieu dans un reflet, l'autre l'a perçu dans une épée ou dans les cercles d'une rose. J'ai vu une Roue très haute qui n'était pas devant mes yeux, ni derrière moi ni à mes côtés, mais partout à la fois. Cette Roue était faite d'eau et aussi de feu et elle était, bien qu'on en distinguât le bord, infinie. Entremêlées, la constituaient toutes les choses qui seront, qui sont et qui furent. J'étais un fil dans cette trame totale, et Pedro de Alvarado, qui me tortura, en était un autre. Là résidaient les causes et les effets et il me suffisait de voir la Roue pour tout comprendre, sans fin. ô joie de comprendre, plus grande que celle d'imaginer ou de sentir ! Je vis l'univers et je vis les desseins intimes de l'univers. Je vis les origines que raconte le Livre du Conseil. Je vis les montagnes qui surgirent des eaux. Je vis les premiers hommes qui étaient de la substance des arbres. Je vis les jars qui attaquèrent les hommes. Je vis les chiens leur déchirant le visage. Je vis le dieu sans visage qui est derrière les dieux. Je vis des cheminements infinis qui formaient une seule béatitude et, comprenant tout, je parvins aussi à comprendre l'écriture du tigre.

C'est une formule de quatorze mots fortuits (qui paraissent fortuits). Il me suffirait de la prononcer à voix

haute pour devenir tout-puissant. Il me suffirait de la prononcer pour anéantir cette prison de pierre, pour que le jour pénètre dans ma nuit, pour être jeune, pour être immortel, pour que le tigre déchire Alvarado, pour que le couteau sacré s'enfonce dans les poitrines espagnoles, pour reconstruire la pyramide, pour reconstituer l'empire. Quarante syllabes, quatorze mots, et moi, Tzinacân, je gouvernerais les terres que gouverna Moctezuma. Mais je sais que je ne prononcerai jamais ces mots parce que je ne me souviens plus de Tzinacân.

Que meure avec moi le mystère qui est écrit sur la peau des tigres. Qui a entrevu l'univers, qui a entrevu les ardents desseins de l'univers ne peut plus penser à un homme, à ses banales félicités ou à ses bonheurs médiocres, même si c'est lui cet homme. Cet homme *a été lui*, mais, maintenant, que lui importe ? Que lui importe le sort de cet autre, que lui importe la patrie de cet autre, si lui, maintenant, n'est personne ? Pour cette raison, je ne prononce pas la formule ; pour cette raison, je laisse les jours m'oublier, étendu dans l'obscurité.

(Traduit par Roger Caillois.)

Abenhacan el Bokhari mort dans son labyrinthe

…Ils ressemblent à l'araignée qui construit sa maison.

Coran, XXIX, 40

« Cette terre, dit Dunraven, avec un grand geste qui ne refusait pas les étoiles ennuagées et qui embrassait le plateau noir, la mer et un édifice majestueux et croulant qui paraissait un gigantesque haras, cette terre est celle de mes ancêtres. »

À côté de lui, Unwin retira la pipe de sa bouche et émit quelques sons modestes et approbateurs. C'était la première soirée de l'été 1914. Lassés d'un monde auquel manquait la dignité du péril, les deux amis appréciaient la solitude de ce coin retiré de Cornouailles. Dunraven entretenait une barbe sombre et se savait l'auteur d'une épopée considérable que ses contemporains pourraient à peine scander et dont le thème ne lui avait pas encore été révélé. Unwin avait publié une étude sur le théorème que Fermât n'écrivit pas en marge d'une page de Diophante. Tous deux – est-il besoin de le dire ? – étaient jeunes, distraits et passionnés.

« Il y aura bientôt un quart de siècle, dit Dunraven, que Abenhacan el Bokhari, chef ou roi de je ne sais quelle tribu des bords du Nil, mourut des mains de son cousin Saïd dans la chambre centrale de cet édifice. Les ans ont passé. Les circonstances de sa mort demeurent obscures. »

Docilement, Unwin demanda pourquoi. « Pour diverses raisons, répondit Dunraven. En premier lieu, cette maison est un labyrinthe. En second lieu, elle était gardée par un

lion et par un esclave. En troisième lieu, un trésor secret disparut. En quatrième lieu, l'assassin était mort quand le crime se produisit. En cinquième lieu…»

Agacé, Unwin l'arrêta. « Ne multiplie pas les mystères, dit-il. Ils doivent être simples. Rappelle-toi la carte volée de Poe et la chambre close de Zangwill.

— Ou complexes, répliqua Dunraven ; rappelle-toi l'univers. »

Ils gravissaient les collines sablonneuses. Ils étaient parvenus à proximité du labyrinthe. Celui-ci leur apparut alors comme une paroi rectiligne et presque interminable, construite en brique, sans revêtement, à peine plus haute qu'un homme. Dunraven affirma qu'elle était de forme circulaire, mais que le rayon en était si vaste que la courbure devenait imperceptible.

Unwin se souvint de Nicolas de Cusa, pour qui toute ligne droite est l'arc d'un cercle infini… Vers minuit, ils découvrirent une porte en ruine qui introduisait à un couloir aveugle et hasardeux. Dunraven dit qu'à l'intérieur de la maison il y avait de multiples carrefours, mais qu'en tournant toujours à gauche ils arriveraient en un peu plus d'une heure au centre du labyrinthe. Unwin accepta. Leurs pas prudents résonnèrent sur le sol de pierre. Le couloir se divisa en d'autres plus étroits. La maison semblait vouloir les noyer. Le toit était très bas. Ils durent avancer l'un derrière l'autre dans la ténèbre inextricable. Unwin marchait le premier. Sous sa main, l'invisible mur continuait inlassablement, compliqué sans cesse de saillies et de coudes. Unwin, lent dans l'obscurité, entendit de la bouche de son ami l'histoire de la mort d'Abenhacan.

« Le plus ancien de mes souvenirs, raconta Dunraven, est peut-être celui d'Abenhacan el Bokhari au port de Pentreath. Il était suivi par un nègre accompagné d'un lion. C'était assurément le premier nègre et le premier lion que virent mes yeux, si j'excepte les gravures de la Bible. J'étais alors un enfant, mais le fauve couleur de soleil et l'homme

couleur de nuit m'impressionnèrent moins que ne le fit Abenhacan. Il me parut très grand. C'était un homme à la peau olivâtre, aux yeux noirs mi-clos, au nez insolent, aux lèvres charnues, à la barbe safran, au thorax puissant, à la démarche sûre et silencieuse. À la maison, je proclamais qu'un roi était arrivé sur un bateau. Ensuite, quand les maçons se mirent au travail, j'élargis le titre et je parlais du roi de Babel.

« La nouvelle que l'étranger se fixerait à Pentreath fut reçue avec plaisir, l'étendue et la forme de sa maison avec stupeur et même avec indignation. Il parut inadmissible qu'une maison se composât d'une seule chambre et de lieues et de lieues de corridors. À entendre les gens, les Maures pouvaient bien construire de telles maisons, mais sûrement pas les Chrétiens. Notre recteur, M. Allaby, homme aux étranges lectures, exhuma l'histoire d'un roi châtié par la divinité pour avoir bâti un labyrinthe. Il la lut en chaire. Le lundi, Abenhacan vint au presbytère. On ne sut rien alors de la brève entrevue, mais aucun sermon ne fit désormais allusion à l'orgueil. Le Maure put engager des maçons. Beaucoup plus tard, quand Abenhacan mourut, Allaby révéla aux autorités la substance du dialogue.

« Abenhacan, debout, lui dit ces mots (ou d'autres semblables) : « Personne, maintenant, ne peut blâmer ce que je fais. Les fautes qui me rendent infâme sont telles que même si je répétais des siècles durant la Suprême Appellation de la Divinité, cela ne suffirait pas à tempérer un seul de mes tourments. Les fautes qui me rendent infâme sont telles que même si je tuais Dieu de mes propres mains, ce forfait n'aggraverait pas les supplices que me réserve la Justice Infinie. Il existe une contrée où mon nom est inconnu. Je suis Abenhacan el Bokhari et j'ai régné sur les tribus du désert avec un sceptre de fer. Durant de nombreuses années, je les ai dépouillées avec l'aide de mon cousin Saïd, mais Dieu entendit leur clameur[14] et consentit qu'elles se rebellent. Mes troupes furent détruites

et égorgées. Je parvins à fuir avec le trésor amassé pendant mes années de pillage. Saïd me guida jusqu'au tombeau d'un saint, au pied d'une montagne de pierre. J'ordonnai à mon esclave de surveiller la face du désert. Saïd et moi, exténués, dormîmes. Cette nuit, je rêvai que j'étais prisonnier d'un filet de serpents. Je me réveillai épouvanté. L'aube venait. À côté de moi dormait Saïd. Le contact d'une toile d'araignée sur ma peau m'avait fait rêver ce songe. Je fus fâché que Saïd, qui était lâche, dormît avec une si parfaite tranquillité. Je réfléchis que le trésor n'était pas infini et qu'il pouvait m'en réclamer une part. À ma ceinture, était une dague à poignée d'argent. Je la dégainai et la plongeai dans sa gorge. Dans son agonie, il balbutia quelques mots que je ne pus comprendre. Je le regardai. Il était mort. Mais, craignant qu'il ne se lève, j'ordonnai à l'esclave de lui écraser le visage avec une grosse pierre. Ensuite, nous errâmes sous le ciel et, un jour, nous aperçûmes la mer. Des navires de haut bord la sillonnaient. Je pensai qu'un mort ne pouvait pas se mouvoir sur les eaux. Je décidai de chercher d'autres terres. La première nuit de ma navigation, je rêvai que je tuais Saïd. Tout se répéta. Mais, cette fois, je compris ses paroles. Il disait : ' De même que maintenant tu m'effaces, je t'effacerai où que tu sois . ' Je jurai de rendre vaine cette menace. Je me promis de me cacher au centre d'un labyrinthe, où son fantôme se perdrait. »

« Cela dit, Abenhacan prit congé. Allaby essaya de conclure que le Maure était fou et que l'absurde labyrinthe était une image et un témoignage évident de sa folie. Ensuite, il réfléchit que cette explication concordait avec l'extravagant récit, mais non avec l'impression d'énergie que lui avait laissée son interlocuteur. Peut-être de semblables histoires étaient-elles ordinaires dans les sables d'Égypte. Peut-être de telles étrangetés correspondaient-elles (comme les dragons de Pline) moins à une personne qu'à une culture.

« Allaby, à Londres, feuilleta de vieux numéros du *Times.* C'était exact. Une rébellion avait eu lieu. Elle avait eu pour conséquence la déroute d'Abenhacan et de son vizir, lequel passait pour lâche.

« El Bokhari, aussitôt que les maçons eurent terminé, s'installa au centre du labyrinthe. On ne le vit plus jamais au village. Parfois, Allaby craignait que Saïd ne l'eût atteint et anéanti. La nuit, le vent nous apportait le rugissement du lion et les brebis du pâturage se ramassaient sous l'effet d'une terreur immémoriale.

« Des navires venus des ports de l'Orient jetaient souvent l'ancre dans la petite baie, en route vers Cardiff ou Bristol. L'esclave descendait du labyrinthe qui, alors, je m'en souviens, n'était pas rose mais cramoisi. Il échangeait des mots africains avec les équipages et paraissait rechercher parmi eux le fantôme du roi. Ces navires avaient la réputation de convoyer de la contrebande : des stupéfiants et des ivoires défendus. Pourquoi pas, dans ces conditions, des hommes morts ?

« La maison était terminée depuis trois ans quand le *Rose of Sharon* jeta l'ancre au pied des collines. Je ne suis pas de ceux qui virent ce voilier, et peut-être que l'image que je gardai de lui fut-elle influencée par des lithographies oubliées d'Aboukir et de Trafalgar. Mais je pense qu'il était de ces bateaux très travaillés qui ne paraissent pas l'œuvre de charpentiers, mais de menuisiers, et d'ébénistes encore plus que de menuisiers. Celui-ci (sinon dans la réalité, du moins dans mes rêves) était luisant, sombre, silencieux et rapide. Des Arabes et des Malais formaient son équipage.

« Il jeta l'ancre à l'aube d'un jour d'octobre. Au crépuscule, Abenhacan fit irruption chez Allaby. Il était en proie à une terreur extrême. Il put à peine articuler que Saïd était entré dans le labyrinthe et que l'esclave et le lion avaient déjà péri. Il demanda sérieusement si les autorités pouvaient le protéger. Avant d'attendre la réponse d'Allaby, il s'enfuit comme s'il était poursuivi par la même peur qui

l’avait précipité dans cette maison pour la seconde et la dernière fois. Allaby, seul dans sa bibliothèque, pensa que ce poltron avait opprimé dans le Soudan des tribus de fer, et savait ce que c’était qu’une bataille et ce que c’était que tuer. Le lendemain, il remarqua que le voilier avait pris le large (pour Suakin dans la mer Rouge, comme on l’apprit plus tard). Il décida que son devoir était de vérifier la mort de l’esclave et se dirigea vers le labyrinthe. Le récit balbutié du Bokhari lui avait paru fantastique, mais au détour d’un couloir il trébucha contre le lion et le lion était mort, et à un autre détour contre l’esclave et l’esclave était mort, et dans la chambre centrale il trouva El Bokhari dont la tête était écrasée. Aux pieds de l’homme, il y avait un coffre incrusté de nacre. Quelqu’un avait forcé la serrure et il ne contenait plus une seule pièce de monnaie. »

Les phrases finales, alourdies de pauses oratoires, se voulaient éloquentes. Unwin devina que Dunraven les avait déclamées plusieurs fois avec la même cadence et avec la même inefficacité. Il demanda, afin de simuler quelque intérêt, comment étaient morts le lion et l’esclave.

L’incorrigible voix répondit avec une sombre satisfaction :

« On leur avait également écrasé la tête. » Au bruit des pas s’ajouta le bruit de la pluie. Unwin pensa qu’ils seraient obligés de dormir dans le labyrinthe, dans la « chambre centrale » du récit et que, dans leur souvenir, ce long inconfort deviendrait une aventure. Il resta silencieux. Dunraven ne put se contenir et lui demanda, à la façon de qui réclame le paiement d’une dette :

« Cette histoire n’est-elle pas inexplicable ? » Unwin lui répondit, comme pensant à haute voix : « Je ne sais pas si elle est explicable ou inexplicable ; je sais qu’elle est mensongère. »

Dunraven se répandit en jurons et évoqua le témoignage du fils aîné du recteur (Allaby, semble-t-il, était mort) et de tous les habitants de Pentreath. Non moins étonné que Dunraven, Unwin s'excusa. Le temps, dans l'obscurité, paraissait s'écouler plus lentement. Tous deux eurent peur de s'être égarés. Ils étaient très fatigués, quand une mince lueur en haut leur fit voir les premières marches d'un escalier étroit. Ils montèrent et parvinrent à une habitation ronde et à demi ruinée. Il ne restait que deux traces de l'épouvante du malheureux roi : l'étroite fenêtre qui dominait le plateau et la mer, et sur le sol une trappe qui s'ouvrait sur l'escalier. Bien que spacieuse la chambre ressemblait beaucoup à une cellule de prison.

Cédant moins à la pluie qu'au désir d'avoir plus tard de quoi se souvenir et raconter, les deux amis passèrent la nuit dans le labyrinthe. Le mathématicien dormit tranquillement mais non le poète, poursuivi par des vers que sa raison estimait détestables :

Faceless the sultry and overpowering lion,
Faceless the stricken slave, faceless the king.

Unwin croyait que l'histoire de la mort du Bokhari ne l'avait pas intéressé. Il se réveilla cependant avec la conviction d'avoir déchiffré l'énigme. Toute la journée, il fut préoccupé et insociable, combinant et recombinant les pièces du puzzle. Trois ou quatre nuits plus tard, il donna rendez-vous à Dunraven dans une brasserie de Londres et lui dit les mots suivants (ou d'autres semblables) :

« En Cornouailles, j'ai affirmé que l'histoire que tu m'as racontée était un mensonge. Les *faits* étaient vrais ou pouvaient l'être, mais, racontés comme tu l'as fait, ils constituaient, de façon évidente, autant de mensonges. Je commencerai par le plus grand mensonge : l'incroyable labyrinthe. Aucun fugitif ne se cache dans un labyrinthe. Il ne construit pas un labyrinthe sur un endroit élevé de la

côte, surtout un labyrinthe cramoisi que tous les marins aperçoivent de loin. Il n'est pas nécessaire de construire un labyrinthe quand l'Univers déjà en est un. Pour qui veut vraiment se cacher, Londres est un meilleur labyrinthe qu'un observatoire où conduisent tous les couloirs d'un édifice. La sage réflexion que je te soumets présentement m'éclaira l'autre nuit, quand nous entendions pleuvoir sur le labyrinthe en attendant le sommeil. Averti et réconforté par elle, je choisis d'oublier tes absurdités et de penser à quelque chose de sensé.

À la théorie des ensembles ou à la quatrième dimension de l'espace, proposa Dunraven.

Non, dit Unwin sérieusement, j'ai pensé au labyrinthe de Crète. Un labyrinthe dont le centre était un homme à tête de taureau. »

Dunraven, expert en romans policiers, pensa que la solution du mystère était toujours inférieure au mystère lui-même. Le mystère relève du surnaturel et même du divin ; la solution, de la prestidigitation. Pour différer l'inévitable, il objecta :

« Le Minotaure a une tête de taureau sur les monnaies et sur les bas-reliefs. Dante l'imagina au contraire avec un corps de taureau et une tête d'homme.

Cette version me convient aussi, consentit Unwin. L'important est la correspondance de la maison monstrueuse avec l'habitant monstrueux. Le Minotaure justifie, et au-delà, l'existence du labyrinthe. Personne ne dirait la même chose d'une menace perçue en rêve. Une fois évoquée l'image du Minotaure (évocation fatale dès qu'il y a labyrinthe), le problème était virtuellement résolu. Toutefois, je confesse que je n'ai pas compris que cette antique image m'apportait la clé du mystère, si bien qu'il fut nécessaire que ton récit me fournisse un symbole plus précis : la toile d'araignée.

La toile d'araignée, répéta, perplexe, Dunraven.

Oui, il ne m’étonnerait pas que la toile d’araignée, j’entends la forme universelle de la toile d’araignée, ou, pour parler clairement, la toile d’araignée de Platon, eût suggéré son crime à l’assassin (parce qu’il y a un assassin). Tu te souviens que el Bokhari rêva dans un tombeau d’un réseau de serpents et qu’il découvrit à son réveil qu’une toile d’araignée lui avait suggéré ce songe. Reportons-nous à la nuit où el Bokhari rêva d’un réseau : le roi vaincu, le vizir et l’esclave fuient à travers le désert avec un trésor. Ils se réfugient dans un tombeau. Le vizir s’endort. De qui nous savons qu’il est un lâche. Le roi ne dort pas. De qui nous savons qu’il est brave. Le roi, pour ne pas partager le trésor avec le vizir, le tue d’un coup de couteau. Plus tard, le fantôme du vizir le menace dans un rêve. Tout cela est incroyable. La nuit fatale, c’est le roi, le vaillant, qui dormit, et Saïd, le peureux, qui resta éveillé. Dormir est se distraire de l’univers et la distraction est difficile à qui se sait poursuivi avec des épées nues. Le ministre avide s’inclina sur le sommeil de son roi : il pensa à le tuer. Peut-être joua-t-il avec le poignard. Mais il n’osa pas. Il appela l’esclave. Ils cachèrent une partie du trésor dans la tombe et s’en furent à Suakin, puis en Angleterre. Ce n’est pas pour se cacher du Bokhari, mais pour l’attirer et le tuer, qu’il construisit en face de la mer le haut labyrinthe de murs rouges. Il savait que les navires porteraient jusqu’aux ports de Nubie la renommée de l’homme cuivré, de l’esclave et du lion, et que, tôt ou tard, el Bokhari viendrait le chercher dans son labyrinthe. Le piège attendait au terme du dernier corridor du dédale. El Bokhari méprisait Saïd infiniment. Il ne s’abaisserait pas à prendre la moindre précaution. Le jour tant attendu arriva. Abenhacan débarqua en Angleterre, il atteignit la porte du labyrinthe, battit les corridors aveugles, et peut-être gravissait-il les premières marches de l’escalier quand son vizir le tua – je suppose, d’une balle – depuis la trappe. L’esclave dut tuer le lion et une autre balle dut tuer l’esclave. Ensuite, Saïd écrasa les trois

têtes avec une pierre. Il fut obligé d'agir ainsi. Un seul mort avec la tête écrasée aurait posé un problème d'identité. Mais le fauve, le nègre et le roi formaient une série : étant donné les deux premiers termes, chacun ferait la même hypothèse pour le troisième. Il n'est pas étonnant que Saïd ait été dominé par la terreur quand il parla avec Allaby : il venait de commettre son horrible forfait et se disposait à quitter l'Angleterre pour récupérer le trésor. »

Un silence pensif ou incrédule suivit le discours d'Unwin. Dunraven demanda un autre pot de bière avant de répondre.

« Je consens, dit-il, que mon Abenhacan soit Saïd. De telles métamorphoses, me diras-tu, sont des ruses classiques dans un pareil genre. Ce sont de véritables *conventions.* Le lecteur exige qu'on les observe. Mais il m'est difficile d'admettre qu'une partie du trésor soit restée au Soudan. Souviens-toi que Saïd fuyait le roi et les ennemis du roi. Il m'est plus facile de l'imaginer volant tout le trésor que s'attardant à en enterrer une partie. Peut-être n'a-t-on pas trouvé de pièces parce qu'il ne restait plus de pièces. Les maçons avaient épuisé une abondance qui, à la différence de l'or rouge des Nibelungen, n'était pas infinie. Nous aurions aussi Abenhacan traversant la mer pour réclamer un trésor dilapidé.

— Dilapidé ? Non, dit Unwin. Dépensé pour aménager sur la terre des Infidèles un énorme piège circulaire en brique, destiné à le capturer et à l'anéantir. Saïd, si ta conjecture est correcte, agit poussé par la haine et par la peur, non par l'avidité. Il vola le trésor et il comprit ensuite que le trésor n'était pas l'essentiel pour lui. L'essentiel était la mort d'Abenhacan. Il simula d'être Abenhacan, tua Abenhacan et, finalement, *fut Abenhacan.*

— Oui, confirma Dunraven, il fut un vagabond qui, avant d'être personne dans la mort, a dû se souvenir d'avoir un jour été un roi ou d'avoir fait semblant d'être un roi. »

(Traduit par Roger Caillois.)

Les Deux Rois et les Deux Labyrinthes

(Ceci est l'histoire que le recteur lut en chaire.)

Les hommes dignes de foi racontent (mais Allah sait davantage) qu'en les premiers jours du monde, il y eut un roi des îles de Babylonie qui réunit ses architectes et ses mages et qui leur ordonna de construire un labyrinthe si complexe et si subtil que les hommes les plus sages ne s'aventureraient pas à y entrer et que ceux qui y entreraient s'y perdraient. Cet ouvrage était un scandale, car la confusion et l'émerveillement, opérations réservées à Dieu, ne conviennent point aux hommes. Avec le temps, un roi des Arabes vint à la cour et le roi de Babylonie (pour se moquer de la simplicité de son hôte) le fit entrer dans le labyrinthe où il erra, outragé et confondu, jusqu'à la tombée de la nuit. Alors il implora le secours de Dieu et trouva la porte. Ses lèvres ne proférèrent aucune plainte, mais il dit au roi de Babylonie qu'il possédait en Arabie un meilleur labyrinthe et qu'avec la permission de Dieu, il le lui ferait connaître quelque jour. Puis il rentra en Arabie, réunit ses capitaines et ses lieutenants et dévasta le royaume de Babylonie avec tant de bonheur qu'il renversa les forteresses, détruisit les armées et fit prisonnier le roi. Il l'attacha au dos d'un chameau rapide et l'emmena en plein désert. Ils chevauchèrent trois jours avant qu'il dise : « Ô Roi du Temps, Substance et Chiffre du Siècle ! En Babylonie, tu as voulu me perdre dans un labyrinthe de bronze aux innombrables escaliers, murs et portes. Maintenant, le Tout-Puissant a voulu que je montre le mien, où il n'y a ni escaliers à gravir, ni portes à forcer, ni murs qui empêchent de passer. »

Il le détacha et l'abandonna au cœur du désert, où il mourut de faim et de soif. La gloire soit à Celui qui ne meurt pas.

(Traduit par Roger Caillois.)

L’Attente

La voiture le déposa au n° 4004 de cette rue du Nord-Est. Neuf heures du matin n’avaient pas encore sonné ; l’homme remarqua avec satisfaction les platanes souillés, le carré de terre au pied de chacun d’eux, les maisons bourgeoises à petit balcon, la pharmacie contiguë, les losanges ternis de la boutique du marchand de couleurs et de la quincaillerie. De l’autre côté du trottoir d’en face, s’élevait une longue muraille sans ouvertures ; plus loin, le soleil réverbérait sur des serres. L’homme se dit en lui-même que ces choses (maintenant arbitraires et fortuites et sans ordre déterminé, comme celles qu’on voit dans les rêves) deviendraient avec le temps, si Dieu voulait, immuables, nécessaires et familières. À la devanture de la pharmacie, on lisait en lettres de faïence : *Breslauer.* Les Juifs étaient en train d’évincer les Italiens, qui avaient évincé les créoles. Cela valait mieux ainsi, l’homme préférait ne pas fréquenter des gens de sa race.

Le cocher l’aida à descendre la malle ; une femme à l’air distrait ou las ouvrit enfin la porte. Du haut de son siège, le cocher rendit à son client une pièce de monnaie, un *vintén* uruguayen, que celui-ci avait dans sa poche depuis la nuit passée à l’hôtel Melo. L’homme lui remit quarante centimes tout en pensant : « J’ai le devoir de faire en sorte que tout le monde m’oublie. J’ai commis deux erreurs : j’ai donné une pièce d’un autre pays et j’ai laissé voir que j’attachais de l’importance à cette méprise. »

Précédé par la femme, il traversa le vestibule et le premier patio. La chambre qu’on lui avait réservée donnait, heureusement, sur le second. Le lit était en fer et l’artisan l’avait déformé en courbes fantastiques qui figuraient des branches et des pampres ; il y avait une haute armoire à

linge de pin, une table de chevet, un rayonnage avec des livres à ras du sol, deux chaises dépareillées et une table de toilette avec une cuvette, un pot à eau, un porte-savon et une dame-jeanne en verre trouble. Une carte de la province de Buenos Aires et un crucifix ornaient les murs ; le papier était cramoisi, avec de grands paons à la queue déployée en guise de motif. La seule porte donnait sur le patio. Il fallut changer l'emplacement des chaises pour faire place à la malle. Le locataire donna pour tout son acquiescement ; lorsque la femme lui demanda son nom, il répondit Villari, non comme secret défi, non pour amoindrir une humiliation qu'en vérité il n'éprouvait pas, mais parce que ce nom le tourmentait, parce qu'il lui avait été impossible de penser à un autre. Il ne fut certes pas séduit par l'erreur littéraire qui consiste à croire que ce peut être une ruse d'assumer le nom de son ennemi.

Au début, M. Villari ne quittait jamais la maison ; au bout de quelques semaines, il prit l'habitude de sortir un instant, à la tombée de la nuit. Un soir, il entra au cinéma qui se trouvait trois pâtés de maisons plus loin. Il ne s'assit jamais en deçà du dernier rang ; il se levait toujours un peu avant la fin de la représentation. Il vit des histoires tragiques de bas-fonds ; elles renfermaient certainement des erreurs, des images, que l'on pouvait retrouver dans sa propre vie ; Villari ne les remarqua pas parce que l'idée d'une coïncidence entre l'art et la réalité lui était étrangère. Il essayait docilement d'aimer les choses ; il voulait devancer l'intention avec laquelle on les lui montrait. À la différence de ceux qui ont lu des romans, il ne se voyait jamais lui-même comme un personnage de l'art.

Il ne reçut jamais une lettre, même pas une circulaire, mais il lisait avec un vague espoir une des rubriques du journal. Tard dans la journée, il appuyait contre la porte une des chaises et buvait son maté avec sérieux, les yeux fixés sur le liseron du mur de la maison à étages voisine.

Des années de solitude lui avaient appris que les jours, dans la mémoire, tendent à se confondre, mais qu'il n'y a pas un seul jour, même pas de prison ou d'hôpital, qui ne réserve des surprises, qui ne soit par transparence un réseau de menues surprises. Au cours d'autres réclusions il avait cédé à la tentation de compter les jours et les heures, mais cette réclusion-ci était différente, parce qu'elle n'avait pas de fin – à moins que le journal n'annonçât un beau matin la mort d'Alejandro Villari. Il était possible aussi que Villari fût déjà mort et alors cette vie était un songe. Cette possibilité l'inquiétait, parce qu'il ne put comprendre si elle ressemblait au soulagement ou au malheur ; il se dit qu'elle était absurde et il la repoussa. En des jours lointains, moins lointains par la course du temps que par deux ou trois faits irrévocables, il avait désiré bien des choses, d'un amour sans scrupule ; cette volonté puissante, qui avait provoqué la haine des hommes et l'amour de certaines femmes, ne convoitait plus des choses particulières : son seul désir était de durer, de ne pas finir. Le goût du maté, le goût du tabac noir, le fil d'ombre croissant qui gagnait le patio, suffisaient à le stimuler.

Il y avait dans la maison un vieux chien-loup. Villari lia amitié avec lui. Il lui parlait en espagnol, en italien, et avec le peu de mots qu'il se rappelait encore du dialecte rustique de son enfance. Villari essayait de vivre uniquement dans le présent, sans retours en arrière ni anticipations ; les premiers lui importaient moins que les dernières. Il crut percevoir obscurément que le passé est la substance dont le temps est fait ; c'est pourquoi celui-ci se transforme aussitôt en passé. Certains jours, son tourment eut le visage du bonheur ; en de tels moments, il n'était guère plus complexe que le chien.

Une nuit, une intime décharge de douleur au fond de la bouche le laissa consterné et pantelant. Cet horrible miracle se renouvela au bout de quelques minutes et de nouveau vers l'aube. Le lendemain, Villari envoya chercher

une voiture qui le déposa devant un cabinet dentaire du quartier du marché du *Once.* Là on lui arracha la dent. En cette passe, il ne fut ni plus lâche ni plus calme que d'autres personnes.

Un autre soir, en rentrant du cinéma, il sentit qu'on le bousculait. Il dévisagea l'insolent avec colère, avec indignation, et un soulagement secret. Il lui cracha à la face une injure grossière ; l'autre, stupéfait, balbutia une excuse. C'était un homme grand, jeune, aux cheveux foncés, accompagné par une femme de type allemand ; cette nuit-là, Villari se répéta qu'il ne les connaissait pas. Cependant, quatre ou cinq jours passèrent avant qu'il ne sortît dans la rue.

Parmi les livres des rayons il y avait une *Divina Commedia*, avec le vieux commentaire d'Andreoli. Poussé moins par la curiosité que par un sentiment de devoir, Villari s'attaqua à la lecture de cette œuvre capitale ; avant les repas, il lisait un chant, puis, rigoureusement dans l'ordre, les notes. Il ne jugea pas invraisemblables ou excessives les peines infernales et ne pensa pas que Dante l'aurait condamné au dernier cercle, où les dents d'Ugolino rongent sans fin la nuque de Ruggieri.

Les paons du papier cramoisi semblaient destinés à nourrir des cauchemars tenaces, mais M. Villari ne rêva jamais à une tonnelle monstrueuse faite d'inextricables oiseaux vivants. À l'aube, il faisait un rêve dont le thème était toujours le même, mais dont les circonstances changeaient. Deux hommes et Villari entraient revolver au poing dans la chambre ou l'attaquaient à la sortie du cinéma, ou bien encore tous trois étaient à la fois l'inconnu qui l'avait bousculé, ou ils attendaient tristement dans le patio et ne semblaient pas le reconnaître. À la fin du rêve, il prenait son revolver dans le tiroir de la table de chevet (il y gardait en effet un revolver) et le déchargeait contre les hommes. Le fracas de l'arme le réveillait, mais ce n'était

jamais qu'un rêve et dans un autre rêve l'attaque se renouvelait et dans un autre il devait encore les tuer.

Un trouble matin du mois de juillet, la présence d'inconnus (non le bruit de la porte quand on l'ouvrit) l'éveilla. Grands dans la pénombre de la pièce, curieusement simplifiés par la pénombre (ils avaient toujours été plus clairs dans les rêves que la peur inspirait), vigilants, immobiles et patients, les yeux baissés comme si le poids des armes les eût courbés, Alejandro Villari et un inconnu l'avaient enfin rejoint. D'un signe il leur demanda d'attendre et se tourna contre le mur, comme s'il avait repris le fil de son sommeil. Agit-il ainsi pour éveiller la pitié de ceux qui le tuèrent, ou parce qu'il est moins dur de subir un événement épouvantable que de l'imaginer et de l'attendre infiniment, ou – et c'est peut-être le plus vraisemblable – pour que les assassins fussent un rêve, comme ils l'avaient été tant de fois, dans ce même lieu, à la même heure ?

Il était dans cette atmosphère irréelle quand la décharge l'anéantit.

(Traduit par René L.- F. Durand.)

L’Homme sur le Seuil

Bioy Casares rapporta de Londres un curieux poignard à lame triangulaire et à poignée en forme de H ; notre ami Christopher Dewey, du British Council, dit que ces sortes d’armes étaient d’un usage courant en Hindoustan. Cette affirmation l’encouragea à ajouter qu’il avait travaillé dans ce pays, entre les deux guerres (*Ultra Auroram et Gangem,* dit-il en latin, si mes souvenirs sont bons, en récitant de façon erronée un vers de Juvénal). De toutes les histoires qu’il raconta cette nuit-là, je m’enhardis à reconstituer la suivante. Mon texte sera fidèle : qu’Allah me délivre de la tentation d’ajouter de brefs traits circonstanciels ou d’aggraver, avec des interpolations de Kipling, l’allure exotique du récit. Celui-ci, d’autre part, a une antique et naïve saveur qu’il serait dommage de perdre, celle peut-être des *Mille et Une Nuits.*

« L’exactitude géographique des faits que je vais rapporter a peu d’importance. En outre, quelle précision gardent à Buenos Aires les noms de Amritsar ou de Udh ? Qu’il me suffise donc de dire qu’en ce temps-là il y eut des troubles dans une ville musulmane et que le gouvernement central envoya un homme fort pour rétablir l’ordre. Cet homme était écossais, d’un illustre clan de guerriers, et portait dans le sang une tradition de violence. Je ne le vis qu’une seule fois, mais je n’oublierai jamais les cheveux très noirs, les pommettes saillantes, le nez avide et les lèvres, les larges épaules, la forte carrure de Viking. Il portera ce soir, dans mon histoire, le nom de David Alexander Glencairn ; ces deux noms lui conviennent, car ils furent ceux des rois qui gouvernèrent avec un sceptre de fer. David Alexander Glencairn (je devrai m’habituer à l’appeler ainsi) était, je le crains, un homme redouté ; la simple annonce de sa venue

suffit à apaiser la ville. Cela ne l'empêcha pas de décréter diverses mesures énergiques. Quelques années passèrent. La ville et le district étaient en paix : sikhs et musulmans avaient renoncé à leurs discordes d'antan et tout à coup Glencairn disparut. Naturellement les bruits selon lesquels on l'avait séquestré ou tué ne manquèrent pas.

J'appris ces choses par mon chef, car la censure était stricte et les journaux ne commentèrent pas (ils n'enregistrèrent même pas, s'il m'en souvient bien) la disparition de Glencairn. Un proverbe dit que l'Inde est plus grande que le monde : Glencairn, sans doute tout-puissant dans la ville que lui avait destinée une signature au bas d'un décret, était un simple numéro dans les engrenages de l'administration de l'Empire. Les recherches de la police locale furent complètement inutiles –, mon chef pensa qu'un particulier pourrait inspirer moins de défiance et obtenir plus de succès. Trois ou quatre jours plus tard (les distances en Inde sont considérables), je déambulais sans trop d'espoir dans les rues de la sombre ville qui avait escamoté un homme.

Je sentis, presque immédiatement, l'omniprésence d'une conjuration pour cacher le sort de Glencairn. *Il n'y a personne en cette ville* (me dis-je) *qui ne connaisse le secret et qui n'ait juré de le garder.* La plupart des gens interrogés affichaient une ignorance sans limites ; ils ne savaient qui était Glencairn, ne l'avaient jamais vu, n'avaient jamais entendu parler de lui. D'autres, en revanche, l'avaient aperçu il y avait un quart d'heure en train de parler à Un Tel, et ils m'accompagnaient même à la maison où ils étaient entrés tous les deux, et dans laquelle on ne savait rien d'eux, d'où ils venaient de sortir à l'instant. Il m'arriva de flanquer mon poing dans la figure de l'un de ces menteurs trop précis. Les témoins approuvèrent un geste qui me soulageait et inventèrent d'autres impostures. Je n'en crus rien, mais ne me hasardai pas à ne pas en tenir compte. Un après-midi on me remit

une enveloppe avec une bande de papier sur laquelle était mentionnée une adresse…

Le soleil était à son déclin lorsque j'arrivai. Le quartier était populeux et modeste ; la maison était très basse ; du trottoir, j'entrevis une suite de patios au sol de terre et vers le fond une clarté. Dans le dernier patio on célébrait je ne sais quelle fête musulmane ; un aveugle entra avec un luth de bois rougeâtre.

À mes pieds, immobile comme un objet, s'accroupissait sur le seuil un homme très vieux. Je vais le décrire, car il est, dans cette histoire, une pièce essentielle. Le grand âge l'avait usé et poli comme les eaux font d'une pierre ou les générations humaines d'un adage. Il était couvert de longs haillons, c'est du moins ce qu'il me sembla, et le turban qui était enroulé autour de sa tête n'était lui aussi qu'un lambeau. Dans le crépuscule, il leva vers moi un visage foncé et une barbe très blanche. Je lui parlai sans préambule (car j'avais désormais perdu tout espoir) de David Alexander Glencairn. Il ne me comprit pas (peut-être ne m'entendit-il pas) et je dus expliquer que Glencairn était juge et que je le recherchais. En disant ces mots, je sentis combien il était dérisoire d'interroger cet homme d'une autre époque, pour qui le présent n'était guère qu'une rumeur indéfinie. *Cet homme*, pensai-je, *pourrait donner des nouvelles de la Révolte ou d'Akbar mais non de Glencairn.* Ce qu'il me dit confirma ce soupçon.

— Un juge ! articula-t-il avec un faible étonnement. Un juge qui a disparu et que l'on recherche. Le fait s'est produit quand j'étais enfant. J'ignore les dates, mais Nikal Seyn (Nicholson) n'était pas encore mort devant la muraille de Delhi. Le temps qui s'est écoulé reste dans la mémoire ; je suis certainement capable de me rappeler ce qui s'est passé à l'époque. Dieu avait permis, en sa colère, que les gens se corrompissent ; la malédiction, l'imposture et le vol étaient sur toutes les lèvres. Toutefois, la perversité n'était pas générale, et quand on publia que la reine allait envoyer

un homme qui appliquerait en ce pays la loi d'Angleterre, les moins mauvais se réjouirent, parce qu'ils avaient compris que la loi vaut mieux que le désordre. Le chrétien arriva et il ne tarda pas à commettre des prévarications, à opprimer le peuple, à couvrir des crimes abominables et à vendre des arrêts. Nous ne l'accusâmes pas, au début ; la justice anglaise qu'il appliquait n'était connue de personne et les abus apparents du nouveau juge répondaient peut-être à des raisons valables et secrètes. *Tout doit avoir sa justification dans son livre*, voulions-nous croire, mais il faisait trop penser à tous les mauvais juges du monde, et nous dûmes finalement admettre que c'était tout simplement un chenapan. Il se transforma en tyran et les pauvres gens (pour se venger de l'espoir illusoire qu'ils avaient mis en lui) caressèrent l'idée de le séquestrer et de lui faire un procès. Les paroles ne suffisent pas ; des intentions ils durent passer aux actes. Personne, peut-être, hors de très naïfs ou de très jeunes, ne crut que ce dessein téméraire pourrait être exécuté, mais des milliers de sikhs et de musulmans tinrent parole et exécutèrent un jour, pleins d'incrédulité, ce qui avait semblé impossible à chacun d'eux. Ils séquestrèrent le juge et lui donnèrent pour prison une ferme dans un faubourg écarté. Ensuite, ils se concertèrent avec les individus qu'il avait lésés, ou en certains cas avec les orphelins et les veuves, car l'épée du bourreau n'était pas restée en repos pendant ces années-là. Enfin, et ce fut peut-être le plus difficile, ils cherchèrent et nommèrent un juge pour juger le juge.

Ici, il fut interrompu par des femmes qui entraient dans la maison.

Puis il poursuivit, lentement :

— On dit qu'il n'existe pas de génération d'où ne sortent quatre hommes intègres qui étayent secrètement l'univers et le justifient devant le Seigneur : un de ces hommes aurait été le juge le plus parfait. Mais où les trouver, s'ils errent de par le monde dans l'anonymat, s'ils ne sont pas reconnus

quand on les rencontre et si eux-mêmes ignorent le haut ministère dont ils sont chargés ? Quelqu'un alors argua que si le destin nous interdisait les sages, il fallait rechercher les fous. Cette opinion prévalut. Disciples du Coran, docteurs de la loi, sikhs qui portent le nom de lions et adorent un seul Dieu, Hindous qui adorent des foules de dieux, moines de Mahavira qui enseignent que la forme de l'univers est celle d'un homme aux jambes écartées, adorateurs du feu et Juifs noirs, composèrent le tribunal, mais l'ultime arrêt fut confié à l'arbitrage d'un fou.

Ici, il fut interrompu par des gens qui abandonnaient la fête.

D'un fou, répéta-t-il, pour que la sagesse de Dieu parlât par sa bouche et couvrît de honte l'orgueil des hommes. Son nom est oublié ou on ne l'a jamais su, mais il allait tout nu dans les rues, ou couvert de haillons, se comptant les doigts avec le pouce et se moquant des arbres.

Mon bon sens se révolta. Je dis que confier la décision à un fou était invalider le procès.

L'accusé accepta le juge (telle fut la réponse). Il comprit peut-être qu'étant donné le danger que courraient les conjurés s'il recouvrait la liberté, c'est seulement d'un fou qu'il pouvait ne pas attendre un arrêt de mort. J'ai entendu dire qu'il rit quand on lui dit qui était le juge. Le procès se prolongea des jours et des nuits durant, en raison du grand nombre de témoins.

Il se tut. Un souci le préoccupait. Pour dire quelque chose, je demandai combien de jours.

Dix-neuf au moins, répliqua-t-il.

Des gens qui s'en allaient de la fête l'interrompirent de nouveau ; le vin est interdit aux musulmans, mais les visages et les voix semblaient ceux d'ivrognes. L'un d'eux lui cria quelque chose au passage.

Dix-neuf jours juste, rectifia-t-il. Le chien infidèle écouta l'arrêt, et le couteau s'acharna sur sa gorge.

Il parlait avec une joyeuse férocité. Il termina l’histoire sur un autre ton :

Il mourut sans peur ; chez les plus vils il y a un certain courage.

Où s’est passé ce que tu as raconté ? lui demandai-je. Dans une ferme ?

Pour la première fois il me regarda dans les yeux. Puis il déclara lentement, en mesurant ses mots :

J’ai dit qu’on le mit en prison dans une ferme, non qu’on l’y jugea. C’est dans cette ville qu’on le jugea : dans une maison ordinaire, comme celle-ci. Une maison ne peut pas différer d’une autre : ce qui importe c’est de savoir si elle est construite en enfer ou dans le ciel.

Je lui demandai quel avait été le sort des conjurés.

Je ne sais pas, me dit-il avec patience. Ces choses arrivèrent et furent oubliées il y a déjà de nombreuses années. Les hommes les condamnèrent peut-être, non Dieu.

Cela dit, il se leva. Je sentis que par ces paroles il prenait congé de moi et que dès cet instant j’avais cessé d’exister pour lui. Une foule faite d’hommes et de femmes de toutes les nations du Punjab se déversa sur nous en priant et chantant et nous submergea presque : je fus effrayé de voir que tant de monde pût sortir de patios si étroits qui n’étaient guère plus étendus que de longs vestibules. D’autres sortaient des maisons du voisinage ; ils avaient certainement sauté les murs de clôture… Je me frayai un chemin à force de bourrades et d’imprécations. Dans le dernier patio je croisai un homme nu, couronné de fleurs jaunes, que tout le monde embrassait et fêtait, et qui portait une épée à la main. L’épée était souillée, parce qu’il avait exécuté Glencairn, dont je trouvai le cadavre mutilé dans les écuries du fond. »

(Traduit par René L.- F. Durand.)

L’Aleph

O God. I could be bounded in a nutshell
and count myself King at infinite space.
Hamlet, II*, 2*

But they will teach us that Eternity is the Standing
still of the Present Time, a *Nuncstans* (as the Schools call
it) ;
which neither they, nor any else understand no
more than they would a *Hicstans* for an
Infinite greatnesse of Place.

Leviathan, IV*, 46*

La brûlante matinée de février au cours de laquelle mourut Beatriz Viterbo, après une impérieuse agonie qui pas un seul instant ne se rabaissa au sentimentalisme ni à la peur, je remarquai que sur les porte-affiches en fer de la place de la Constitution on avait renouvelé je ne sais quelle annonce de cigarettes de tabac blond ; le fait me peina, car je compris que l’incessant et vaste univers s’éloignait d’elle désormais et que ce changement était le premier d’une série indéfinie. L’univers changera mais pas moi, pensai-je avec une mélancolique vanité ; en de certaines occasions, je le sais, ma vaine passion l’avait exaspérée ; morte, je pouvais me consacrer à sa mémoire, sans espoir mais aussi sans humiliation. Je considérai que le 30 avril était son anniversaire ; rendre visite ce jour-là à la maison de la rue Garay pour saluer son père et Carlos Argentino Daneri, son cousin germain, était un geste courtois, irréprochable, peut-être indispensable. J’attendrais de nouveau, dans la pénombre du petit salon bourré d’objets, j’étudierais de

nouveau les détails de ses nombreux portraits. Beatriz Viterbo de profil, en couleurs ; Beatriz avec un loup, lors des fêtes de carnaval de 1921 ; la première communion de Beatriz ; Beatriz, le jour de son mariage avec Roberto Alessandri ; Beatriz, peu après le divorce, à un déjeuner du Club Hippique ; Beatriz à Quilmes, avec Délia San Marco Porcel et Carlos Argentino ; Beatriz avec le pékinois que lui avait offert Villegas Haedo ; Beatriz de face et de trois quarts, souriant, la main sur le menton… Je ne serais pas obligé, comme d'autres fois, de justifier ma présence avec de modestes cadeaux de livres : livres dont j'avais appris finalement à couper les pages pour ne pas constater, quelques mois plus tard, qu'ils étaient intacts.

Beatriz Viterbo mourut en 1929 ; depuis lors, je n'ai pas laissé passer un 30 avril sans retourner chez elle. J'arrivais en général à sept heures et quart et je restais environ vingt-cinq minutes ; tous les ans je faisais mon apparition un peu plus tard et je restais un moment de plus ; en 1933, une pluie torrentielle me favorisa : on dut m'inviter à dîner. Naturellement je ne négligeai pas ce bon précédent ; en 1934, j'arrivai après huit heures, en apportant un gâteau de Santa Fe ; avec un parfait naturel, je restai pour dîner. Ainsi, en des anniversaires mélancoliques et vainement érotiques, je recueillis peu à peu les confidences de Carlos Argentino Daneri.

Beatriz était grande, fragile, très légèrement voûtée ; il y avait dans sa démarche (si *Voocymoron* est permis) une sorte de gracieuse gaucherie, un commencement d'extase ; Carlos Argentino est rose, fort, il a les cheveux blancs et les traits distingués. Il occupe je ne sais quelle fonction subalterne dans une bibliothèque médiocre des quartiers du Sud ; il est autoritaire, mais aussi inefficace ; il mettait à profit, jusque très récemment, les nuits et les fêtes pour rester chez lui. À deux générations de distance, l'italien et l'exubérante gesticulation italienne survivent chez lui. Son activité mentale est continue, passionnée, et complètement

insignifiante. Il abonde en analogies inutilisables et en scrupules oiseux. Il a (comme Beatriz) de belles mains grandes et effilées. Pendant quelques mois il fut obsédé par Paul Fort, moins par ses ballades que par l'idée d'une gloire irréprochable. « C'est le prince des poètes de France, répétait-il avec fatuité. Tu te tourneras en vain contre lui ; la plus empoisonnée de tes flèches ne l'atteindra pas. »

Le 30 avril 1941, je me permis d'ajouter au gâteau une bouteille de cognac du pays. Carlos Argentino le goûta, le trouva bon, et entreprit, au bout de quelques petits verres, une défense de l'homme moderne.

— Je l'évoque, dit-il avec une animation un peu inexplicable, dans son cabinet d'étude, comme qui dirait dans la tour de guet d'une ville, muni de téléphones, de télégraphes, de phonographes, d'appareils de radio, de cinémas, de lanternes magiques, de glossaires, d'horaires, de promptuaires, de bulletins…

Il fit observer que pour un homme ainsi pourvu l'acte de voyager était inutile : notre XXe siècle a transformé la fable de Mahomet et la montagne ; les montagnes, à présent, convergent sur le moderne Mahomet.

Ces idées me parurent si ineptes, son exposé si pompeux et si vain, que j'établis immédiatement un rapport entre eux et la littérature ; je lui demandai pourquoi il ne les mettait pas par écrit.

Il répondit, comme il fallait s'y attendre, qu'il l'avait déjà fait : ces idées, et d'autres non moins nouvelles, figuraient dans le Chant augurai, ou tout simplement Chant-Prologue, d'un poème auquel il travaillait depuis longtemps, sans réclame, sans bruit intempérant, en s'appuyant toujours sur ces deux supports qui s'appellent le travail et la solitude. Il ouvrait d'abord les vannes de son imagination ; puis il prenait la lime. Le poème s'intitulait *La Terre* ; il s'agissait d'une description de la planète, dans laquelle ne manquaient certes pas la digression pittoresque ni l'apostrophe élégante.

Je le priai de me lire un passage, fût-il court. Il ouvrit un tiroir de son bureau, en tira une épaisse liasse de feuilles d'un bloc-notes portant imprimé l'en-tête de la bibliothèque Jean-Christophe Lafinur, et lut avec une satisfaction sonore :

He visto, como el griego, las urbes de los hombres,
Los trabajos, los dias de varia luz, el hambre ;
No corrijo los hechos, no falseo los nombres,
Pero el voyage que narro, es… autour de ma chambre[15].

— C'est une strophe à tous points de vue intéressante, déclara-t-il. Le premier vers rallie les applaudissements du professeur, de l'académicien, de l'helléniste, sinon des érudits à la violette, secteur considérable de l'opinion ; le deuxième passe d'Homère à Hésiode (tout un hommage implicite, sur le frontispice de l'édifice flambant neuf, au père de la poésie didactique), non sans rajeunir un procédé dont l'origine se trouve dans l'écriture, l'énumération. L'amas ou l'accumulation ; le troisième – art baroque, décadent, culte épuré et fanatique de la forme ? – se compose de deux hémistiches jumeaux ; le quatrième, franchement bilingue, m'assure l'approbation sans réserve de tout esprit sensible aux incitations désinvoltes de la facétie. Je ne dirai rien de la rime rare ni de l'art savant qui me permet – sans plaisanterie ! – d'accumuler en quatre vers trois allusions érudites qui embrassent trente siècles de dense littérature : la première *à L'Odyssée,* la seconde à *Les Travaux et les Jours.* La troisième à la bagatelle immortelle que nous ont value les loisirs de la plume du Savoyard… Je comprends une fois de plus que l'art moderne requiert le baume du rire, le scherzo. Décidément, Goldoni a la parole !

Il me lut d'autres nombreuses strophes qui eurent aussi son approbation et provoquèrent un abondant

commentaire. Il n’y avait en elles rien de mémorable ; je ne les jugeai même pas sensiblement plus mauvaises que la précédente. L’application, la résignation et le hasard avaient collaboré à leur rédaction ; les vertus que Daneri leur attribuait étaient postérieures. Je compris que le travail du poète n’était pas dans la poésie ; il était dans l’invention de motifs pour rendre la poésie admirable ; naturellement, ce travail ultérieur modifiait l’œuvre pour lui, mais non pour d’autres. La diction de Daneri était extravagante ; sa gaucherie métrique l’avait empêché, sauf de rares fois, de transmettre cette extravagance au poème[16].

Une seule fois dans ma vie j’ai eu l’occasion d’examiner les quinze mille alexandrins du *Polyolbiori*, cette épopée topographique dans laquelle Michael Drayton enregistra la faune, la flore, l’hydrographie, l’histoire militaire et monastique d’Angleterre ; je suis sûr que cette production considérable mais limitée est moins fastidieuse que la vaste entreprise similaire de Carlos Argentino. Celui-ci se proposait de versifier toute la planète ; en 1941, il avait déjà terminé les passages concernant quelques hectares de l’État de Queensland, plus d’un kilomètre du cours de l’Ob, un gazomètre au nord de Veracruz, les principales maisons de commerce de la paroisse de la Conception, la villa de Mariana Cambaceres de Alvear dans la rue du 11 — Septembre, à Belgrano, et un établissement de bains turcs non loin de l’aquarium renommé de Brighton. Il me lut certains extraits laborieux de la partie australienne de son poème ; ces longs alexandrins informes étaient dépourvus de la vivacité relative de la préface. Je copie une strophe :

Sepan. A manderecha del poste rutinario

(Viviendo, claro esta, desde el Nornoroeste)
Se aburre una osamenta. — Color ? Blanquiceleste —
Que da al corral de ovejas catadura de osario[17].

— Deux audaces, cria-t-il en exultant, rachetées, entends-je marmonner, par le succès ! Je l'admets, je l'admets. L'une, l'épithète « routinier », qui exprime justement, en passant, l'inévitable ennui inhérent aux travaux pastoraux et agricoles, ennui que ni *Les Géorgiques* ni notre fameux *Don Segundo* n'ont jamais osé exprimer ainsi, pris sur le vif. L'autre, l'énergique prosaïsme « un squelette s'ennuie », que le lecteur gourmé voudra excommunier avec horreur mais qu'appréciera plus que tout le critique au goût viril. Le vers tout entier, par ailleurs, offre énormément d'intérêt. Le deuxième hémistiche engage avec le lecteur un dialogue très animé ; il devance sa vive curiosité, place une question sur ses lèvres et y répond… à l'instant. Et que me dis-tu de cette trouvaille : « blanc céleste » ? Cette expression pittoresque suggère le ciel, qui est un facteur très important du paysage australien. Sans cette évocation, les teintes de l'esquisse seraient trop sombres, et le lecteur serait tenté de fermer le volume, car son âme serait, au plus profond d'elle-même, la proie d'une incurable et noire mélancolie.

Je pris congé aux environs de minuit.

Deux dimanches plus tard, Daneri m'appela par téléphone, me semble-t-il pour la première fois de sa vie. Il me proposa de nous rencontrer à quatre heures, « pour prendre ensemble un verre de lait, au salon-bar voisin qui, grâce à l'esprit progressiste de Zunino et de Zungri – les propriétaires de ma maison, tu dois t'en souvenir ? –, a été inauguré au coin de la rue ; c'est une confiserie qu'il te faut connaître ». J'acceptai, plus résigné qu'enthousiaste. Nous trouvâmes difficilement une table ; le salon-bar, inexorablement moderne, n'était guère moins infâme que je l'avais prévu ; aux tables voisines, le public excité

mentionnait les sommes dépensées sans marchander par Zunino et Zungri. Carlos Argentino feignit d'admirer je ne sais quels élégants détails dans l'installation de la lumière (qu'il connaissait déjà certainement) et me dit avec une certaine sévérité :

— Tu dois reconnaître, bien malgré toi, que ce local peut être comparé aux plus sélects de Flores.

Il me relut ensuite quatre ou cinq pages du poème. Il les avait corrigées selon un mauvais principe de pompe verbale : là où il avait écrit d'abord « bleuté », il multipliait les « azuré », les « bleuâtre » et même les « azurin ». Le mot « laiteux » n'était pas assez vilain pour lui, dans l'impétueuse description d'une laverie de laines, il préférait « lactaire », « lactiforme », « lactescent », « lacté »... Il injuria amèrement les critiques ; puis, plus bienveillant, il les compara aux gens « qui ne disposent pas de métaux précieux ni de presses à vapeur, de laminoirs et d'acide sulfurique pour le monnayage de trésors, mais qui peuvent indiquer aux autres le lieu où se trouve un trésor ». Aussitôt après, il critiqua la manie des prologues, « dont se moqua, dans la plaisante préface du *Quichotte,* le Prince des Génies ». Il admit cependant qu'au frontispice d'un nouvel ouvrage convenait le prologue brillant, la consécration signée par un écrivain vigoureux et de poids. Il ajouta qu'il avait l'intention de publier les premiers chants de son poème. Je compris, alors, la singulière invitation par téléphone ; cet homme allait me demander de préfacer son fatras pédantesque. Ma crainte n'était pas fondée : Carlos Argentino fit remarquer, avec une admiration boudeuse, qu'il ne pensait pas se tromper en qualifiant de solide le prestige obtenu dans tous les cercles par Alvaro Melian Lafinur, homme de lettres, qui, si j'insistais, serait ravi de préfacer le poème. Pour éviter le plus impardonnable des échecs, je devais être le porte-voix de deux mérites incontestables : la perfection de la forme et la rigueur scientifique, « car ce vaste jardin de tropes, de figures, de

fioritures, ne supporte pas un seul détail que ne confirme la sévère vérité ». Il ajouta que Beatriz avait toujours passé de bons moments avec Alvaro.

J'acquiesçai longuement. Je précisais, pour plus de vraisemblance, que je ne parlerais pas le lundi suivant à Alvaro, mais le jeudi : au cours du petit dîner qui couronne d'habitude toutes les réunions du club des Écrivains (ces dîners n'existent pas, mais il est irréfutable que les réunions ont lieu le jeudi, fait que Carlos Argentino Daneri pouvait vérifier dans les journaux et qui donnait à la phrase une allure de vérité). Je dis, devinant et pénétrant à la fois ses intentions, qu'avant d'aborder le sujet du prologue je décrirais le curieux plan de l'ouvrage. Nous prîmes congé ; quand je tournai à l'angle de la rue Bernardo de Irigoyen, je fis impartialement face aux perspectives d'avenir qui se présentaient à moi : *a)* parler à Alvaro et lui dire que le cousin germain de Beatriz (cet euphémisme explicatif me permettrait de la nommer) avait écrit un poème qui semblait reculer à l'infini les possibilités de la cacophonie et du chaos ; *b)* ne pas parler à Alvaro. Je prévis, en toute lucidité, que par négligence j'opterais pour le point *b.*

À partir du vendredi à la première heure, le téléphone m'inspira de l'inquiétude. J'étais indigné par le fait que cet instrument, qui m'avait fait entendre quelquefois la voix désormais perdue de Beatriz, pût se rabaisser à être un réceptacle des lamentations inutiles et peut-être de la colère de Carlos Argentino Daneri que j'avais trompé. Il n'arriva rien heureusement – à part la rancune inévitable que m'inspira cet homme qui m'avait imposé une démarche délicate et qui ensuite m'oubliait.

Le téléphone ne m'effraya plus, mais à la fin d'octobre Carlos Argentino me parla. Il était très agité ; je ne reconnus pas sa voix, au début. Avec tristesse et avec courroux, il balbutia que ces insatiables Zunino et Zungri, sous prétexte d'agrandir encore leur énorme confiserie, allaient démolir sa maison.

— La maison de mes parents, ma maison, la vieille maison de la rue Garay ! répéta-t-il, en oubliant peut-être sa douleur dans la mélopée de la phrase.

Il ne fut pas très difficile de partager son angoisse. Après la quarantaine, tout changement est un symbole détestable du temps qui passe ; et puis, il s'agissait d'une maison qui, pour moi, ne cessait de parler de Beatriz. Je voulus éclaircir ce trait fort délicat ; mon interlocuteur ne m'entendit pas. Il dit que si Zunino et Zungri persistaient dans leur absurde intention, le docteur Zunni, son avocat, leur demanderait des dommages et intérêts et les obligerait à verser cent mille pesos.

Le nom de Zunni m'impressionna ; son cabinet, à Caseros et Tacuari, est d'une sévérité proverbiale. Je demandai s'il s'était chargé de l'affaire. Daneri dit qu'il lui parlerait cet après-midi même ! Il hésita, et de la voix neutre, impersonnelle, dont nous nous servons pour confier quelque chose de très intime, il dit que pour terminer le poème la maison lui était indispensable, car dans un angle de la cave il y avait un Aleph. Il précisa qu'un Aleph est l'un des points de l'espace qui contient tous les points.

Il se trouve sous la salle à manger, expliqua-t-il, s'exprimant plus faiblement à cause de son angoisse. Il est à moi, il est à moi ; je l'ai découvert quand j'étais petit, avant d'aller à l'école. L'escalier de la cave est raide, mes oncles m'avaient défendu d'y descendre, mais quelqu'un dit qu'il y avait là tout un monde. Il voulait parler, je l'appris plus tard, d'une malle, mais je compris qu'il y avait tout un monde. Je descendis secrètement, roulai dans l'escalier interdit, tombai. Quand j'ouvris les yeux, je vis l'Aleph.

L'Aleph ? répétai-je.

Oui, le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus de tous les angles. Je ne révélai ma découverte à personne, mais je revins. L'enfant ne pouvait pas comprendre que ce privilège lui avait été accordé pour que l'homme burinât un jour le poème !

« Zunino et Zungri ne me dépouilleront pas, non, mille fois non ! Code en main, le docteur Zunni prouvera que mon Aleph est inaliénable.

J'essayai de raisonner.

Mais la cave n'est-elle pas très sombre ?

La vérité ne pénètre pas dans un esprit rétif. Si tous les lieux de la terre sont dans l'Aleph, il y aura aussi toutes les lampes, toutes les sources de lumière.

J'irai le voir immédiatement.

Je coupai, avant qu'il ait pu me dire qu'il ne m'y autorisait pas. La connaissance d'un fait suffit pour percevoir sur-le-champ une suite de traits qui le confirment, insoupçonnés auparavant ; je m'étonnai de ne pas avoir compris jusque-là que Carlos Argentino était un fou. Tous ces Viterbo, d'ailleurs… Beatriz (je le répète moi-même fréquemment) était une femme, une enfant d'une clairvoyance presque implacable, mais il y avait en elle des négligences, des distractions, des dédains, de véritables cruautés qui peut-être demandaient une explication pathologique. La folie de Carlos Argentino me combla d'un bonheur pervers ; dans notre for intérieur nous nous étions toujours détestés.

Arrivé rue Garay, la bonne me pria de bien vouloir attendre. Monsieur était, comme toujours, à la cave, en train de révéler des photographies. Près du vase sans une fleur, sur le piano oublié, le grand portrait de Beatriz, gauchement peint, souriait, plus irréel qu'anachronique. Personne ne pouvait nous voir ; dans un élan désespéré de tendresse, je m'approchai du portrait et lui dis :

Beatriz, Beatriz Elena, Beatriz Elena Viterbo, Beatriz chérie, Beatriz à jamais perdue, c'est moi, Borges.

Carlos entra peu après. Il parla sèchement ; je compris qu'il n'était pas capable d'une autre pensée que de la perte de l'Aleph.

Un petit verre de ce pseudo-cognac, ordonna-t-il, et tu te fourreras dans la cave. Tu sais, le décubitus dorsal est

indispensable. De même que l'obscurité, l'immobilité, une certaine accommodation de l'œil. Tu te coucheras sur le pavé et regarderas fixement la dix-neuvième marche de cet escalier opportun. Je m'en vais, je baisse la trappe et tu restes seul. Au bout de quelques minutes, tu verras l'Aleph. Le microcosme d'alchimistes et de cabalistes, notre ami concret, proverbial, le *multum in parvo.*

Une fois dans la salle à manger il ajouta :

Naturellement, si tu ne le vois pas, ton incapacité n'annule pas mon témoignage… Descends ; d'ici peu tu pourras engager un dialogue avec *toutes* les images de Beatriz.

Je descendis rapidement, car j'en avais assez de ses paroles futiles. La cave, guère plus large que l'escalier, ressemblait beaucoup à un puits. Je cherchai vainement du regard la malle dont Carlos Argentino m'avait parlé. Des caisses remplies de bouteilles et des sacs en toile embarrassaient l'un des angles. Carlos prit un sac, le plia et le plaça à un endroit précis.

— L'oreiller est médiocre, expliqua-t-il ; si je le soulève d'un seul centimètre, tu ne verras rien et tu seras tout penaud. Étale sur le sol ta grande carcasse, et compte dix-neuf marches.

J'obéis à ses ridicules instructions. Finalement il s'en alla. Il referma la trappe avec précaution ; j'avais l'impression que l'obscurité était totale, malgré une fente que je distinguai ensuite. Tout à coup, je compris le danger que je courais : je m'étais laissé enterrer par un fou, après avoir bu un poison. Les bravades de Carlos trahissaient la terreur intime que je ne visse pas le prodige ; Carlos, pour défendre son délire, pour ne pas savoir qu'il était fou, *devait me tuer*. J'éprouvai un malaise confus, que j'essayai d'attribuer à la rigidité et non à l'action d'un narcotique. Je fermai les yeux, les ouvris. Alors je vis l'Aleph.

J'en arrive maintenant au point essentiel, ineffable de mon récit ; ici commence mon désespoir d'écrivain. Tout

langage est un alphabet de symboles dont l'exercice suppose un passé que les interlocuteurs partagent ; comment transmettre aux autres l'Aleph infini que ma craintive mémoire embrasse à peine ? Les mystiques, dans une situation analogue, prodiguent les emblèmes : pour exprimer la divinité, un Perse parle d'un oiseau qui en une certaine façon est tous les oiseaux ; Alanus ab Insulis, d'une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; Ézéchiel, d'un ange à quatre visages qui se dirige en même temps vers l'Orient et l'Occident, le Nord et le Sud. (Je ne me rappelle pas vainement ces analogies inconcevables ; elles ont un rapport avec l'Aleph.) Peut-être les dieux ne me refuseraient-ils pas de trouver une image équivalente, mais mon récit serait contaminé de littérature, d'erreur. Par ailleurs, le problème central est insoluble : l'énumération, même partielle, d'un ensemble infini. En cet instant gigantesque, j'ai vu des millions d'actes délectables ou atroces ; aucun ne m'étonna autant que le fait que tous occupaient le même point, sans superposition et sans transparence. Ce que virent mes yeux fut simultané : ce que je transcrirai, successif, car c'est ainsi qu'est le langage. J'en dirai cependant quelque chose.

À la partie inférieure de la marche, vers la droite, je vis une petite sphère aux couleurs chatoyantes, qui répandait un éclat presque insupportable. Je crus au début qu'elle tournait ; puis je compris que ce mouvement était une illusion produite par les spectacles vertigineux qu'elle renfermait. Le diamètre de l'Aleph devait être de deux ou trois centimètres, mais l'espace cosmique était là, sans diminution de volume. Chaque chose (la glace du miroir par exemple) équivalait à une infinité de choses, parce que je la voyais clairement de tous les points de l'univers. Je vis la mer populeuse, l'aube et le soir, les foules d'Amérique, une toile d'araignée argentée au centre d'une noire pyramide, un labyrinthe brisé (c'était Londres), je vis des yeux tout proches, interminables, qui s'observaient en moi comme

dans un miroir, je vis tous les miroirs de la planète et aucun ne me refléta, je vis dans une arrière-cour de la rue Soler les mêmes dalles que j'avais vues il y avait trente ans dans le vestibule d'une maison à Fray Bentos, je vis des grappes, de la neige, du tabac, des filons de métal, de la vapeur d'eau, je vis de convexes déserts équatoriaux et chacun de leurs grains de sable, je vis à Inverness une femme que je n'oublierai pas, je vis la violente chevelure, le corps altier, je vis un cancer à la poitrine, je vis un cercle de terre desséchée sur un trottoir, là où auparavant il y avait eu un arbre, je vis dans une villa d'Adrogué un exemplaire de la première version anglaise de Pline, celle de Philémon Holland, je vis en même temps chaque lettre de chaque page (enfant, je m'étonnais que les lettres d'un volume fermé ne se mélangent pas et ne se perdent pas au cours de la nuit), je vis la nuit et le jour contemporain, un couchant à Querétaro qui semblait refléter la couleur d'une rose à Bengale, ma chambre à coucher sans personne, je vis dans un cabinet de Alkmaar un globe terrestre entre deux miroirs qui le multiplient indéfiniment, je vis des chevaux aux crins denses, sur une plage de la mer Caspienne à l'aube, la délicate ossature d'une main, les survivants d'une bataille envoyant des cartes postales, je vis dans une devanture de Mirzapur un jeu de cartes espagnol, je vis les ombres obliques de quelques fougères sur le sol d'une serre, des tigres, des pistons, des bisons, des foules et des armées, je vis toutes les fourmis qu'il y a sur la terre, un astrolabe persan, je vis dans un tiroir du bureau (et l'écriture me fit trembler) des lettres obscènes, incroyables, précises, que Beatriz avait adressées à Carlos Argentino, je vis un monument adoré à Chacarita, les restes atroces de ce qui délicieusement avait été Beatriz Viterbo, la circulation de mon sang obscur, l'engrenage de l'amour et la transformation de la mort, je vis l'Aleph, sous tous les angles, je vis sur l'Aleph la terre, et sur la terre de nouveau l'Aleph et sur l'Aleph la terre, je vis mon visage et mes

viscères, je vis ton visage, j'eus le vertige et je pleurai, car mes yeux avaient vu cet objet secret et conjectural, dont les hommes usurpent le nom, mais qu'aucun homme n'a regardé : l'inconcevable univers.

Je ressentis une vénération infinie, une pitié infinie.

— Tu dois être abasourdi à force de faire le badaud alors qu'on ne t'y invitait pas, dit une voix détestée et joviale. Tu auras beau te creuser la cervelle, tu ne me payeras pas en un siècle cette révélation. Quel observatoire formidable, mon cher Borges !

Les pieds de Carlos Argentino occupaient la marche la plus élevée. Dans la brusque pénombre, je réussis à me lever et à balbutier :

— Formidable. Oui, formidable.

L'indifférence de ma voix m'étonna. Anxieux Carlos Argentino insistait :

— Tu as tout bien vu, en couleurs ?

À cet instant, je conçus ma vengeance. Bienveillant, manifestement apitoyé, nerveux, évasif, je remerciai Carlos Argentino Daneri pour l'hospitalité de sa cave, et le pressai de tirer parti de la démolition de sa maison pour s'éloigner de la métropole pernicieuse, qui n'épargne personne, croyez-moi, personne ! Je refusai, avec une calme énergie, de discuter l'Aleph ; en prenant congé je lui donnai l'accolade et lui répétai que la campagne et la tranquillité sont deux grands médecins.

Dans la rue, sur les escaliers de Constitución, dans le métro, tous les visages me parurent familiers. Je craignis qu'il ne restât pas une seule chose capable de me surprendre, je craignis que l'impression de revenir d'ailleurs ne m'abandonnât jamais. Heureusement, au bout de quelques nuits d'insomnie, l'oubli s'empara de moi de nouveau.

Postscriptum du 1er mars 1953. — Six mois après la démolition de l'immeuble de la rue Garay, la maison

d'éditions Proscusto ne fut pas effrayée par la longueur du poème et lança sur le marché une sélection de « morceaux argentins ». Il est inutile de répéter ce qui se passa. Carlos Argentino Daneri reçut le Second Prix National de Littérature[18]. Le premier fut octroyé au docteur Aita ; le troisième, au docteur Mario Bonfanti ; c'est incroyable, mais mon ouvrage *Les Cartes du tricheur* n'obtint pas une seule voix. Une fois de plus, l'incompréhension et la jalousie triomphèrent ! Je ne vois pas Daneri depuis longtemps ; les journaux disent qu'il nous donnera bientôt un autre volume. Sa plume fortunée (que l'Aleph n'émousse plus) s'est consacrée à la versification des épitomés du docteur Acevedo Diaz.

Je veux ajouter deux remarques : l'une, sur la nature de l'Aleph ; l'autre, sur son nom. Ce dernier, comme on le sait, est celui de la première lettre de l'alphabet de la langue sacrée. Son application à mon histoire ne paraît pas fortuite. Pour la Cabale, cette lettre signifie le En Soph, la divinité illimitée et pure ; on a dit aussi qu'elle a la forme d'un homme qui montre le ciel et la terre, afin d'indiquer que le monde inférieur est le miroir et la carte du supérieur ; pour la Mengenlebre, c'est le symbole des nombres transfinis, dans lesquels le tout n'est pas plus grand que l'une des parties. Je voudrais savoir : Carlos Argentino choisit-il ce nom ou le lut-il, *appliqué à un autre point où convergent tous les points*, dans l'un des textes innombrables que l'Aleph de sa maison lui révéla ? Pour incroyable que cela paraisse, je crois qu'il y a (ou qu'il y eut) un autre Aleph, je pense que l'Aleph de la rue Garay était un faux Aleph.

Je donne mes raisons. Vers 1867, le capitaine Burton exerça au Brésil la fonction de consul britannique ; en juillet 1942, Pedro Henriquez Ureña découvrit dans une bibliothèque de Santos un de ses manuscrits qui traitait du miroir que l'Orient attribue à Iskandar Zu al Karnayn, ou Alexandre Bicorne de Macédoine. Sur son cristal se reflétait

l’univers entier. Burton mentionne d’autres artifices semblables : la septuple coupe de Kai Josrú, le miroir que Tárik Benzeyad trouva dans une tour *{Mille et Une Nuits,* 272), le miroir que Lucien de Samosate put examiner sur la lune (*Histoire véritable*, I, 26), la lance spéculaire que le premier livre du *Satiricon* de Capella attribue à Jupiter, le miroir universel de Merlin, rond et creux et semblable à un monde en verre (*The Faerie Queene*, III, 2, 19), et il ajoute ces mots curieux : « Mais les précédents (outre qu’ils ont le défaut de ne pas exister) sont de simples instruments d’optique. Les fidèles qui accourent à la mosquée de Amr, au Caire, savent très bien que l’univers est à l’intérieur d’une des colonnes de pierre qui entourent la cour centrale. Nul, évidemment, ne peut le voir, mais ceux qui approchent leur oreille de la surface, déclarent percevoir, peu après, sa rumeur affairée… La mosquée date du VIIe siècle ; les colonnes proviennent d’autres temples de religions pré-islamiques, car comme l’a écrit Abenjaldun : « Dans les républiques fondées par les nomades, l’affluence d’étrangers est indispensable pour tout ce qui est maçonnerie. »

Cet Aleph existe-t-il au cœur d’une pierre ? L’ai-je vu quand j’ai vu toutes les choses et l’ai-je oublié ? Notre esprit est poreux en face de l’oubli ; moi-même je suis en train d’altérer et d’oublier, sous la tragique érosion des années, les traits de Beatriz.

À Estela Canto.

(Traduit par René L.- F. Durand.)

Épilogue

En dehors *d’Emma Zunz* (dont le magnifique sujet, si supérieur à ma timide façon de le traiter, me fut fourni par Cecilia Ingenieros) et de *l’Histoire du Guerrier et de la Captive* qui se propose d’interpréter deux faits dignes de foi, les pièces de ce livre appartiennent au genre fantastique. La première de toutes est la plus travaillée ; son thème est l’effet que l’immortalité provoquerait chez les hommes. Cette esquisse d’une éthique pour immortels est suivie par *Le Mort* ; dans ce récit, Azevedo Bandeira est un homme de Rivera ou de Cerro Largo et aussi une divinité grossière, une version mulâtre et marronne de l’incomparable Sunday de Chesterton. (Le chapitre XXIX de *Decline and Fall of the Roman Empire* conte un destin semblable à celui d’Otalora, mais bien plus grandiose et plus incroyable.) Des *Théologiens* il suffit d’écrire qu’ils sont un rêve, un rêve plutôt mélancolique, sur l’identité personnelle ; de la *Biographie de Tadeo Isidoro Cruz* qu’elle est une glose pour le *Martin Fierro.* Je dois à une toile de Watts, peinte en 1896, *La Demeure d’Astérion* et le caractère du malheureux protagoniste. *L’Autre Mort* est une fantaisie sur le temps que j’ourdis à la lumière de certains propos de Pier Damiani. Pendant la dernière guerre, nul ne put souhaiter plus vivement que moi la défaite de l’Allemagne ; nul ne put ressentir plus que moi la tragédie du destin allemand ; *Deutsches Requiem* veut comprendre ce destin, que ne surent pleurer, ni même soupçonner, nos « germanophiles », qui ne savent rien de l’Allemagne. *L’Écriture du Dieu* a été jugée avec bienveillance ; le jaguar m’a obligé à mettre dans la bouche d’un « magicien de la pyramide de Qaholon » des

arguments de cabaliste ou de théologien. Dans *Le Zahir* et *L'Aleph*, je crois noter une influence du conte *The Crystal Egg* (1899) de Wells.

J.L.B.
Buenos Aires, 3 mai 1949.

POST-SCRIPTUM DE 1952

J'ai incorporé quatre pièces à cette réédition. *Abenhacan el Bokhari mort dans son labyrinthe* n'est pas (m'assure-t-on) facile à retenir en dépit de son titre terrifiant. Une sorte de *Les Deux Rois et les Deux Labyrinthes* que les copistes intercalèrent dans *Les Mille et Une Nuits* et qu'omit le prudent Galland. De *L'Attente* je dirai qu'elle me fut suggérée par une chronique policière que me lut Alfredo Doblas il doit y avoir dix ans, alors que nous classions des livres selon le manuel de l'Institut bibliographique de Bruxelles, code dont j'ai tout oublié sauf que Dieu figure au n° 231. Le sujet de la chronique était turc ; je le fis italien pour l'analyser plus aisément. La vue rapide mais souvent renouvelée des profondeurs d'un immeuble de rapport qui se trouve au détour de la rue Parana, à Buenos Aires, me fournit l'histoire intitulée *L'Homme sur le Seuil* ; je l'ai située en Inde pour que son invraisemblance fût tolérable.

J.L.B.

(Traduit par René L.- F. Durand.)

Notes

1. Dans *L'Immortel*, la citation de *L'Iliade* est simplifiée. Homère dit : « Ceux qui, à l'extrémité de la Troade, au pied du mont Ida, habitent Zélie, peuple riche qui s'abreuve aux eaux noires de l'Esèpe. » (B, 824-826.)

2. Le douteux docteur Nahum Cordovero aurait pu citer, parmi les sources possibles de la deuxième partie de *L'Immortel, Les Métamorphoses*, de Pierre Véry (Paris, 1931), où sont également décrits des édifices saugrenus et des escaliers absurdes. Le titre de l'ouvrage que l'auteur lui attribue : *A Coat of many colours*, est celui d'une œuvre de Herbert Read (Londres, 1945).

3. Dans *L'Écriture du Dieu*, le « Livre du Conseil » est, bien entendu, le *Popol-Vuh*, ouvrage sacré des Mayas-Quichés. Il en existe une traduction française par Georges Raynaud *(Bibl. de l'École des Hautes Études*, t. XLI, Paris, 1925).

4. Dans *Histoire du Guerrier et de la Captive*, le mot *raid* traduit l'argentin *malón*, qui désigne de rapides expéditions de pillage menées encore fréquemment au XIXe siècle par les Indiens de la pampa contre les exploitations agricoles.

R.C.

[1]Ici, il y a une rature dans le manuscrit. Le nom du port a peut-être été barré.
[2]Ernesto Sabato suggère que le « Giambattista » qui discuta la formation de L'Iliade avec l'antiquaire Cartaphilus est Giambattista Vico ; cet Italien soutenait qu'Homère est un personnage symbolique, comme Pluton et Achille.
[3]Sur les croix runiques subsistent, entrelacés, les deux emblèmes ennemis (Note de l'Auteur).
[4]Le texte original dit quatorze, mais maintes raisons invitent à Supposer que, dans la bouche d'Astérion, ce nombre représente l'infini.
[5]Pulpería : sorte de bar-bazar-épicerie (N. du T.).
[6]L'omission de l'ancêtre le plus illustre du narrateur, le théologien et hébraïste Johannes Forkel (1799-1846), qui appliqua la dialectique de Hegel à la christologie et dont la traduction littérale de certains des Livres apocryphes attira la censure de Hengstenberg et l'approbation de Thilo et de Gesenius est significative. (Note de l'éditeur.)
[7]D'autres nations vivent dans l'innocence, en soi et pour soi, comme les minéraux ou les météores ; l'Allemagne est le miroir universel qui les reçoit toutes, la conscience du monde (das Weltbewusstsein). Gœthe est le prototype de cette compréhension œcuménique. Je ne le censure pas, mais je ne vois pas en lui l'homme faustien de la thèse de Spengler.

[8]On dit sous le manteau que les conséquences de cette blessure furent très graves. (Note de l'éditeur.)
[9]Il a été inévitable, ici, d'omettre quelques lignes. (Note de l'éditeur.)
[10]Le nom de Jerusalem ne figure ni dans les archives ni dans l'œuvre de Soergel. Les histoires de la littérature allemande ne le mentionnent pas non plus. Je ne crois pas, cependant, qu'il s'agisse d'un personnage de fiction. Sur l'ordre d'Otto Dietrich Zur Linde de nombreux intellectuels juifs furent torturés à Tarnowitz, entre autres la pianiste Emma Rosenzweig. « David Jerusalem » est peut-être un symbole de plusieurs individus. On nous dit qu'il mourut le 1er mars 1943 ; le 1er mars 1939, le narrateur fut blessé à Tilsit. (Note de l'éditeur.)
[11] Sorte de poker argentin (N. du T.).
[12]C'est ainsi que Taylor écrit ce mot.
[13]Barlach fait observer que Yauk figure dans le Coran **(LXXI**, 23) et que le prophète est Al-Moqanna (Le Voilé), et que personne, hors le surprenant correspondant de Philip Meadows Taylor, n'a établi un lien entre eux et le Zahir.
[14]Le texte espagnol dit, inexplicablement, « ma clameur » (N. du T.).
[15]*J'ai vu, comme le Grec, les cités des hommes,*
Les travaux, les jours aux teintes variées, la faim ;
Je ne corrige pas les faits, ni ne fausse les noms,
Mais le voyage que je relate est… autour de ma chambre.
[16] Je me souviens, cependant, de ces lignes d'une satire dans laquelle il fustigeait durement les mauvais poètes :
Aqueste da alpoema belicosa armadura
De érudition : estotro le da pompas y galas.
Ambos baten en uano las ridiculas alas…
Olvidaron, cuitados, el factor Hermosura !

Seule la crainte de se faire une armée d'ennemis implacables et puissants l'avait dissuadé (me dit-il) de publier sans crainte le poème *(Note de l'auteur).*
Voici la traduction de la strophe :

Celui-ci donne au poème une belliqueuse armure
D'érudition ; celui-là de la pompe et des ornements.
Tous deux battent en vain des ailes ridicules…
Ils ont oublié, les malheureux, le facteur Beauté !

[17] Sachez. À main droite du poteau routinier
(En venant, bien sûr, du Nord Nord-Ouest)
Un squelette s'ennuie. — Couleur ? Blanc céleste –
qui donne à l'enclos aux brebis allure d' ossuaire.

[18] « J'ai reçu, m'écrivit-il, tes félicitations affligées. Tu frémis, mon lamentable ami, de jalousie, mais tu avoueras (au risque de t'étouffer !) que j'ai pu cette fois couronner mon bonnet avec la plus rouge des plumes ; mon turban, avec le rubis le plus digne d'un calife. »